

P. C. CAST ET KRISTIN CAST



TRAHIE

LA MAISON DE LA NUIT

CHAPITRE UN

— Regardez, une nouvelle ! souffla Shaunee en s'installant à la table que nous nous étions appropriée dans le réfectoire (c'est-à-dire la cafèt' de luxe de l'école).

— Tragique, Jumelle, tragique, commenta Erin sur le même ton.

Shaunee et elle possédaient un lien psychique étonnant qui les rendait étrangement similaires, d'où leur surnom de «Jumelles ». Pourtant, Shaunee, qui venait du Connecticut, devait sa peau café au lait à son origine jamaïcaine, alors qu'Erin était une blonde aux yeux bleus, pur produit de l'Oklahoma.

— C'est la camarade de chambre de Sarah Freebird, dit Damien en désignant l'élève aux cheveux très noirs qui faisait visiter la pièce à la nouvelle.

Il évalua d'un seul coup d'œil la tenue vestimentaire des deux filles, des chaussures aux boucles d'oreilles.

— Elle a plus de style que Sarah, alors qu'elle vient seulement d'être marquée et qu'elle a changé d'école. Peut-être qu'elle pourra suppléer à sa déplorable absence de goût en matière de chaussures.

— Damien, commença Shaunee, tu recommences à me taper sur...

— ... les nerfs avec ton vocabulaire de snob, termina Erin.

— Si vous n'étiez pas d'une ignorance crasse, vous n'auriez pas à vous promener avec un dictionnaire sous le bras pour me comprendre, répliqua Damien, l'air condescendant.

Les Jumelles plissèrent les yeux et se préparèrent à riposter. Heureusement, Lucie, ma camarade de chambre, intervint à ce moment-là. Avec son accent campagnard à couper au coupeau, elle récita comme si elle participait à un concours de vocabulaire :

— Suppléer à : corriger un défaut. Ignorance crasse : ignorance prenant des proportions terribles. Voilà. Maintenant, soyez gentils et arrêtez de vous chamailler. La visite des parents va commencer. Ce serait mieux qu'on ne passe pas pour des attardés devant eux.

— Ah, zut ! m'exclamai-je. J'avais complètement oublié.

— Moi aussi, grogna Damien en se cognant la tête contre la table.

Nous lui lançâmes un regard compatissant. Ses parents se fichaient qu'il ait été marqué, qu'il se soit installé à la Maison de la Nuit et qu'il ait entamé la Transformation qui ferait de lui un vampire ou qui – si son corps ne la supportait pas – le tuerait. Mais pas qu'il soit gay.

Au moins, ils ne rejetaient pas tout en bloc. Ma mère et son mari – mon beauf-père, John Genniss – détestaient tout chez moi.

— Mes vieux ne se pointent pas ce mois-ci, annonça Shaunee. Ils sont déjà venus le mois dernier. Là, ils sont trop occupés.

— Tiens, voilà une autre preuve de notre gémellité, fit Erin. Les miens m'ont envoyé un mail pour me prévenir qu'ils feraient l'impasse. Ils sont partis en croisière en Alaska pour Thanksgiving avec ma tante Alane et mon oncle Lloyd, enfin, tu vois le genre.

Ni l'une ni l'autre ne semblait très affectée par cette défection parentale.

— Hé, Damien, peut-être que tes parents vont se désister eux aussi, lança Lucie.

— Oh non, ils seront là ! soupira-t-il. C'est le mois de mon anniversaire. Ils vont apporter des cadeaux.

— Ça ne m'a pas l'air si terrible que ça, fis-je. Tu disais justement qu'il te fallait un nouveau bloc à dessin.

— Tu rigoles ? Ils ne vont pas me l'offrir. L'année dernière, j'avais demandé un chevalet. Ils m'ont donné du matériel de camping et un abonnement à un magazine sportif.

— Berk ! s'exclamèrent Shaunee et Erin tandis que Lucie et moi faisions la grimace.

Damien se tourna vers moi. Il voulait visiblement changer de sujet.

— Et toi ? A quoi tu t'attends de la part des tiens ?

— À un cauchemar, soupirai-je. Un cauchemar complet, total et absolu.

— Zoëy ? Je voulais te présenter ma nouvelle camarade de chambre, Diana. Diana, voici Zoëy Redbird, la dirigeante des Filles de la Nuit.

Entendant la voix timide de Sarah, je levai les yeux, ravie de cette diversion.

— Waouh ! Alors, c'est vrai ! s'exclama la nouvelle, les yeux braqués sur mon front, sans me laisser le temps de lui dire bonjour. Enfin, euh... désolée. Je ne voulais pas paraître impolie ni...

Elle rougit violemment et se tut, mal à l'aise.

— Ce n'est rien. Oui, c'est vrai. Ma Marque est colorée et étendue.

Je me forçai à sourire pour ne pas la mettre encore plus mal à l'aise, même si j'avais horreur de passer pour la principale attraction de la foire aux monstres.

— Eh oui ! intervint Lucie avant que le silence ne devienne trop gênant. Zoëy a eu ce tatouage super cool sur le visage et sur les épaules quand elle a sauvé son ex-petit copain, qui était attaqué par une armée de fantômes vampires !

— C'est ce que Sarah m'a dit, lâcha Diana. Mais ça semblait tellement incroyable que, eh bien, euh...

— Tu ne l'as pas crue ? lui souffla Damien.

— Oui. Désolée, répéta-t-elle en se tripotant nerveusement les ongles.

— Ne t'en fais pas pour ça, dis-je en lui adressant un sourire sincère. Même moi, j'ai encore du mal à y croire, et pourtant j'y étais !

— Et tu as assuré grave ! enchérit Lucie.

Je lui lançai un regard pour lui signifier qu'elle ne m'était pas d'une grande aide ; elle l'ignora royalement.

— Oui, je deviendrais peut-être un jour leur grande prêtresse, mais mes amis étaient loin de me considérer comme leur chef.

— Bref, poursuivis-je, même si cet endroit peut sembler un peu étrange au début, tu verras, on s'y habitue.

— Merci, répondit Diana avec chaleur.

— Bon, on va y aller, annonça Sarah. Je dois lui montrer la salle de son prochain cours.

Sur ce, elle prit une expression sérieuse et me salua à la manière traditionnelle des vampires, le poing sur le cœur, la tête inclinée en signe de respect. Je n'aurais pas pu être plus embarrassée.

— Je déteste quand ils font ça, marmonnai-je dès qu'elles furent parties.

— Moi, je trouve ça bien, déclara Lucie.

— Tu mérites qu'on te montre du respect, enchaîna Damien d'un ton professoral. Tu es la seule première année de l'histoire à avoir été nommée dirigeante des Filles de la Nuit, et la seule, novices et vampires confondus, à posséder une affinité avec les cinq éléments.

— Rends-toi à l'évidence, Zoëy..., commença Shaunee en pointant sa fourchette sur moi.

— ... tu es spéciale, termina Erin.

C'était vrai. Jamais une élève de première année n'avait dirigé les Filles

de la Nuit. J'étais une veinarde, quoi...

— En parlant de ça, reprit Shaunee, tu as déjà défini les nouveaux critères d'admission ?

«Je n'arrive pas à croire que j'aie à me charger de ça ! » songeai-je. Je réprimai une envie de hurler et me contentai de secouer la tête. Sur un coup de génie – du moins, je l'espérais – je décidai de leur mettre un peu la pression.

— Non, pas encore. En fait, je comptais sur vous. Des idées ?

Comme je m'y attendais, personne ne me répondit. J'allais les remercier de leur aide précieuse lorsque la voix autoritaire de notre grande prêtresse s'échappa des haut-parleurs. Je me réjouis de cette interruption ; cependant, mon ventre se noua quand je l'entendis dire :

— Tous les élèves et les professeurs sont priés de se rendre dans la salle de réception pour la visite mensuelle des parents.

— Et zut.

— Lucie ! Ma petite Lucie ! Comme tu m'as manqué !

— Maman !

Mon amie se jeta dans les bras d'une femme dont elle était le portrait craché, malgré ses vingt ans et vingt kilos de moins.

Damien et moi nous tenions, tout empruntés, à l'entrée de la pièce qui commençait à se remplir de parents humains visiblement mal à l'aise, de quelques frères et sœurs ainsi que d'élèves et de professeurs vampires.

— Ah, voilà mes parents ! soupira Damien. Autant se débarrasser de ça tout de suite. A plus !

— À plus, marmonnai-je.

Pâle, l'air tendu, il s'approcha de deux personnes d'allure tout à fait ordinaire qui avaient les bras chargés de cadeaux. Sa mère l'étreignit rapidement ; son père lui serra la main avec une virilité exacerbée.

Je me dirigeai vers la table couverte d'une nappe, qui courait sur toute la longueur du mur. Elle débordait de fromages, de plats de viande, de desserts, de café, de thé – et de vin. Cela faisait un mois que je vivais à la Maison de la Nuit, et j'étais toujours choquée par la désinvolture avec laquelle on y servait de l'alcool. Il y avait pourtant une explication simple à cela. L'école fonctionnait sur le modèle des Maisons de la Nuit européennes. Là-bas, à ce que j'avais compris, boire du vin à table était aussi anodin que de boire du thé ou du coca. Mais il y avait une autre raison, d'ordre génétique celle-ci : les vampires adultes ne pouvaient pas

s'enivrer ; quant aux novices, ils étaient à peine éméchés quand ils buvaient de l'alcool. (Avec le sang, c'était malheureusement une tout autre histoire.) J'étais en train de me dire qu'il serait intéressant de voir la réaction des parents quand j'entendis Lucie s'écrier :

— Maman ! Il faut que tu fasses la connaissance de ma camarade de chambre. Je t'ai parlé d'elle, tu te rappelles ? Je te présente Zoëy Redbird. Zoëy, voici ma maman.

— Bonjour, madame Johnson, fîs-je. Ravie de vous rencontrer.

— Oh, Zoëy ! Je suis tellement contente de te voir enfin ! déclara-t-elle avec le même accent que sa fille. Oh, Lucie ne m'avait pas menti, ta Marque est magnifique !

Sans crier gare, elle me serra dans ses bras avec une douceur maternelle.

— Je suis heureuse que tu prennes soin de ma petite fille, me souffla-t-elle à l'oreille. Je me fais du souci pour elle, tu sais.

— C'est un plaisir, madame Johnson. Lucie est ma meilleure amie.

J'aurais tellement aimé que ma mère me serre dans ses bras et s'inquiète pour moi, elle aussi ! Mais il ne fallait pas rêver...

— Maman, tu m'as apporté des cookies aux pépites de chocolat ? demanda Lucie.

— Oui, ma puce, mais je viens de me rendre compte que je les ai oubliés dans la voiture. Et si tu venais les chercher avec moi ? J'ai prévu un petit supplément pour tes amis, cette fois-ci. Tu peux nous accompagner si tu veux, Zoëy.

— Zoëy.

On avait prononcé mon prénom sur un ton glacial qui contrastait violemment avec la gentillesse de Mme Johnson. Je me retournai et, un nœud à l'estomac, je vis ma mère et John qui s'avançaient vers moi. Elle l'avait amené ! Bon sang, elle n'aurait pas pu venir seule, pour une fois, qu'on puisse rester entre nous ? Sauf qu'il ne l'aurait pas permis ; et comme elle ne s'opposait jamais à sa volonté...

Depuis son mariage avec John Genniss, ma mère n'avait plus aucun souci d'argent, elle habitait une maison immense dans une banlieue résidentielle tranquille, elle faisait partie de l'association des parents d'élèves et participait activement à la vie de l'Eglise. Et pourtant, pendant les trois années de ce mariage prétendument parfait, elle avait complètement changé d'attitude à mon égard.

— Désolée, madame Johnson. J’aperçois mes parents. Je dois y aller.

— Oh, chérie, j’adorerais rencontrer ton papa et ta maman.

Et, comme si nous étions à une réunion parents/profs absolument normale, elle se tourna vers eux, tout sourires. Lucie et moi échangeâmes un regard entendu. « Désolée », articulai-je en silence. J’ignorais si les choses allaient mal tourner, mais, à voir mon beauf-père s’approcher de nous tel un général bourré de testostérone à la tête d’un convoi funèbre, il y avait de grandes chances que la réponse soit oui.

Soudain, mon cœur fit un bond : la personne que j’aimais le plus au monde surgit de derrière John et me tendit les bras.

— Grand-mère !

Elle m’étreignit avec tendresse, et je fus submergée par le doux parfum de lavande qui l’accompagnait tous les jours, comme si elle portait avec elle, où qu’elle aille, une parcelle de sa merveilleuse plantation.

— Oh, Zoëy, Petit Oiseau ! Tu m’as manquée, *u-we-tsi a-ge-hu-tsa*.

Je souris à travers mes larmes en entendant ce mot cherokee familier qui signifiait « fille » et qui m’évoquait la sécurité, l’amour et l’acceptation inconditionnelle. Autant de choses que je n’avais plus trouvées à la maison depuis le remariage de ma mère, et que j’allais chercher chez elle, dans sa ferme.

— Toi aussi, tu m’as manqué, Grand-mère. Je suis tellement contente que tu sois là !

— Vous devez être la mamie de Zoëy, dit Mme Johnson. Je suis ravie de vous rencontrer. Vous avez là une bien gentille petite !

Grand-mère lui sourit chaleureusement. Elle s’apprêtait à répondre lorsque John l’en empêcha, lançant de sa voix dégoulinante de condescendance.

— En réalité, il s’agirait plutôt de NOTRE gentille petite.

En bonne épouse soumise, ma mère saisit cette invitation à ouvrir la bouche.

— Oui, nous sommes les parents de Zoëy. Je m’appelle Linda Genniss. Voici mon mari, John, et ma mère, Sylvia Red...

Elle s’arrêta au beau milieu de son laïus, le souffle coupé, ayant enfin pris la peine de me regarder.

Je réussis non sans mal à lui sourire : j’avais l’impression que mes lèvres étaient du plâtre resté trop longtemps au soleil, et qui risquait de se craqueler à tout moment.

— Salut, maman.

— Au nom du ciel, qu'as-tu fait à cette Marque ?

Elle avait prononcé ce terme comme elle aurait prononcé « cancer » ou « pédophile ».

— Elle a sauvé la vie d'un jeune homme grâce à son affinité avec les cinq éléments, un don de la déesse Nyx, répondit Neferet de sa voix douce et musicale en s'avançant au milieu de notre petit groupe, la main tendue vers mon beauf-père. En récompense, celle-ci lui a octroyé plusieurs Marques, extraordinaires pour une novice.

Comme la plupart des vampires adultes, elle était d'une perfection absolue : grande, de longs cheveux acajou, des yeux en amande d'une étonnante couleur mousse. Elle se mouvait avec une grâce et une assurance surhumaines. Sa peau était tellement belle qu'on aurait dit qu'une lumière émanait d'elle. Ce jour-là, elle portait un costume de soie bleu roi, impeccablement coupé, ci des boucles d'oreilles en argent en forme de spirale, le symbole du chemin de la déesse, ce qu'ignoraient la plupart des parents. La silhouette argentée de la déesse, les mains levées, était brodée sur sa veste, à la hauteur du cœur. Son sourire était éblouissant.

— Monsieur Genniss, je suis Neferet, grande prêtresse de la Maison de la Nuit. Cependant il serait plus simple que vous me considériez comme le proviseur d'un lycée ordinaire. Merci d'être venu à la nuit des parents.

Je vis bien que mon beauf n'acceptait sa poignée de main que par automatisme, et parce qu'elle l'avait eu par surprise. Neferet se tourna vers ma mère.

— Madame Genniss, c'est un plaisir de rencontrer la maman de Zoëy. Nous sommes ravis qu'elle ait rejoint la Maison de la Nuit.

— Oh, euh, merci ! répondit ma mère, visiblement désarmée par la beauté et le charme de Neferet.

Lorsque celle-ci salua ma grand-mère, son sourire s'élargit, montrant plus qu'une simple politesse. Elles se serrèrent la main à la manière traditionnelle des vampires, en s'attrapant l'avant-bras.

— Sylvia Redbird ! C'est toujours une grande joie de vous voir.

— Neferet, mon cœur se réjouit également en votre présence. Je vois que vous avez honoré votre promesse !

— Vous avez pris soin de ma petite-fille, et je vous en remercie.

— Cela n'a pas été difficile. Zoëy est une élève si talentueuse ! dit-elle en

me souriant chaleureusement. Tiens, et voilà Lucie Johnson, la camarade de chambre de Zoëy, et sa mère ! J'ai entendu dire que ces deux jeunes filles étaient quasiment inséparables. Même Nala, la chatte de Zoëy, se serait prise d'affection pour Lucie !

— Oui, c'est vrai, dit mon amie en riant. Elle s'est installée sur mes genoux hier matin, pendant qu'on regardait la télé. Pourtant, Nala n'aime personne à part Zoëy.

— Un chat ? lâcha John. Je ne me souviens pas d'avoir donné ma permission pour que Zoëy ait un animal domestique.

Il ne manquait pas de culot ! Personne sauf Grand-mère ne s'était soucié de savoir ce que je devenais pendant un mois entier !

— Vous m'avez mal comprise, monsieur Genniss, dit Neferet avec diplomatie. À la Maison de la Nuit, les chats circulent librement. Ce sont eux qui choisissent leurs maîtres, et pas l'inverse. Zoëy n'a donc pas eu besoin de permission.

John fit une grimace méprisante, mais, à mon grand soulagement, tout le monde l'ignora. Bon sang, quel abruti !

— Puis-je vous offrir un rafraîchissement ? demanda Neferet en désignant la table d'un geste gracieux.

— Oh, mince ! s'exclama Mme Johnson. Ça me rappelle mes cookies ! Lucie et moi étions sur le point d'aller les chercher dans la voiture. Ç'a été un plaisir de tous vous rencontrer, vraiment.

Elles me serrèrent tour à tour dans leurs bras, puis m'abandonnèrent à mon sort.

Je me rapprochai de Grand-mère et lui pris la main. Comme ç'aurait été facile si elle était venue seule ! Je jetai un coup d'œil à ma mère. On aurait dit qu'on lui avait peint un froncement de sourcils permanent sur le visage. Elle observait les autres adolescents et ne regardait presque jamais dans ma direction. « Pourquoi tu es venue ? aurais-je voulu lui crier. Pourquoi prétendre que tu te soucies de moi – que je te manque, même – alors que ton comportement indique clairement le contraire ? »

— Un peu de vin, Sylvia ? Monsieur et madame Genniss ? proposa Neferet.

— Avec plaisir, répondit Grand-mère. Du rouge, s'il vous plaît. John serra les lèvres.

— Non, nous ne buvons pas.

Je fis un effort surhumain pour ne pas pouffer. Depuis quand ne

buvaient-ils pas ? J'aurais parié les derniers cinquante dollars de mon compte en banque qu'il y avait un pack de bière dans le frigo familial au moment même où nous parlions. Et ma mère sirotait souvent du vin rouge, comme Grand-mère. Je surpris d'ailleurs son regard envieux lorsque cette dernière en prit une gorgée. Mais, non, ils ne buvaient pas. Du moins, pas en public. Les hypocrites !

— Alors, comme ça, l'extension de la Marque de Zoey est le résultat de ses prouesses ? demanda Grand-mère en me pressant la main. Elle m'a appris qu'on l'avait nommée dirigeante des Filles de la Nuit, mais elle ne m'a pas raconté comment cela s'était passé.

Je me tendis, craignant la scène qui n'allait pas manquer de suivre si ma mère et John découvraient que l'ancienne dirigeante des Filles de la Nuit, Aphrodite, avait formé un cercle la nuit de Halloween (appelée ici Samain, la nuit où le voile entre notre monde et celui des esprits est le plus fin) et invoqué l'esprit de vampires terrifiants dont elle avait perdu le contrôle lorsque mon ex-petit copain humain, Heath, s'était pointé pour me voir. Je redoutais surtout que quelqu'un ne mentionne ce que très peu de personnes savaient : que Heath me cherchait parce que j'avais goûté à son sang, et qu'il faisait désormais une véritable fixation sur moi, ce qui arrivait souvent quand les humains avaient des relations avec les vampires – même novices.

Bref, cette nuit-là, les fantômes avaient littéralement entrepris de dévorer Heath. Ils n'auraient pas dédaigné de nous croquer, nous aussi, le « nous » incluant Erik Night, le jeune vampire super sexy avec qui, je pouvais désormais l'annoncer de façon officielle, je sortais plus ou moins depuis un mois, ce qui faisait de lui mon quasi-petit ami. Il avait donc fallu que je prenne les choses en main. Avec l'aide de Lucie, de Damien et des Jumelles, j'avais formé mon propre cercle en exploitant le pouvoir des cinq éléments : le vent, le feu, l'eau, la terre et l'esprit. J'avais réussi à renvoyer les fantômes d'où ils étaient venus (où précisément, j'aurais eu bien du mal à le dire...). C'était ce qui avait provoqué l'apparition de mes nouveaux tatouages, de délicats tourbillons couleur saphir, fins comme de la dentelle, qui encadraient à présent mon visage (du jamais-vu chez un novice) et couraient également sur mes épaules, entremêlés de symboles runiques (du jamais-vu, cette fois, ni chez un novice, ni chez un vampire adulte).

Quant à Aphrodite, elle avait révélé sa vraie nature de fille odieuse et

incapable. Neferet l'avait renvoyée et m'avait nommée à sa place, de telle sorte que je suivais désormais une formation pour devenir une des grandes prêtresses de Nyx, la déesse des vampires qui est la Nuit personnifiée.

Rien de tout ça ne passerait très bien auprès de mes parents ultrareligieux, aux jugements ultracatégoriques.

— Un petit incident s'est produit, dit Neferet. Grâce à Zoey, à la rapidité de sa réaction et à son courage, personne n'a été blessé. Elle a utilisé l'affinité extraordinaire qui lui a été donnée et qui lui permet d'extraire l'énergie des cinq éléments. Le tatouage n'est que le signe extérieur de la faveur de la déesse.

Elle avait fourni cette explication avec une fierté évidente. Cela m'emplit de joie.

— Ce que vous dites est un blasphème, dit John d'une voix furieuse. Vous mettez lame immortelle de Zoey en péril.

Neferet posa sur lui ses yeux couleur mousse. Elle ne semblait pas en colère ; en fait, elle semblait plutôt amusée.

— Vous devez être l'un des membres du conseil du Peuple de la foi, fit-elle.

Mon beau-père gonfla sa poitrine de poulet.

— Eh bien, oui, absolument.

— En ce cas, mettons les choses au clair, monsieur Genniss. Il ne me viendrait jamais à l'idée de me présenter chez vous, ou dans votre église, et de critiquer vos croyances, bien que je sois en total désaccord avec elles. Je ne m'attends pas à ce que vous suiviez le même culte que moi. En vérité, il me paraîtrait insensé d'essayer de vous y convertir, malgré mon attachement profond et éternel à ma déesse. Je ne demande qu'une seule chose : que vous me montriez autant de courtoisie que j'en montre à votre égard. Dans ma maison, on respecte ma foi.

Les yeux sournois de John n'étaient plus que deux fentes, et sa mâchoire s'était contractée.

— Vous vivez dans le péché et dans le mal, décréta-t-il d'un ton féroce.

Neferet eut un petit rire dépourvu d'humour, qui me donna la chair de poule.

— Amusant, dans la bouche d'un homme dont la secte prône que le plaisir est avilissant, qui relègue les femmes au rang de servantes ou de mères pondeuses et qui cherche à contrôler ses fidèles par le biais de la

culpabilité et de la peur ! Méfiez-vous de la façon dont vous jugez les autres ; vous gagneriez peut-être à balayer devant votre porte, d'abord.

Le visage écarlate, John prit une inspiration, prêt à délivrer un de ses horribles sermons sur le bien-fondé de ses croyances et la fausseté de toutes les autres. Mais Neferet sut l'en empêcher. Alors qu'elle n'avait pas élevé la voix, elle dégageait à présent toute la puissance d'une grande prêtresse. Même si sa colère n'était pas dirigée contre moi, je frémis.

— Vous avez deux possibilités, monsieur. Vous pouvez rester à la Maison de la Nuit en tant qu'invité auquel cas vous respecterez nos coutumes et garderez pour vous vos jugements et votre déplaisir —, ou partir ci ne plus revenir. Jamais. Décidez MAINTENANT.

Il y avait dans ces mots une telle violence contenue que je dus fournir un effort considérable pour ne pas reculer. Ma mère regardait Neferet avec de grands yeux vitreux, le visage pâle comme du lait. Celui de John était à l'opposé : il avait les yeux plissés et les joues d'un rouge particulièrement peu seyant.

— Linda, dit-il, les dents serrées, on s'en va.

Puis il me regarda avec tant de dégoût et de haine que, cette fois, je fis un pas en arrière. Je savais qu'il ne m'aimait pas ; je n'avais encore jamais réalisé à quel point.

— Tu mérites de vivre dans cet endroit, me cracha-t-il. Ta mère et moi ne remettrons jamais les pieds ici. Dorénavant, tu es toute seule.

Sur ce, il pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte. Ma mère hésita et, l'espace d'un instant, je crus qu'elle allait dire quelque chose de gentil : genre, qu'elle était désolée du comportement de son mari, que je lui manquais, qu'il ne fallait pas que je m'inquiète, qu'elle passerait me voir, quoi qu'il en pense.

A la place, elle me lança :

— Zoëy, je n'arrive pas à croire que tu te sois fourrée dans une situation pareille !

Elle secoua la tête et, imitant comme toujours son mari, quitta la pièce. Aussitôt, Grand-mère accourut me prendre dans ses bras.

— Oh, ma chérie, je suis navrée ! Je reviendrai, moi, Petit Oiseau, je te le promets. Je suis tellement fière de toi ! dit-elle en souriant à travers ses larmes. Nos ancêtres cherokees le sont aussi, je le sens. Tu as été touchée par la déesse, et tu peux compter sur la loyauté de tes amis et de professeurs d'une grande sagesse, ajouta-t-elle en regardant Neferet.

Peut-être même sauras-tu un jour pardonner à ta mère. D'ici là, souviens-toi que tu es la fille de mon cœur, *u-we-tsi a-ge-hu-tsa*. Je dois y aller. J'ai conduit ta petite voiture jusqu'ici pour te la laisser, alors je suis obligée de rentrer avec eux.

Elle me tendit les clés de ma Coccinelle vintage et m'embrassa.

— N'oublie pas que je t'aime, Zoëy, Petit Oiseau.

— Je t'aime aussi, Grand-mère.

Je l'embrassai à mon tour et l'étreignis de toutes mes forces, inspirant son parfum. J'aurais voulu l'emprisonner dans mes poumons pour pouvoir le rejeter petit à petit tout au long du mois à venir, dans les moments où elle me manquerait trop.

— Au revoir, ma chérie. Appelle-moi dès que tu peux, dit-elle avant de m'embrasser une dernière fois.

En la regardant s'éloigner, je sentis des larmes couler sur mes joues et dans mon cou. Je ne m'étais pas rendu compte que je pleurais. J'avais même oublié la présence de Neferet à mon côté, si bien que je sursautai lorsqu'elle me tendit un mouchoir en papier.

— Je suis désolée, Zoëy, dit-elle calmement.

Je me mouchai et m'essuyai le visage, puis je la regardai en face.

— Pas moi. Merci de lui avoir tenu tête.

— Je ne voulais pas renvoyer ta mère.

— Vous ne l'avez pas fait. Elle a choisi de le suivre. Comme elle le fait depuis plus de trois ans maintenant, dis-je en réprimant les sanglots qui me brûlaient la gorge. Elle était différente, autrefois. C'est idiot, je sais, et pourtant j'espère toujours qu'elle va redevenir comme avant. Mais ça n'arrivera jamais. On dirait qu'il a tué ma mère et mis quelqu'un d'autre à sa place.

Neferet passa son bras autour de mes épaules.

— J'ai beaucoup aimé ce qu'a dit ta grand-mère. Un jour, tu trouveras peut-être la force de lui pardonner.

— Ce jour n'est pas près d'arriver, lâchai-je, les yeux rivés sur la porte derrière laquelle ils avaient disparu tous les trois.

Neferet me serra l'épaule avec compassion. Je la regardai, heureuse qu'elle soit auprès de moi, et — pour la millionième fois depuis que je la connaissais — je regrettai qu'elle ne soit pas ma mère. Je me rappelai alors ce qu'elle m'avait confié un mois plus tôt : sa mère à elle était morte quand elle était petite, et son père avait abusé d'elle, physiquement et

mentalement, jusqu'au jour où sa Marque l'avait sauvée.

— Avez-vous pardonné à votre père ? fis-je d'une voix hésitante.

Neferet cligna plusieurs fois des yeux, comme pour sortir d'un rêve qui l'aurait emportée très loin.

— Non. Non, je ne lui ai jamais pardonné. Mais quand je pense à cette période, j'ai l'impression qu'il s'agit de la vie de quelqu'un d'autre. Ce qu'il m'a infligé, il l'a infligé à une fillette humaine, pas à une grande prêtresse vampire. Et aux yeux d'une grande prêtresse vampire il est, comme la plupart des humains, un être insignifiant.

Malgré sa voix forte et assurée, je décelai tout au fond de ses magnifiques yeux verts l'ombre d'un souvenir ancien et douloureux, qui ne risquait pas d'être oublié, et je me demandai si elle était vraiment honnête envers elle-même...

CHAPITRE DEUX

A mon grand soulagement, Neferet me permit de quitter la salle de réception, puisque plus rien ne m'y retenait. Tout le monde me dévisageait, moi, la fille aux Marques monstrueuses et à la famille cauchemardesque. Je sortis par le chemin le plus court la porte donnant sur la jolie petite cour qu'on voyait par les baies vitrées du réfectoire.

Il était minuit passé, une heure, je l'admets, complètement bizarre pour une visite des parents. Mais, ici, les cours commençaient à vingt heures et se terminaient à trois heures du matin. D'un point de vue humain, on aurait pu estimer plus logique que la visite débute vers vingt heures. Neferet, quant à elle, trouvait qu'il était important que les parents acceptent la Transformation subie par leurs enfants et comprennent que le jour et la nuit étaient à jamais inversés pour eux. De mon côté, je soupçonnais qu'il s'agissait surtout de leur donner une bonne excuse pour ne pas venir, sans qu'ils aient l'air de dire à leurs gosses : « Hé, je ne veux plus rien avoir à faire avec toi maintenant que tu te transformes en monstre suceur de sang. »

Quel dommage que ma mère et son beauf de mari n'aient pas sauté sur l'occasion !

Je soupirai et ralentis le pas en m'engageant dans l'un des chemins sinueux qui traversaient le jardin. C'était une nuit fraîche et claire de novembre. La lune était presque pleine ; sa vive lueur argentée contrastait joliment avec les lampadaires à gaz anciens qui projetaient une douce lueur jaune. Entendant le chuchotis de la fontaine située au centre du jardin, je changeai de direction pour m'en approcher. Le bruit apaisant de l'eau m'aiderait peut-être à me calmer... et à oublier.

Je marchais lentement, rêvassant à mon nouveau petit ami, le délicieux Erik Night. Il s'était absenté pour participer au concours annuel de monologues de Shakespeare. Evidemment, il avait remporté les sélections de notre école et s'était qualifié sans aucun mal pour la finale internationale des Maisons de la Nuit. Nous étions jeudi ; cela ne faisait que trois jours qu'il était parti, mais il me manquait beaucoup. J'avais hâte d'être à dimanche pour le revoir. Erik était le mec le plus canon de

l'école. Que dis-je ? il était peut-être même le mec le plus canon de toutes les écoles du monde : grand, brun, beau comme une star de vieux film hollywoodien. Et il avait un talent fou. Il ne tarderait pas à rejoindre les rangs des vedettes vampires tels que Matthew McConaughey, James Franco, Jake Gyllenhaal et Hugh Jackman (que je trouvais splendide, pour un vieux). En plus, Erik était vraiment gentil, ce qui ne faisait qu'accroître son sex-appeal.

Distraite par des visions d'Erik en Tristan et de moi en Iseult (sauf que notre idylle passionnée finirait bien), je ne remarquai pas que je n'étais pas seule dans l'allée.

Soudain, j'entendis une voix d'homme aux intonations si mesquines et dégoulinantes de dégoût que j'en lus choquée.

— Tu n'es qu'une source incessante de déceptions, Aphrodite !

— Je me figeai. Aphrodite ?

— Comme si ça ne suffisait pas que ta Marque t'ait empêchée d'aller à Chatham Hall ! enchaîna une femme d'un ton sec et glacial. Après tout ce que j'avais fait pour m'assurer que tu y sois acceptée !

— Je sais, Mère. Je vous ai dit que j'étais désolée.

— Oui, j'aurais dû partir. J'aurais dû faire demi-tour et m'éloigner aussi vite que possible. Aphrodite était sans doute la personne que j'aimais le moins ici, pour ne pas dire la personne que j'aimais le moins au monde. Cependant, l'espionner en plein milieu d'une terrible dispute avec ses parents n'était vraiment, vraiment pas bien.

Je m'avançai néanmoins sur la pointe des pieds jusqu'à un buisson qui me permettrait de voir en toute discrétion ce qui se passait.

Aphrodite était assise sur un banc de pierre, près de la fontaine. Sa mère se tenait debout devant elle, immobile ; son père faisait les cent pas.

Ils avaient vraiment une sacrée allure ! Lui était grand et beau, le genre d'homme qui s'entretenait, ne perdait pas ses cheveux et possédait une dentition parfaite. Il portait un costume sombre qui devait coûter des millions de dollars et me semblait vaguement familier.

J'aurais parié l'avoir déjà vu à la télé. Quant à sa mère, elle était absolument splendide, une version plus mûre d'Aphrodite – elle-même blonde et parfaite – portant des vêtements somptueux et affichant un style impeccable. De toute évidence, son pull était en cachemire, et ses perles étaient véritables. Chaque fois qu'elle agitait les mains, son énorme diamant en forme de poire lançait des éclairs aussi durs et magnifiques

que sa voix.

— As-tu oublié que ton père est le maire de cette ville ? siffla-t-elle.

Voilà pourquoi sa tête me disait quelque chose !

— Non, bien sûr que non, Mère.

Celle-ci ne sembla pas l'entendre.

— Nous avons eu un mal fou à inventer une histoire plausible pour justifier ta présence ici, plutôt que sur la côte Est, où tu aurais dû préparer ton entrée à Harvard ! Mais, au moins, nous nous consolions à l'idée que les vampires évoluent dans un monde d'argent, de pouvoir et de succès, et nous nous attendions à ce que tu excelles dans ce... dans cet endroit plutôt inhabituel, conclut-elle avec une grimace dédaigneuse. Et maintenant on nous apprend que tu ne diriges plus les Filles de la Nuit et que tu as été exclue de la formation de grande prêtresse, ce qui fait de toi l'égale de toute la racaille de cette maudite école.

Elle se tut un instant, comme si elle avait besoin de se calmer. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut dans un murmure dramatique, à peine audible.

— Ta conduite est inacceptable.

— Comme toujours, tu nous déçois, intervint son mari.

— Vous vous répétez, Père, dit Aphrodite avec son insolence habituelle.

Aussi rapide qu'un serpent qui attaque, sa mère la gifla avec une violence telle que je sursautai. Je m'attendais à ce qu'Aphrodite bondisse et la prenne à la gorge (quand même, on ne la traitait pas pour rien de sorcière démoniaque !), mais elle n'en fit rien. Elle appuya seulement sa main contre sa joue et baissa la tête.

— Ne t'avise pas de pleurer ! lui ordonna sa mère. Je te l'ai dit cent fois, les larmes sont un signe de faiblesse. Tu peux au moins réussir ça, non ? Ne pleure pas, tu entends ?

Aphrodite releva lentement la tête et ôta la main de sa joue.

— Je ne voulais pas vous décevoir, Mère. Je suis désolée.

— T'excuser ne va rien changer. Ce que nous voulons savoir, c'est comment tu comptes reprendre ta place.

Je retins ma respiration.

— Je... je ne peux rien faire ! lâcha Aphrodite d'une voix désespérée aux accents enfantins. J'ai commis une erreur, et Neferet m'a prise sur le fait. Elle m'a retiré la charge des Filles de la Nuit pour l'offrir à quelqu'un d'autre. Je pense même qu'elle envisage de me transférer dans une autre

Maison de la Nuit, et...

— Ça, nous le savons déjà ! l'interrompit sa mère, découpant chaque syllabe comme si elle taillait de la glace. Nous avons eu une discussion avec Neferet avant de te voir. Elle voulait en effet te transférer dans un autre établissement, mais nous nous y sommes opposés.

— Tu resteras ici. Nous avons également tenté de la rassurer pour qu'elle te rende ta place, après une période de mise à l'épreuve.

— Oh, Mère, vous n'avez pas fait ça !

Aphrodite semblait horrifiée, et je la comprenais. Je n'imaginais que trop bien l'impression que ce couple glacial, convaincu de sa propre perfection, avait dû produire sur Neferet. A supposer qu'Aphrodite ait eu la moindre chance de retrouver ses bonnes grâces, ses horribles parents venaient probablement de la faire partir en fumée.

— Bien sûr que si ! Tu croyais que nous allions rester les bras croisés à te regarder ruiner ton avenir dans une école insignifiante, devenir une moins que rien ?

— Plus que tu ne l'es déjà..., enchérit son père.

— Mais ce n'est pas une punition qui va régler ça, objecta Aphrodite, s'efforçant de contrôler son indignation. Je me suis plantée, sérieusement plantée. En plus, la nouvelle dirigeante a des pouvoirs beaucoup plus puissants que les miens. Même si Neferet finissait par se calmer, elle ne me rendrait pas ma fonction. Cette fille fera bien mieux que moi. J'ai compris ça le soir du Samain. Elle mérite ce titre. Pas moi.

J'en eus le souffle coupé. La terre tournait à l'envers ou quoi ?

La mère d'Aphrodite s'approcha d'elle, et je serrai les paupières, persuadée qu'elle allait encore la gifler. Mais elle n'en fit rien. Elle se pencha pour que son superbe visage soit au niveau de celui de sa fille. Elles se ressemblaient tant que c'en était effrayant.

— Ne dis plus jamais que quelqu'un est plus méritant que toi. Tu es ma fille, et tu es digne d'être au sommet.

Elle se redressa et passa la main dans ses cheveux parfaits qui, j'en étais sûre, n'auraient jamais osé se décoiffer.

— Nous n'avons pas pu convaincre Neferet de te rendre ta place, reprit-elle, alors tu vas devoir te charger de la récupérer.

— Mais, Mère, je vous ai déjà expliqué...

— Débarrasse-toi de cette nouvelle, l'interrompit son père. Comme ça, tu mettras toutes les chances de ton côté.

— Aïe aïe aïe. « Cette nouvelle », c'était moi.

— Discrédite-la, enchaîna sa mère. Force-la à commettre des erreurs et assure-toi que quelqu'un d'autre que toi en fasse part à Neferet. Tu auras le beau rôle.

Sa mère lui avait sorti cette tirade avec nonchalance, comme si elle la conseillait sur sa tenue du lendemain, et non pas sur l'orchestration d'un complot. Waouh ! Ça, c'était une vraie sorcière !

— Et tiens-toi à carreau, la relaya son mari. Ta conduite doit être irréprochable. Tu ferais peut-être bien de divulguer un peu plus tes visions, du moins pendant un temps.

— Mais vous m'avez répété pendant des années qu'il fallait les garder pour moi ! s'écria Aphrodite. Qu'elles étaient la source de mon pouvoir !

Ça, c'était le pompon ! Un mois plus tôt, Damien m'avait appris que les élèves soupçonnaient Aphrodite de cacher à Neferet certaines de ses visions. Dire qu'ils avaient mis ça sur le compte de sa haine des humains !

(Elle ne prévoyait que des tragédies qui coûtaient la vie à de nombreuses victimes.) Lorsque la grande prêtresse était mise au courant, elle parvenait le plus souvent à éviter le pire et à sauver des vies.

C'était entre autres pour ça que j'avais décidé de la renverser, et pas du tout parce que j'étais avide de pouvoir. Diriger les Filles de la Nuit ne me disait trop rien ; j'étais juste persuadée qu'Aphrodite était dangereuse, et que je devais l'empêcher de nuire. Et voilà que j'apprenais qu'une part des horreurs qu'elle avait commises lui avait été dictée par ses parents ! Ils trouvaient normal qu'elle dissimule des informations vitales, alors que son père était le maire de Tulsa ! C'était tellement absurde que je fus prise d'une violente migraine.

— Les visions ne sont pas la *source* de ton pouvoir ! s'emporta M. le maire. Tu ne m'écoutes donc jamais ? J'ai dit que tu pouvais t'en servir pour obtenir du pouvoir, car la connaissance est toujours synonyme de puissance. La source de tes visions, c'est la Transformation qui se produit dans ton corps. Ce n'est que de la génétique.

— Il paraît que c'est un don de la déesse, dit doucement Aphrodite.

Sa mère ricana.

— Ne sois pas stupide ! Si cette déesse existait vraiment, pourquoi te donnerait-elle des pouvoirs, à toi ? Tu n'es qu'une enfant ridicule et écervelée, comme tes dernières frasques l'ont prouvé une énième fois. Alors, sers-toi de ta tête, pour changer. ■ Utilise tes visions afin de

retrouver la place qui t'est due, mais reste humble. Neferet doit croire que tu es désolée.

— Je *suis* désolée..., murmura Aphrodite tout bas.

— Nous espérons recevoir de bien meilleures nouvelles le mois prochain.

— Oui, Mère.

— Bien. Maintenant, raccompagne-nous dans la salle de réception, que l'on puisse se mêler aux autres.

— Pourrais-je rester ici encore un peu, s'il vous plait ? demanda Aphrodite. Je ne me sens pas bien.

— Certainement pas ! Que diraient les gens ? lança ma mère. Reprends-toi. Tu vas y aller avec nous, et de bonne grâce. Tout de suite !

Aphrodite se leva avec lenteur. Mon cœur se mit à battre si fort que je craignis qu'il ne trahisse ma présence. Je revins sur mes pas jusqu'au sentier menant au dortoir, puis je me mis à courir.

En chemin, je repensai à ce que je venais d'entendre. Dire que je croyais avoir des parents cauchemardesques ! Comparés à ceux d'Aphrodite, c'était de la rigolade. Cela me coûtait de l'admettre, mais je comprenais désormais pourquoi elle se comportait ainsi. Que serais-je devenue, moi-même, si Grand-mère Redbird n'avait pas été là pour m'aimer, me soutenir et m'aider à tenir le coup, depuis que mon monde s'était écroulé avec l'arrivée de mon beauf-père ? Et puis, malgré tout, j'avais eu une mère normale les treize premières années de mon existence. Une mère stressée, surmenée, d'accord – mais normale. Elle n'avait changé qu'après avoir épousé John. J'avais donc eu une bonne mère et une grand-mère fantastique. Mais si cela n'avait pas été le cas ? Si j'avais eu l'impression, ma vie entière, d'être un paria dans ma propre famille ?

Oui, j'aurais pu devenir comme Aphrodite. J'aurais pu me laisser contrôler par mes parents dans l'espoir fou qu'ils m'apprécieraient enfin, qu'ils seraient fiers de moi, qu'ils m'aimeraient vraiment.

Je voyais désormais Aphrodite avec des yeux nouveaux, et on ne pouvait pas dire que cela me réjouissait...

CHAPITRE TROIS

— Oui, Zoëy, je comprends tout ça, me dit Lucie. Mais, hé ho ! tu as quand même entendu qu’Aphrodite allait essayer de te piéger pour te reprendre la direction des Filles de la Nuit. Alors, tu ne vas pas non plus la prendre en pitié !

— Je sais, je sais. Je ne prétends pas que je la trouve tout à coup super sympa. C’est juste que, après avoir surpris sa conversation avec ses psychopathes de parents, je vois mieux pourquoi elle est comme ça.

Nous nous rendions à notre premier cours de la nuit – ou plutôt nous y courions... Comme toujours, nous étions presque en retard. Je n’aurais pas dû prendre ce deuxième bol de Count Chocula !

— Et tu dis que je suis trop gentille, moi !

— Je ne suis pas gentille, je suis compréhensive. Et ça ne change rien au fait qu’elle se comporte comme une sale sorcière démoniaque.

Lucie fit la grimace et secoua la tête, faisant voler ses boucles blondes de petite fille. Sa coiffure courte détonnait à la Maison de la Nuit, où tout le monde, même les garçons, avait des cheveux longs et épais. Même si j’avais moi-même toujours eu une coupe longue, cela m’avait fait un drôle d’effet à mon arrivée. Désormais, la pousse extrêmement rapide des cheveux et des ongles, l’une des manifestations physiques de la Transformation, me paraissait tout à fait naturelle. Avec un peu d’entraînement, on arrivait même à deviner dans quelle classe se trouvait un élève, sans avoir à vérifier l’insigne sur sa veste. Après tout, les vampires ne ressemblaient pas aux humains (c’est un fait, pas un jugement de valeur), il était donc normal que de telles modifications se produisent.

— Zoëy, tu ne m’écoutes pas.

— Hein ?

— Je répète : ne baisse pas la garde. Oui, ses parents sont affreux. Oui, ils la contrôlent et la manipulent.

— Mais on s’en fiche ! Elle n’en reste pas moins méchante et vicieuse. Méfie-toi d’elle.

— Hé, ne t’inquiète pas. Je ferai attention.

— Bon, tant mieux. À plus ! On se voit en troisième heure.

— OK, à plus, fis-je en suivant mon amie des yeux.

Qu'est-ce qu'elle était anxieuse !

Je me précipitai dans la classe juste avant que retentisse la sonnerie et m'assis à côté de Damien.

— Encore un matin à deux bols ? demanda-t-il en haussant un sourcil.

Neferet entra d'un pas majestueux. J'ai bien conscience qu'il est bizarre, pour une femme, de s'extasier sans cesse sur la beauté d'une autre femme, mais Neferet était si belle qu'elle attirait irrésistiblement le regard. Elle portait une robe noire toute simple ornée de la silhouette de la déesse, brodée sur le cœur, et des bottes noires à se damner. Elle avait mis ses boucles d'oreilles en spirale. Elle ne ressemblait pas vraiment à la déesse Nyx – dont j'avais eu la vision le jour où l'on m'avait marquée – mais elle dégageait la même aura de force et de confiance. Autant l'admettre : j'aurais voulu être comme elle.

Ce jour-là, elle ne nous donna pas l'un de ses cours magistraux (qui, aussi surprenant que cela puisse paraître, n'étaient jamais ennuyeux) ; à la place, elle nous demanda de faire une rédaction sur la Gorgone, que nous avions étudiée toute la semaine.

Nous devions écrire un essai sur le mythe et la symbolique des humains en insistant sur le sens caché de leur transcription romancée de l'histoire de la Gorgone, qui était en réalité une grande prêtresse dotée d'une affinité avec la terre.

J'étais trop agitée pour y réfléchir, et de toute manière nous avions le week-end pour finir ce travail. Ce qui me préoccupait, c'était les Filles de la Nuit. Le rituel de la pleine lune aurait lieu dimanche, et je devrais le diriger. Je venais de réaliser que tout le monde s'attendait à ce que je prononce un discours sur les changements que j'entendais opérer dans le groupe. Hum., il allait falloir que je cogite sérieusement. En fait, j'avais bien une petite idée, mais elle restait à développer.

Je ramassai mes affaires, ignorant le regard interloqué de Damien, et m'approchai du bureau de Neferet.

— Un problème, Zoëy ?

— Non. Enfin, si. Mais il suffirait que vous me laissiez passer le reste de l'heure à la médiathèque pour qu'il soit résolu.

J'étais nerveuse. N'étant arrivée à la Maison de la Nuit qu'un mois auparavant, j'ignorais le protocole à suivre lorsqu'on voulait être dispensé

de cours. Depuis mon arrivée, personne n'avait été malade. En revanche, deux élèves étaient morts, dont l'un juste sous mes yeux, en plein cours de littérature, leur corps ayant rejeté la Transformation. C'avait été horrible. À part dans ces cas extrêmes, les élèves ne manquaient jamais les cours.

Neferet m'observait. Dotée d'une grande intuition, elle percevait sans doute les pensées ridicules qui m'embrouillaient l'esprit. Je soupirai.

— C'est au sujet des Filles de la Nuit. Je voudrais trouver de nouvelles idées.

— Pourrais-je t'être utile d'une façon ou d'une autre ? demanda-t-elle, l'air ravie.

— Probablement, mais je dois d'abord faire des recherches pour éclaircir quelques points.

— Très bien. Viens me voir quand tu auras terminé. Et n'hésite pas à passer autant de temps que nécessaire à la médiathèque.

— Ai-je besoin d'un mot d'excuse ? demandai-je après un moment d'hésitation.

Elle sourit.

— Je suis ton mentor, et je viens de te donner mon autorisation. Que pourrait-il te falloir de plus ?

— Merci, marmonnai-je avant de me précipiter vers la porte, un peu honteuse.

J'avais hâte de connaître toutes les règles de l'école ! Cependant, je m'étais inquiétée pour rien. Les couloirs étaient déserts. À la différence de ce qui se passait dans mon ancien établissement (le lycée de Broken Arrow, une banlieue désespérante de Tulsa, en Oklahoma), personne ici ne souffrait d'un complexe de Napoléon, comme ces proviseurs maniaques qui rôdent dans les couloirs à la recherche d'élèves à harceler. Je ralentis donc le pas et essayai de me détendre. Bon sang, j'étais beaucoup trop stressée ces derniers temps !

La bibliothèque se trouvait sur l'avant du bâtiment principal, dans une salle à plusieurs niveaux bâtie sur le modèle d'une tourelle de château, et se fondait pareillement dans le style architectural de l'ensemble, qui semblait tout droit sorti du passé. Cette caractéristique riait d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles les vampires l'avaient repéré, cinq ans plus tôt, à l'époque où c'était une école privée pour gosses de riches. À l'origine, cependant, il avait été conçu comme un monastère. Lorsque

j'avais demandé à Neferet comment les vampires avaient réussi à convaincre la direction de leur vendre les lieux, elle m'avait répondu qu'elle leur avait fait une proposition qu'ils n'avaient pu refuser... Le souvenir de l'intonation menaçante qu'elle avait prise alors me donna la chair de poule.

— Miaou !

— Nala ! m'écriai-je en sursautant. Tu m'as fait une de ces peurs !

S'en moquant complètement, ma chatte se jeta dans mes bras et je dus jongler avec mon carnet, mon sac à main et cette petite – mais dodue – boule de poils orange. Pendant ce temps, elle continua de se plaindre de sa voix de vieille dame grincheuse. Elle avait beau m'adorer, ce n'était pas toujours une crème. Je l'installai sur mon épaule et poussai la porte de la médiathèque.

A propos de chats, ce que Neferet avait dit à mon beau-père était la stricte vérité : ils erraient en toute liberté dans l'école. Ils suivaient souvent « leur » élève en classe. Nala, en particulier, aimait venir me voir plusieurs fois par jour. Elle insistait pour que je lui gratte la tête, puis partait faire ce que font les chats de leur temps libre. (Comploter pour dominer le monde ?)

— Tu veux que je la prenne ? demanda la bibliothécaire.

Je ne l'avais rencontrée que brièvement lors de ma semaine d'orientation, mais je me souvenais qu'elle s'appelait Sappho. (Bien sûr, il ne s'agissait pas de la véritable Sappho, la poétesse vampire décédée des milliers d'années plus tôt, que nous étudions en ce moment même en cours de littérature.) C'était une femme minuscule aux cheveux bruns, dont les tatouages, des symboles élaborés, représentaient selon Damien l'alphabet grec.

— Non, merci, Sappho. Nala n'aime pas grand monde à part moi.

— Les chats sont des créatures merveilleuses et passionnantes, tu ne trouves pas ? fit-elle en souriant gentiment à ma chatte.

— C'est sûr qu'ils ne sont pas comme les chiens, dis-je en changeant Nala d'épaule, ce qui la fit grogner.

— Que la déesse en soit louée !

— Ça vous ennuie si j'utilise un ordinateur ?

La médiathèque, qui possédait des milliers de livres, était également équipée d'une salle informatique très moderne.

— Bien sûr que non. Fais comme chez toi, et n'hésite pas à m'appeler si

tu as le moindre problème.

Je la remerciai, choisis un appareil et me connectai à Internet. Encore une différence avec mon ancien lycée : ici, pas besoin de mots de passe ni de filtres pour nous empêcher d'aller sur des sites interdits. On attendait des élèves qu'ils fassent preuve de bon sens et de moralité. Dans le cas contraire, les vampires, qu'il était impossible de tromper, le découvriraient aussitôt. À la futile idée de devoir mentir à Neferet j'avais mal au ventre.

« Concentre-toi, arrête de te disperser, me dis-je. C'est important. »

Le moment était venu de confronter à la réalité l'idée qui me trottait dans la tête depuis un moment. Je tapai « écoles préparatoires privées » sur Google. Des millions de résultats apparurent. Je réduisis mon champ d'investigation : je recherchais des écoles très fermées, réservées aux classes supérieures, des écoles remontant à plusieurs générations, qui auraient passé l'épreuve du temps.

Je trouvai rapidement Chatham Hall, l'établissement mentionné par les monstres qui servaient de parents à Aphrodite, une école privée très sélective de la côte Est. Punaise, ils avaient l'air de se la péter, là-bas ! Je fermai la fenêtre : je ne voulais pas m'inspirer d'un endroit que ces gens approuvaient. Je continuai de chercher... Exeter... Andover... Taft... Miss Porter's... Kent...

— Kent. Ça me dit quelque chose, annonçai-je à Nala, qui, blottie sur le bureau, me regardait d'un air endormi. C'est dans le Connecticut. Shaunee étudiait là-bas, avant d'être marquée.

Je surfai sur le site, curieuse de voir l'endroit où mon amie avait passé la première partie de son année de seconde. Soudain, je me redressai sur ma chaise.

— Voilà, murmurai-je. Voilà ce que je cherchais. Je sortis mon stylo, mon carnet et commençai à prendre des notes. Beaucoup de notes.

Si Nala n'avait pas craché pour me prévenir que quelqu'un approchait, j'aurais fait un bond de deux mètres en entendant une voix grave derrière moi.

— Tu as l'air drôlement absorbée par ton travail. Je me retournai... et me figeai. Waouh !

— Désolé, dit l'apparition, je ne voulais pas t'interrompre. Mais c'est tellement inhabituel de voir un élève qui écrit fiévreusement à la main, au lieu de pianoter sur un clavier, que j'ai cru que tu composais de la poésie. Tu vois, je préfère écrire mes poèmes à la main. Je trouve l'ordinateur

beaucoup trop impersonnel.

« Ne sois pas aussi débile ! Parle-lui ! » hurlai-je intérieurement.

— Je... euh... ce n'est pas un poème. Brillant, vraiment.

— Oh, je vois. Ça ne coûte rien de vérifier. Ravi d'avoir parlé avec toi, lança-t-il avec un sourire.

Il commençait à se détourner lorsque ma bouche retrouva son fonctionnement normal.

— Moi aussi, je trouve les ordinateurs impersonnels. Je n'ai jamais vraiment rédigé de poèmes, mais quand j'écris quelque chose qui me tient à cœur, j'aime le faire comme ça, dis-je en brandissant mon stylo d'un air stupide.

— Tu devrais peut-être essayer la poésie ! Cela ne m'étonnerait pas que tu aies lame d'une poétesse, fit-il en me tendant la main. En général, à cette heure-ci, je viens remplacer Sappho. J'ai du temps libre, car je n'enseigne pas à temps complet, n'étant ici que pour une année scolaire. Je ne donne que deux cours. Je me présente : Loren Blake, poète lauréat des vampires.

J'attrapai son avant-bras pour le saluer selon la tradition et m'efforçai de ne pas penser à la chaleur de sa peau, à sa poigne puissante et au fait que nous étions tout seuls dans la médiathèque.

— Je sais, répondis-je.

Mais quelle idiote ! J'aurais voulu disparaître sous terre !

— Enfin, je sais qui vous êtes, repris-je. Vous êtes le premier homme en deux cents ans à avoir obtenu le titre de poète lauréat des vampires. Je m'appelle Zoey Redbird.

Je me rendis compte que je lui tenais toujours le bras, et je le relâchai, rouge de confusion. Lorsqu'il me sourit, mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Ses yeux magnifiques, si sombres qu'ils semblaient sans fond, pétillèrent malicieusement.

— Moi aussi, je sais qui tu es. Tu es la première novice à avoir une Marque complète et colorée, et la seule, novices et vampires confondus, à posséder une affinité avec les cinq éléments. Je suis enchanté de te rencontrer enfin. Neferet m'a beaucoup parlé de toi.

— Vraiment ? couinai-je.

— Oui. Elle est extrêmement fière de toi. Loin de moi l'intention de te détourner de ton travail, mais ça t'ennuie si je m'assieds un instant ? demanda-t-il en désignant la chaise vide à côté de la mienne.

— Non, pas du tout. Une pause me fera du bien. J'ai des fourmis dans les fesses.

— Oh non ! Que quelqu'un m'achève !

— Je vois, dit-il en riant. Dans ce cas, peut-être préférerais-tu te lever ?

— Non, je... euh... je vais seulement changer de position.

Avant de me jeter par la fenêtre.

— Puis-je te demander sur quoi tu travailles avec autant d'assiduité ? Si ce n'est pas trop indiscret...

Cette fois, il fallait que je réfléchisse avant de répondre. Que je me comporte normalement. Que j'oublie qu'il était l'homme le plus splendide que j'avais jamais approché. « Ce n'est qu'un professeur, me répétais-je. Un professeur comme les autres. Rien de plus. » Sauf qu'il incarnait l'Homme Idéal de n'importe quelle femme. Et je disais bien un « homme ». Erik était beau et séduisant, mais Loren entraînait dans une autre catégorie. Il appartenait à un univers totalement inaccessible et incroyablement sexy. De toute façon, il ne voyait en moi qu'une enfant. Je n'avais que seize ans ! Bientôt dix-sept, d'accord, mais quand même. Lui devait en avoir au moins vingt et un. Il se montrait juste courtois, et puis il voulait sans doute voir mes Marques légendaires de plus près. Peut-être recueillait-il des informations pour écrire un poème extrêmement embarrassant sur les...

— Zoëy ? Tu n'es pas obligée de me répondre, tu sais. Je n'avais pas l'intention de te déranger.

— Non ! Vous ne me dérangez pas du tout ! Désolée... j'étais encore dans mes recherches, mentis-je, priant pour qu'il n'ait pas encore développé l'impressionnant détecteur de mensonges intégré des profs plus âgés. Voilà, je veux réformer le groupe des Filles de la Nuit . Je pense qu'il lui faut des bases solides, des règles et des directives claires. Pas seulement concernant l'admission des membres, mais aussi leur comportement par la suite. Il ne faut pas qu'ils croient avoir gagné le privilège de faire n'importe quoi en toute impunité.

Je me tus et me sentis rougir. Qu'est-ce que je racontais ? Il allait me prendre pour l'idiote de service. Mais, au lieu de se moquer de moi ou, pire encore, de la ire un commentaire condescendant et de partir, il sembla considérer mes propos avec sérieux.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Eh bien, j'aime la manière dont fonctionne le comité étudiant de

cette école privée, Kent. Ecoutez, dis-je en cliquant sur le lien : « Le conseil supérieur et le système des préfets font partie intégrante de la vie à Kent. Les étudiants désignés endossent un rôle de leaders et font vœu de servir d'exemples et de gérer tous les aspects de la vie de l'établissement. » Vous voyez, il y a plusieurs préfets, élus chaque année par le vote des étudiants et du corps enseignant. Le choix final revient au proviseur – qui, dans notre cas, serait Neferet – et au préfet en chef.

— Qui serait toi.

Je rougis de plus belle.

— Oui. À Kent, on nomme en mai des candidats pour le conseil de l'année scolaire suivante, et on célèbre l'événement par une grande cérémonie. Je crois que Nyx apprécierait ce nouveau rituel, ajoutai-je en souriant, persuadée d'avoir raison.

— Ça me plaît, dit Loren. Je pense que c'est une très bonne idée.

— Vraiment ? Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir ?

— Tu dois savoir une chose sur moi : je ne mens jamais.

Je plongeai mes yeux dans les siens. Nous nous tenions si près l'un de l'autre que je sentais la chaleur qui se dégageait de son corps. Je réprimai un frisson d'excitation.

— Super ! Je veux que les Filles de la Nuit soient plus qu'un simple club d'étudiants, m'enhardis-je. Je veux qu'elles montrent l'exemple, qu'elles agissent pour le bien de tous. Dans ce but, chaque membre devrait jurer de respecter cinq idéaux représentant les cinq éléments.

Il haussa les sourcils.

— Précise ta pensée.

— Chaque Fils et Fille de la Nuit ferait vœu d'authenticité pour l'air, de loyauté pour le feu, de sagesse pour l'eau, d'empathie pour la terre et de sincérité pour l'esprit.

J'avais répondu sans jeter un coup d'œil sur mes notes : je les connaissais déjà par cœur. Je préférais le regarder, lui. Il resta silencieux un instant puis, lentement, il passa le doigt sur la ligne fluide de mon tatouage. J'aurais frémi si je n'avais pas été tétanisée.

— Belle, intelligente et innocente, murmura-t-il avant de déclamer de sa voix incroyable : « C'est la meilleure part de la beauté que celle qu'un tableau ne peut exprimer. »

— Je suis navrée de vous interrompre, mais je dois absolument emprunter ces trois livres pour Mme Anastasia.

Non contente de rompre le charme, Aphrodite avait failli me déclencher une crise cardiaque. A vrai dire, Loren avait lui aussi l'air ébranlé. Il retira sa main, se leva et regagna le comptoir des emprunts. Je restai assise la comme si j'avais pris racine, m'efforçant de paraître complètement absorbée par ma prise de notes (alors que je ne faisais que gribouiller). J'entendis Sappho revenir de sa pause et prendre en charge la demande d'Aphrodite, libérant Loren. Je ne pus m'empêcher de me retourner au moment où il partait. Il franchit la porte sans me prêter la moindre attention.

Aphrodite, elle, me regardait fixement, un sourire mauvais sur ses lèvres parfaites.

C'était bien ma veine.

CHAPITRE QUATRE

J'aurais voulu raconter à Lucie ma rencontre avec Loren et la descente surprise d'Aphrodite, mais je ne me sentais pas le courage de me lancer là-dedans devant Damien et les Jumelles. Je les considérais eux aussi comme mes amis, néanmoins je n'avais pas eu le temps de digérer tout ça, et les imaginer discutant de cette histoire me crispait. D'autant plus que les Jumelles, qui avaient aménagé leurs horaires pour pouvoir assister à l'option poésie de Loren, avouaient passer tout le cours à baver devant lui. Elles allaient complètement péter les plombs quand elles apprendraient ce qui s'était passé ! (Au fait, s'était-il passé quelque chose ? Après tout, il m'avait juste touché le visage.)

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Lucie.

Jusque-là, ils avaient tous été occupés à tenter de déterminer si ce qu'Erin venait de trouver dans sa salade était bien un cheveu ou simplement un filament d'une branche de céleri. Quatre paires d'yeux se posèrent sur moi.

— Rien. Je pensais au rituel de pleine lune de dimanche.

Je lus dans leurs regards qu'ils étaient persuadés que J'avais prévu quelque chose de génial. J'aurais aimé partager leur foi en moi...

— Alors ? demanda Damien. Tu as décidé de ce que tu allais faire ?

— Je crois, oui. En fait, que pensez-vous de ça ?...

Au fur et à mesure que je leur expliquais mon projet de conseil des préfets, je me rendais compte qu'il s'agissait d'une bonne idée. Je terminai par les cinq idéaux alliés aux éléments.

Personne ne dit rien. Je commençais à m'inquiéter quand Lucie me serra dans ses bras.

— Oh, Zoëy ! souffla-t-elle. Tu feras une grande prêtresse fantastique !

— On adore ton idée ! s'écria Shaune.

— Oui, ce serait un excellent moyen de garder les sorcières à distance, enchaîna Erin.

— Merci ! Je pense que sept serait un nombre idéal pour les préfets. Ni trop, ni trop peu, et ça nous éviterait de nous retrouver à égalité lors des votes, expliquai-je sous leurs regards approuvateurs. Dans tout ce que j'ai

lu – pas seulement sur les Filles de la Nuit, mais sur les comités d'étudiants en général – les membres du conseil sont des élèves de terminale. En fait, le préfet en chef – en l'occurrence, moi – devrait être en dernière année, pas en première. Notre jeunesse risque de nous desservir, ce qui signifie qu'il nous faut deux élèves plus âgés.

Après un bref silence, Damien se lança.

– Je propose Erik Night.

Shaunee leva les yeux au ciel.

– Non, mais combien de fois va-t-on devoir te l'expliquer ? lança Erin. Ce mec ne joue pas dans ton équipe. Il aime les filles, les vraies, pas les mecs, comme toi !

– Stop ! m'écriai-je, n'ayant pas la moindre envie de m'embarquer là-dedans. Je trouve qu'Erik Night est un bon choix, et pas seulement parce qu'il a un faible pour moi. Il possède les qualités que nous recherchons. Il est talentueux, apprécié de tous, et c'est sans aucun doute quelqu'un de bien.

– De plus, il est d'une beauté..., commença Erin.

– ... à tomber par terre, termina Shaunee.

– C'est incontestable, admis-je. Mais, je vous préviens, l'apparence physique ne constituera en aucun cas un critère d'admission.

Shaunee et Erin se contentèrent de froncer les sourcils. Je souris : elles n'étaient pas véritablement superficielles ; juste ce qu'il faut pour être drôles.

Je pris mon courage à deux mains.

– Il me semble que le septième membre du conseil devrait être une des quatrièmes années qui appartenaient à l'entourage proche d'Aphrodite. Du moins, si l'une d'elles se propose.

Cette fois, pas de silence ébloui. Comme d'habitude, Erin et Shaunee dégainèrent en même temps.

– Une des sorcières démoniaques !

– Et puis quoi encore ?

– Je ne vois pas en quoi ce pourrait être une bonne idée, déclara Damien tandis que les Jumelles reprenaient leur souffle pour lancer une nouvelle salve.

Lucie ne dit rien, mais se mordit la lèvre, visiblement contrariée.

Je levai la main pour les faire taire et, à mon grand plaisir (autant qu'à mon grand étonnement), ils m'obéirent.

— Si j'ai pris la tête des Filles de la Nuit, ce n'est pas pour déclencher une guerre au sein de l'école, mais parce que Aphrodite se comportait comme un tyran et qu'il fallait l'arrêter. Je veux que les gens se sentent honorés d'appartenir à ce groupe. Et je ne parle pas d'une petite clique triée sur le volet, comme ça l'était avant. Il sera difficile d'intégrer les Fils et Filles de la Nuit, mais pas parce que seuls les amis du dirigeant en fonction auront un droit d'accès. Je veux que tout le monde soit fier de ce groupe, et je pense que je ferai passer le bon message en invitant un ancien du cercle d'Aphrodite dans mon conseil.

— Sauf que tu laisseras entrer en notre sein une vipère, dit Damien d'une voix calme.

— Corrige-moi si je me trompe, Damien, mais les serpents ne sont-ils pas les proches alliés de Nyx ? demandai-je, me laissant guider par mon intuition. Leur mauvaise réputation vient du fait qu'ils ont toujours symbolisé le pouvoir féminin, un pouvoir que les hommes ont voulu anéantir en les décrivant comme des bêtes répugnantes et dangereuses !

— Tu as raison, admit-il à contrecœur. Mais ça ne signifie pas que c'est une bonne idée, d'ouvrir notre conseil à ce genre de personnes.

— Eh bien, justement ! Je ne veux pas que ce soit seulement *notre* conseil. Ce serait super si cette institution devenait une tradition dans l'école, pour continuer après nous.

— Tu veux dire que même si l'un de nous ne survit pas à la Transformation, il laissera une trace, parce qu'il aura participé à la fondation des nouvelles Filles de la Nuit ? intervint Lucie.

— C'est exactement ce que je voulais dire – même si je viens juste de m'en rendre compte.

— Oui, c'est pas mal, ça, commenta Erin, quoique je n'aie pas la moindre intention d'étouffer, les poumons pleins de sang !

— Moi non plus, Jumelle, fit Shaunee. C'est une façon beaucoup trop vulgaire de mourir.

— Je ne veux même pas y penser, lâcha Damien. Pourtant, si... si une chose horrible devait m'arriver, je voudrais qu'une part de moi survive ici, à l'école.

— Et si on se fabriquait des plaques ? proposa Lucie, soudain très pâle.

— Des plaques ?

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

— Oui, des plaques, ou autre chose, pour commémorer le nom des...

des... comment tu les appelles déjà ?

— Des préfets, lui souffla Damien.

— Ouais, des préfets. Chaque année, on y ajouterait le nom des nouveaux préfets, et la plaque resterait là à tout jamais.

— Oui ! lança Shaunee. Mais on ne va pas se contenter d'une vieille plaque de commémoration. C'est trop banal. Il nous faut quelque chose de plus cool.

— Quelque chose d'unique, continua Erin, comme nous.

— L'empreinte de nos mains, dit Damien.

— Hein ? fis-je.

L'empreinte de nos mains est unique, expliqua-t-il. On pourrait les mouler dans du ciment, et signer en dessous.

— Comme les stars à Hollywood ! s'exclama Lucie.

Je l'admets, c'était un peu ringard... Autant dire que ça ne pouvait que me plaire. Cette idée nous ressemblait : cool, originale, à la limite du mauvais goût.

— J'achète ! tranchai-je. Et vous savez quel serait l'endroit idéal pour les poser ?

Ils me regardaient, les yeux brillants, le visage rayonnant, ayant oublié leurs inquiétudes quant aux amies d'Aphrodite et la peur de la mort subite qui pesait constamment sur nous.

— La cour.

À cet instant, la sonnerie nous rappela en classe. Je demandai à Lucie de prévenir Mme Garmy, notre prof d'espagnol, que je serais en retard. Je voulais aller voir Neferet pour lui faire part de mes idées tant qu'elles étaient encore fraîches. Ce ne serait pas long : j'esquisserais les grandes lignes, et je verrais bien si ça lui plaisait. Je pourrais même lui demander d'assister au rituel de pleine lune, dimanche, d'être là quand j'annoncerais le nouveau mode de sélection des Fils et Filles de la Nuit.

Mais comme ce serait intimidant, de former un cercle et de diriger mon propre rituel devant elle ! Il fallait absolument que je me débarrasse de mon anxiété...

Après tout, quoi de mieux pour mon projet si Neferet affichait son soutien et...

— Mais c'est ce que j'ai vu !

C'était la voix d'Aphrodite qui s'échappait de la salle de classe de Neferet par la porte entrouverte. Elle mit un terme brutal à mes pensées

et me figea. Elle semblait complètement bouleversée, effrayée même.

— Si tes visions ne valent pas mieux que ça, il serait peut-être temps que tu cesses d'en faire profiter les autres, dit Neferet d'une voix dure.

Mais, Neferet, c'est vous qui avez demandé à savoir ! Je n'ai fait que vous raconter ce que j'ai vu !

— De quoi pouvaient-elles bien parler ? Ah, zut ! Serait-elle venue répéter à Neferet que Loren m'avait touché le visage ? J'examinai le couloir désert. J'aurais dû partir, mais je n'allais pas laisser cette sorcière me traîner dans la boue, même si Neferet n'avait pas l'air de croire un mot de ce qu'elle racontait ! Alors, au lieu d'agir en jeune fille sensée, je me planquai sans bruit dans un coin sombre près de la porte. Sur une impulsion subite, je mis une de mes créoles en argent par terre. Si on me surprenait, je pourrais toujours prétendre que je la cherchais. Après tout, je passais souvent par là.

— Tu sais ce que je veux que tu fasses ? lança Neferet d'une voix autoritaire qui me donna la chair de poule. Je veux que tu apprennes à te taire quand tes visions ne tiennent pas la route.

Faisait-elle allusion à Loren et à moi ?

— Je... je voulais seulement vous mettre au courant, se justifia Aphrodite d'une voix étranglée par les sanglots. Je... je pensais que vous pourriez empêcher ça.

— Et il ne t'est pas venu à l'idée que Nyx t'a retiré ton pouvoir pour te punir des actes égoïstes que tu as commis par le passé, et que tu ne vois désormais que des images erronées ?

Je n'avais jamais entendu Neferet parler avec autant de cruauté. On aurait dit que ce n'était plus la même personne. Une peur indéfinissable m'envahit.

Le jour où j'avais été marquée, juste avant d'arriver à la Maison de la Nuit, j'avais eu un accident. Inconsciente, j'étais sortie de mon corps et j'avais rencontré la déesse Nyx. Elle m'avait annoncé qu'elle avait de grands projets pour moi, puis m'avait embrassé le front. A mon réveil, ma Marque était remplie, je possédais une affinité puissante avec les cinq éléments (que je ne découvrais que plus tard), mais également une intuition étrange et viscérale qui me poussait à faire ou à dire certaines choses – et qui m'intimait parfois clairement l'ordre de me taire. A ce moment précis, cette intuition nie disait que la colère de Neferet n'était pas justifiée, même si Aphrodite avait effectivement tenté de faire circuler

des ragots mesquins sur mon compte.

— Je vous en prie, Neferet, ne dites pas ça ! sanglota Aphrodite. Nyx n'a pas pu me rejeter !

— Il est inutile que je te dise quoi que ce soit. Cherche bien au fond de toi. Qu'est-ce que tu vois ?

Si Neferet s'était exprimée avec douceur, on aurait pu croire que c'était un conseil avisé d'un professeur ou d'une prêtresse voulant ramener une brebis égarée sur le droit chemin : cherche au fond de toi, trouve le problème et résous-le. Seulement, sa voix était glaciale et sarcastique.

— Que... que j'ai, euh... que j'ai commis des erreurs, mais pas que la déesse me déteste.

Elle pleurait tellement fort que ses propos devenaient de moins en moins intelligibles.

— Alors, tu devrais regarder de plus près.

La détresse d'Aphrodite me bouleversait. Je ne pouvais pas en entendre plus. Abandonnant là ma boucle d'oreille, je suivis mon instinct : je fichai le camp.

CHAPITRE CINQ

J'avais tellement mal au ventre pendant le cours d'espagnol que je dus baragouiner un « *¿Puedo ir al baño ?* » à Mme Garmy. Je restai si longtemps inix toilettes que Lucie vint me demander ce qui n'allait pas.

Je savais que je lui fichais la trouille : en général, lorsqu'une novice avait l'air malade, c'est qu'elle allait mourir. Et je devais avoir une mine horrible. Je lui racontai donc que j'avais mes règles et que les crampes me tuaient – pas littéralement, bien sûr. Elle ne sembla pas convaincue.

Je me rendis avec une joie immense à mon dernier cours de la semaine, études équestres, l'une de mes matières préférées. Ça me calmait toujours. Je venais de franchir une nouvelle étape avec Perséphone, la magnifique jument que Lenobia (pas de « madame » pour elle ; le nom de l'ancienne reine vampire lui suffisait) m'avait confiée lors de la première leçon. Désormais, je la menais au petit galop et m'entraînais aux changements de pied.

Je travaillai avec elle jusqu'à ce que nous soyons toutes les deux en sueur et que mon mal de ventre soit un peu passé. Puis je la pansai sans me presser. Lu sonnerie annonçant la fin des cours avait retenti depuis une bonne demi-heure lorsque je quittai enfin le box pour aller ranger les étrilles. Lenobia était assise sur une chaise devant la porte de la sellerie. Elle passait de la cire sur une selle anglaise déjà impeccable.

Lenobia était d'une beauté incroyable, même pour un vampire. Ses cheveux à la teinte étonnante, tellement blonds qu'ils en paraissaient blancs, lui arrivaient jusqu'à la taille. Ses yeux avaient la couleur d'un ciel orageux. Elle était minuscule, et son maintien rappelait celui d'une danseuse étoile. Sur son tatouage, on distinguait des chevaux saphir, certains au galop, d'autres cabrés.

— Les chevaux peuvent nous aider à résoudre nos problèmes, dit-elle sans relever les yeux.

Je ne sus trop que répondre. J'aimais bien Lenobia. Bon, la première fois que je l'avais vue, elle m'avait terrifiée. Je l'avais trouvée brusque et sarcastique. Néanmoins, en apprenant à la connaître (et après lui avoir prouvé que je ne confondais pas les chevaux avec des gros toutous), j'en

étais venue à apprécier son esprit, son côté terre à terre. En fait, après Neferet, c'était mon professeur préféré, et pourtant nous n'avions jamais parlé que d'équitation.

— Quand je suis avec Perséphone, j'ai l'impression d'être calme, même si je ne le suis pas vraiment, finis-je par avouer. Ça vous paraît absurde ?

Elle posa sur moi un regard où je décelai une pointe d'inquiétude.

— Bien au contraire. De très grandes responsabilités t'ont échu en très peu de temps, Zoey.

— Ça ne me dérange pas. Diriger les Filles de la Nuit est pour moi un honneur.

— Souvent, les choses qui nous honorent le plus sont paiement celles qui nous créent le plus de problèmes.

Elle se tut. Ce n'était peut-être que mon imagination, mais j'avais l'impression qu'elle hésitait à m'en dire plus. Elle étira son dos déjà parfaitement droit.

— Neferet est ton mentor, continua-t-elle, et il est lotit à fait naturel que tu ailles te confier à elle. Mais parler à une grande prêtresse n'est pas toujours aisé. Je veux que tu saches que tu peux venir me voir – à n'importe quel sujet.

— Merci, Lenobia, lâchai-je, étonnée.

Elle sourit et me prit les étrilles des mains.

— Je vais ranger ça pour toi. Cours rejoindre tes amis ; je suis sûre qu'ils se demandent ce qui te retient. Et tu peux passer voir Perséphone quand tu veux. J'ai remarqué que le simple fait de panser un cheval peut nous aider à trouver le monde moins complexe.

— Merci, répétais-je.

Alors que je quittais l'écurie, je crus l'entendre mur- murer : « Que Nyx te bénisse et veille sur toi. » Mais j'avais sans doute rêvé, c'était trop bizarre. Le fait qu'elle m'avait proposé de me confier à elle était déjà très étrange. En effet, les novices tissaient des liens spéciaux avec leur mentor, et j'avais en l'occurrence un mentor extraordinaire en la personne de la grande prêtresse de l'école. Même s'il aimait bien ses autres professeurs, un élève s'adressait à son mentor quand il avait un problème qu'il ne pouvait régler seul. Toujours.

Le chemin entre l'écurie et le dortoir n'étant pas très long, je musardai afin de faire durer le sentiment de paix que m'avait procuré Perséphone. Je m'éloignai un peu du sentier, flânant entre les arbres centenaires qui

longeaient la partie orientale de l'épais mur d'enceinte du parc. Il était quatre heures. La lune presque pleine qui entamait sa descente projetait sa superbe lueur dans la nuit.

J'avais oublié à quel point j'aimais me promener à cet endroit que j'avais consciencieusement évité depuis le mois dernier, depuis que j'y avais vu – ou cru voir – des fantômes.

— Miaou !

— Bon sang, Nala ! Ne me surprends pas comme ça ! m'écriai-je en prenant ma chatte dans les bras, le cœur battant à tout rompre. Tu aurais pu être un fantôme !

Pour toute réponse, elle me regarda d'un air dubitatif et m'éternua à la figure.

La première fois que j'étais venue ici, c'était au lendemain de la mort d'Elizabeth, l'une des deux élèves dont le décès avait secoué l'école. Ou, plus précisément, m'avait secouée, moi. En tant que novices risquant de s'étouffer à n'importe quel moment de leur Transformation, nous étions censés considérer la mort de nos camarades comme un autre aspect de la vie. Dire une petite prière pour la victime. Allumer un cierge, à la limite. En tout cas, surmonter l'épreuve et continuer à vivre comme si de rien n'était.

Moi, je trouvais ça choquant, peut-être parce que, n'ayant : entamé ma Transformation que depuis un mois, je me sentais toujours plus humaine que vampire.

Je poussai un soupir et grattouillai les oreilles de Nala. Après la mort d'Elizabeth, j'avais cru l'apercevoir, du moins son fantôme. Nous avions eu beau retourner ça dans tous les sens, Lucie et moi, nous n'étions arrivées à aucune explication rationnelle.

En vérité, nous ne savions que trop bien que les fantômes existaient : ceux qu'Aphrodite avait fait apparaître le mois dernier avaient failli tuer mon ex-petit ami humain. Il n'y avait donc rien d'absurde à supposer que j'aie aperçu l'esprit tout juste libéré d'Elizabeth. Cependant il pouvait s'agir d'une novice que j'aurais prise pour un fantôme, perturbée par mon arrivée récente et tumultueuse à la Maison de la Nuit ! Bref, mon imagination m'aurait joué des tours.

Arrivée au mur, je tournai sur la droite, dans la direction de la salle d'initiation et du dortoir des filles.

— En tout cas, la deuxième fois, ce n'était pas mon Imagination. Pas

vrai, Nala ?

Elle enfouit sa tête dans mon cou et se mit à ronronner comme une tondeuse à gazon. Je la serrai contre moi, heureuse qu'elle soit là : repenser à ça me faisait trop flipper.

Le soir de cette seconde apparition, Nala était avec moi. (La similarité de cette nuit-là et de celle d'aujourd'hui me fit d'ailleurs accélérer le pas. Je courais presque en jetant des regards nerveux autour de moi.)

Elliott s'était étouffé et vidé de son sang devant toute la classe de littérature. Cet épisode avait été d'autant plus traumatisant que j'avais été attirée par son sang. J'avais assisté à sa mort, et pourtant, quelques heures plus tard, Nala et moi étions tombées sur lui tout près de l'endroit où je me trouvais à présent. Il avait essayé de m'attaquer et, quand ma minette s'était vaillamment jetée sur lui, il avait disparu dans la nuit après avoir franchi d'un seul bond le mur de plusieurs mètres de haut. Nala et moi avions failli mourir de peur, surtout lorsque j'avais remarqué qu'elle avait du sang sur les pattes. *Du sang de fantôme*. C'était totalement absurde !

Je n'en avais parlé à personne. Ni à Lucie, ma camarade de chambre et meilleure amie, ni à mon mentor et grande prêtresse Neferet, ni à mon nouveau petit ami, Erik. J'en avais eu l'intention, mais tous mes problèmes avec Aphrodite s'étaient alors enchaînés, j'avais pris sa place à la tête des Filles de la Nuit, j'avais commencé à sortir pour de bon avec Erik, j'avais été très occupée par mes devoirs... Au final, un mois plus tard, personne n'était au courant, et me confier maintenant me semblait impensable. « Hé, Lucie / Neferet / Damien / les Jumelles / Erik ! J'ai vu le spectre d'Elliott, l'autre jour, juste après sa mort. Il était terrifiant, et quand il a voulu m'attaquer, Nala l'a fait saigner. Oh, et son sang avait une odeur trop bizarre ! Vous pouvez me croire, je m'y connais en sang qui sent bon (encore une de mes petites particularités : normalement les novices n'ont pas soif de sang). Enfin, je vous dis ça comme ça, en passant. »

Et puis quoi encore ? Ils m'enverraient directement chez un psy pour vampires. Il y avait mieux pour instaurer la confiance des masses dans la nouvelle dirigeante des Filles de la Nuit !

Et puis, avec le temps, j'avais réussi à me convaincre que j'avais en partie inventé tout ça. Je ne connaissais pas tout le monde, ici. Elliott n'était peut-être pas le seul à avoir d'immenses cheveux roux emmêlés et

un visage grassouillet et blanchâtre. Quant à son sang... peut être que celui de certains novices sentait mauvais. Je n'étais pas experte en la matière ! Par ailleurs, les deux « fantômes » avaient les yeux rouges. Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ?

Toute cette histoire me donnait la migraine.

Résolue à ignorer le malaise qui s'était emparé de moi, je commençais à me détourner du mur (et par là même du sujet) quand, du coin de l'œil, je distinguai un mouvement. Je me figeai. Quelqu'un se tenait sous l'immense chêne où j'avais trouvé Nala. Il – ou elle – me tournait le dos, appuyé contre le tronc, tête baissée.

Bien. Je n'avais pas été repérée. Je ne voulais pas savoir qui – ou ce que – c'était. J'avais déjà plus qu'assez de problèmes : inutile de rajouter un fantôme, de quel- que nature soit-il. (Je me promis cette fois de parler à Neferet des étranges spectres dotés de sang qui rôdaient dans le parc. Elle était plus âgée ; elle saurait gérer le stress.) Le cœur battant si fort que son bruit en couvrait presque le ronronnement de Nala, j'entrepris de reculer lentement sur la pointe des pieds en me jurant que je ne m'aventurerais plus jamais par là toute seule en pleine nuit. Plus jamais !

Je posai le pied sur une brindille sèche. Crac ! Je sursautai ; Nala gronda sans aucune discrétion (il faut dire que je l'avais serrée très fort contre moi). L'inconnu releva brusquement la tête et se retourna. Je me crispai, prête soit à hurler et à m'enfuir en courant, soit à hurler et à combattre un fantôme malveillant aux yeux rouges. Dans les deux cas, je comptais bien hurler ; alors, je pris une grande inspiration et...

— Zoëy ? C'est toi ? me demanda une voix grave, sexy, et déjà familière.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Je lui fis un sourire idiot, espérant dissimuler ainsi le fait que j'avais failli crever de peur. Puis je haussai les épaules avec une nonchalance feinte et le rejoignis sous l'arbre.

— Salut, dis-je d'un ton que je voulais détaché.

Je me souvins alors qu'il m'avait posé une question. Par chance, l'obscurité dissimulait un peu mes joues cramoisies.

— Oh ! Je revenais de l'écurie. Nala et moi avons décidé de prendre un rallongi.

— Un rallongi ? J'avais vraiment dit ça ?

Loren, qui avait eu l'air tendu à mon approche, éclata de rire. Son superbe visage s'éclaira.

— Ah... un « rallongi ». Ravi de te revoir, minou, fit-il en grattant la tête de la chatte.

Avec son mauvais caractère habituel, elle lui grogna dessus et sauta à terre. Puis elle s'ébroua et s'éloigna à petits pas délicats, sans cesser de râler.

— Désolée..., lâchai-je, elle n'est pas très sociable.

Il sourit.

— Ne t'en fais pas pour ça. Mon chat, Wolverine, a les manières d'un vieillard grincheux.

— Wolverine ? répétai-je en haussant les sourcils.

Il prit un air taquin, ce qui ajouta encore à sa beauté, a supposer qu'une telle chose soit possible.

— Oui, Wolverine. Il m'a choisi quand j'étais en première année. J'étais dans ma période *X-Men*.

— Voilà qui expliquerait sa mauvaise humeur, remarquai-je.

— Tu sais, ç'aurait pu être pire. L'année d'avant, je n'arrêtais pas de regarder *Spider-Man*. Il est passé à deux doigts de s'appeler Spidey ou Peter Parker !

— De toute évidence, ce pauvre chat n'a pas une vie facile avec vous...

— Il serait absolument d'accord avec toi ! s'esclaffa-t-il Tu peux me tutoyer, tu sais.

Au prix d'un immense effort sur moi-même, je réussis à ne pas glousser comme une préado hystérique au concert de son groupe préféré. Incroyable : je flirtais avec lui !

Reste calme. Ne dis ou ne fais rien d'idiot.

— Et toi, qu'est-ce que tu fabriques ici ? demandai-je, l'air de rien.

— J'écris des haïkus, dit-il en me montrant le carnet en cuir hyper classe qu'il tenait à la main. C'est le meilleur endroit pour trouver l'inspiration, seul, aux heures qui précèdent l'aube.

— Oh, mince ! Je suis désolée, je ne voulais pas l'interrompre. Je vais y aller. À bientôt.

Je lui fis un petit signe débile et commençais à me détourner lorsqu'il m'attrapa le poignet.

— Ne pars pas. Il n'y a pas que la solitude qui m'inspire.

Sa main était chaude. Je me demandai s'il sentait battre mon poulx.

— Je... je ne veux pas te déranger.

— Tu ne me déranges pas du tout.

Il me pressa le poignet, puis, à ma grande déception, le relâcha.

— Des haïkus ? dis-je, essayant de dissimuler mon trouble. C'est de la poésie asiatique avec une métrique fixe, non ?

Lorsqu'il sourit, admiratif, je remerciai le ciel d'avoir suivi les cours de poésie de Mme Wienecke l'année précédente.

— Exact ! Je préfère quant à moi le format cinq- sept-cinq. En parlant d'inspiration, ajouta-t-il, ses magnifiques yeux noirs plongés dans les miens, je suis sûr que tu pourrais m'aider.

J'avais des papillons dans le ventre.

— Bien sûr, avec plaisir, répondis-je d'une voix qui – et je m'en félicitai – ne trahissait presque pas ma fièvre.

Sans me quitter des yeux, il leva la main et effleura mon épaule.

— Nyx t'a marquée à cet endroit.

Ce n'était pas une question, mais je hochai la tête.

— Oui.

— J'aimerais voir ça. À condition que cela ne te mette pas trop mal à l'aise.

Sa voix se faufila en moi, et je frissonnai. La logique me disait qu'il ne demandait à voir mes tatouages que pour leur nature insolite, et en aucun cas parce qu'il me draguait. Pour lui, je n'étais sans doute qu'une gamine – une novice avec des Marques bizarres et des pouvoirs inhabituels. Seulement, ses yeux, sa voix, sa main qui me caressait toujours l'épaule m'envoyaient un message complètement différent.

— Je vais te montrer.

Je portais ma veste préférée en daim noir, dont la coupe m'allait à la perfection, et un débardeur en coton côtelé d'un violet profond. (Oui, c'était une tenue légère pour la fin du mois de novembre, mais, comme tous les novices, je craignais moins le froid qu'autrefois.) Je déboutonnai ma veste.

— Attends, laisse-moi t'aider.

Il ne se tenait plus qu'à quelques centimètres de moi. De sa main droite, il saisit mon col et le fit glisser sur mon épaule, jusqu'au coude.

Je m'attendais à ce qu'il reste bouche bée devant les tatouages qu'à ma connaissance j'étais la seule à posséder. Eh bien, non. Ses yeux n'avaient pas quitté les miens. Alors, quelque chose se débloqua en moi. L'adolescente niaise, nerveuse et bête disparut. Son expression avait réveillé en moi la femme : je sentis une calme assurance m'envahir. Lentement, je

poussai la fine bretelle de mon débardeur, qui vint elle aussi se poser sur mon coude. Puis, rejetant mes cheveux sur le côté, je levai le menton et me tournai légèrement pour dégager mon omoplate, désormais nue, exceptée la mince bretelle de mon soutien-gorge noir.

Son regard resta rivé au mien quelques secondes encore. Je sentais le souffle frais de la nuit et la caresse de la lune sur la peau découverte de ma poitrine, de mon épaule et de mon dos. Il se rapprocha encore de moi, posa la main sur mon bras et observa le tatouage.

— Incroyable..., murmura-t-il.

Il suivit des doigts le contour labyrinthique de ma Marque.

— Je n'ai jamais rien vu de tel ! reprit-il. J'ai l'impression d'avoir devant moi une prêtresse revenue du fond des âges. C'est une véritable chance de te compter parmi nous, Zoëy Redbird.

Lorsqu'il prononça mon nom, on aurait dit qu'il priait. Sa voix et le contact de sa peau me firent frissonner.

— Je suis désolé. Tu dois avoir froid.

D'un geste rapide mais doux il remonta ma bretelle et ma veste.

— Je n'ai pas frissonné à cause du froid, m'entendis-je dire, sans savoir si je devais me sentir fière ou honteuse de mon audace.

Toute crème et soie

Oh, la goûter, la toucher

La lune surveille

Il récita ce poème en me regardant droit dans les yeux. Sa voix, d'ordinaire si maîtrisée, si parfaite, était devenue rauque, comme s'il avait du mal à parler. Mon sang s'enflamma. Les cuisses se mirent à me picoter ; ma respiration se fit laborieuse. « S'il m'embrasse, je risque d'exploser. »

— Tu viens de le composer ? demandai-je d'une voix fébrile.

Il secoua la tête avec un sourire presque imperceptible.

— Non, il a plusieurs centaines d'années. C'est l'œuvre d'un poète japonais qui décrit son amante au clair de lune.

— C'est magnifique.

— Tu es magnifique, dit-il en posant la main sur ma joue. Et, ce soir, tu as été ma muse. Merci.

Cédant à une pulsion, je me serrai contre lui, et j'aurais pu jurer que son corps me répondait. Même si je n'avais pas beaucoup d'expérience en la matière, je n'étais pas complètement stupide, et je savais quand je

plaisais à un mec. Or, il ne faisait aucun doute que ce mec-là, à ce moment précis, était attiré par moi. Je couvris sa main de la mienne et, oubliant tout, y compris Erik et le fait que j'étais une novice et Loren un vampire, je le suppliai en silence de m'embrasser, de continuer à me toucher. Nous avions tous les deux le souffle court.

Mais, soudain, son regard devint distant ; il retira sa main et recula. Cela me fit l'effet d'un coup de vent glacé.

— J'ai été ravi de te voir, Zoëy. Et merci encore de m'avoir permis d'examiner ta Marque.

Il m'adressa un sourire poli, convenable, s'inclina cérémonieusement, puis s'éloigna.

Partagée entre l'envie de hurler ma frustration et celle de pleurer de honte, grommelant d'énervement entre mes dents, je repris la route du dortoir. C'était un cas d'extrême urgence : il me fallait parler à ma meilleure amie.

CHAPITRE SIX

Je maudissais toujours les hommes et leurs signaux contradictoires quand j'entrai dans la salle commune du dortoir. Lucie et les Jumelles regardaient la télé. Heureusement, elles m'avaient attendue ! Je ne voulais pas que le monde entier (traduction : les Jumelles et/ou Damien) sache ce qui venait de m'arriver, mais je comptais bien raconter par le menu mes aventures à Lucie pour qu'elle m'aide à débrouiller cette histoire tordue.

— Euh... Lucie, commençai-je, je suis un peu à la ramasse sur le... le devoir de socio qu'on doit rendre lundi. Tu pourrais me donner un coup de main ? Ça ne prendra pas trop longtemps et...

— Attends, Zoey, m'interrompit-elle sans quitter l'écran des yeux. Il faut que tu voies ça.

Les Jumelles ne s'étaient même pas retournées. Je fronçai les sourcils en réalisant à quel point elles étaient tendues, et Loren me sortit (temporairement) de l'esprit.

— Que se passe-t-il ? demandai-je en m'approchant.

Elles suivaient une rediffusion des informations locales sur Fox 23. La présentatrice, Chera Kimiko, s'exprimait sur un fond d'images familières de Woodward Park qui se succédaient à l'écran.

— Difficile de croire que cette fille n'est pas un vampire, dis-je machinalement. Elle est d'une beauté anormale.

— Tais-toi et écoute ! lança Lucie.

Je lui obéis, de plus en plus surprise par le comportement de mes copines.

— « Je vous rappelle l'information principale de ce journal. La police recherche toujours Chris Ford, l'élève du lycée d'Union, âgé de dix-sept ans, qui a disparu hier après son entraînement de football américain. »

Une photo de Chris dans sa tenue de footballeur apparut à l'écran. Je poussai un petit cri en comprenant de qui il s'agissait.

— Hé ! Je le connais !

— C'est pour ça que je t'ai appelée, dit Lucie.

« La police passe au peigne fin le périmètre d'Utica Square et de

Woodward Park, où l'adolescent a été aperçu pour la dernière fois. »

— C'est à deux pas d'ici, soufflai-je.

— Chut ! firent Shaunee et Erin.

« A l'heure actuelle, on ignore ce qu'il faisait dans ce quartier, où, d'après sa mère, il n'était jamais allé. Elle a aussi indiqué qu'il était censé rentrer directement chez lui après son entraînement. Sa disparition remonte maintenant à plus de vingt-quatre heures. Si vous détenez la moindre information susceptible d'aider la police à localiser Chris, nous vous prions de composer ce numéro. Votre anonymat sera respecté. »

La présentatrice passa à un autre sujet, et les filles se tournèrent vers moi.

— Alors, c'est un copain à toi ? demanda Shaunee.

— Non, pas vraiment. C'est l'un des arrières-vedettes d'Union. A l'époque, je sortais plus ou moins avec Heath... Attendez, je vous ai dit que Heath jouait dans l'équipe de Broken Arrow ?

Elles hochèrent la tête avec impatience.

— Bon, eh bien, il me traînait dans des fêtes, et comme tous ces mecs se connaissent, on voyait souvent Chris et son cousin Jon. Ils passaient leur temps à se soûler à la bière bon marché et à fumer des joints. Et avant que tu poses la question, dis-je à Shaunee, qui avait montré pour cette histoire un intérêt inhabituel, oui, il est aussi mignon en vrai que sur la photo.

Je me tus un instant avant de lâcher :

— J'ai un mauvais pressentiment concernant cette disparition.

— Oh, non..., fit Lucie.

— Et merde..., dit Shaunee.

— Je n'aime pas quand tu as ce genre de pressentiment, murmura Erin.

La disparition de Chris était devenu notre unique sujet de conversation, d'autant plus qu'elle s'était produite très près de la Maison de la Nuit. En comparaison, mon historiette avec Loren paraissait insignifiante. Je comptais toujours en parler à Lucie, mais pas tout de suite : un sentiment de catastrophe imminente m'empêchait de me concentrer sur quoi que ce soit d'autre.

Chris est mort.

Je ne voulais pas le croire. Je ne voulais pas le savoir. Pourtant, au fond du moi, j'étais certaine qu'on ne le retrouverait pas en vie.

Au dîner, la discussion tourna autour de ça. Alors que chacun y allait de sa théorie, je me taisais : je n'avais pas envie de m'étendre sur cette terrible intuition. Mon ventre se remit à me tourmenter. J'étais incapable de manger.

Lucie me dévisageait en silence, une expression anxieuse sur le visage.

— Tiens, j'ai trouvé ça, entendis-je dans mon dos. Mou petit doigt m'a dit qu'elle était à toi.

Ma créole en argent tomba à côté de mon assiette. Je me retournai : Aphrodite se tenait devant moi, son visage parfait étrangement inexpressif, tout comme sa voix.

— Alors ? C'est bien la tienne ?

Je portai machinalement la main à mes oreilles : je n'avais qu'une boucle ! Zut.

— Oui. Merci.

— Je t'en prie. Il faut croire que tu n'es pas la seule à avoir des pressentiments, hein ?

Sur ce, elle sortit dans la cour par la porte vitrée, son plateau à la main. Elle ne jeta pas un seul coup d'œil à la table de ses ex-amis. Depuis le mois précédent, elle prenait presque tous ses repas seule dans la cour à peine éclairée.

— Cette fille a vraiment un grain, commenta Shaunee.

— Ouais, c'est une vraie cinglée démoniaque, enchaîna Erin.

— Ses propres amis la fuient comme la peste, dis-je.

— Arrête de la plaindre ! s'emporta Lucie, ce qui ne lui ressemblait pas. Tu ne vois pas qu'elle n'attire que des ennuis ?

— Je ne prétends pas le contraire. Je remarque juste que même ses copains lui ont tourné le dos.

— On a loupé un épisode ? demanda Shaunee.

— Que se passe-t-il entre toi et Aphrodite ? voulut savoir Damien.

Au moment où j'allais leur raconter la discussion que j'avais surprise durant la nuit, la voix douce de Neferet s'éleva dans mon dos.

— Zoëy, si cela ne te dérange pas, j'aimerais t'enlever à tes amis.

L'espace d'un instant, je n'osai pas me retourner, effrayée de ce qui m'attendait. Après tout, la dernière fois que je l'avais entendue parler, elle m'avait fait l'effet d'une femme incroyablement froide et cruelle. Pourtant, je ne lus dans ses beaux yeux verts et son sourire que de la bienveillance teintée d'une légère inquiétude.

— Zoëy ? fit-elle. Est-ce que ça va ?
— Oui ! Excusez-moi, j'avais la tête ailleurs.
— Je voudrais beaucoup que tu dînes à ma table.
— Oh, bien sûr. Évidemment.
— Parfait ! Je vous emprunte Zoëy, dit-elle joyeusement à mes amis, mais je vous promets de vous la ramener bientôt.

Ils lui assurèrent avec empressement que cela ne posait aucun problème.

Aussi ridicule que cela puisse paraître, le fait qu'ils n'essaient même pas de me retenir me laissa un arrière- goût d'abandon et d'insécurité. Mais c'était stupide. Il s'agissait de mon mentor, de la grande prêtresse de Nyx. Elle faisait partie des gentils !

Alors, pourquoi mon ventre se noua-t-il quand je la suivis vers la sortie ?

Je jetai un coup d'œil derrière moi. Mes amis s'étaient déjà remis à bavarder. Damien essayait d'apprendre aux Jumelles à se servir de baguettes.

Je sentis pourtant qu'on m'observait. Tournant les yeux vers les baies vitrées, je vis Aphrodite qui, assise seule dans la nuit, me regardait avec une expression proche de la pitié.

CHAPITRE SEPT

La salle à manger des vampires se trouvait juste au-dessus de celle des élèves. Elle avait de grandes fenêtres cintrées, un balcon surplombant la cour, meublé de tables et de chaises en fer forgé. La superbe pièce, elle, était décorée avec goût, dans un style luxueux : il y avait plusieurs tables de tailles différentes et même quelques box en merisier sombre. Ce n'était pas une cafétéria. Ici, pas de plateaux et de buffet en libre-service, mais des nappes en lin, de la porcelaine et du cristal disposés avec art. De grands cierges blancs brûlaient sur des chandeliers en argent. Les professeurs qui dînaient en couple ou en petits groupes tranquilles saluèrent Neferet d'un signe de tête respectueux et m'adressèrent un rapide sourire avant de retourner à leur repas.

Je tentai de voir discrètement ce qu'ils mangeaient : c'était la même salade vietnamienne qu'au rez-de-chaussée, accompagnée de rouleaux de printemps. Aucune trace de viande crue ou de sang. De toute façon, s'il y en avait eu, j'en aurais immédiatement senti l'arôme délicieux...

— Crains-tu que la fraîcheur ne t'incommoder si nous dînons sur le balcon ? demanda Neferet.

— Non, je ne pense pas. Je suis beaucoup moins sensible au froid qu'autrefois.

Je lui fis un grand sourire, me rappelant que sa grande intuition lui permettait probablement d'« entendre » toutes les remarques stupides qui me passaient par la tête.

— Tant mieux. Je préfère manger dehors.

Elle me conduisit à une table déjà mise pour deux. Une serveuse apparut comme par magie. Malgré sa jeunesse, c'était un vampire, comme l'indiquaient sa Marque remplie et la série de fins tatouages sur son visage en forme de cœur.

— Apportez-moi une *bun cha gio* et un pichet du même vin rouge qu'hier soir, commanda Neferet avant de m'adresser une grimace de conspiratrice. Et un verre de soda pour Zoëy.

— Merci, lui dis-je.

— Essaie seulement de ne pas boire trop de ces cochonneries, ce n'est

vraiment pas bon pour toi, dit- elle avec un clin d'œil qui transforma sa réprimande en petite plaisanterie.

Ravie qu'elle se souvienne de mes goûts, je commençai à me détendre. J'étais avec Neferet, notre grande prêtresse, mon mentor et amie qui, pendant tout le mois que j'avais passé ici, ne m'avait jamais montré que de la bienveillance. Oui, elle avait été terrifiante avec Aphrodite, mais c'était son rôle, et comme ne cessait de me le répéter Lucie, Aphrodite était une espèce de tyran égoïste qui méritait ce qu'il lui arrivait. D'ailleurs, à tous les coups, elle avait rapporté sur moi !

— Tu te sens mieux ? demanda Neferet, qui m'observait avec attention.

— Oui, ça va.

— Dès que j'ai appris la disparition de cet adolescent, j'ai pensé à toi. Chris Ford faisait partie de tes amis, n'est-ce pas ?

Cela n'aurait pas dû me surprendre. Non seulement elle possédait une intelligence supérieure, mais la déesse l'avait dotée de talents extraordinaires, en plus du sixième sens propre à presque tous les vampires. On pouvait donc supposer qu'elle savait absolument tout (ou du moins tout ce qui revêtait de l'importance), y compris mon inquiétude au sujet de Chris.

— Pas un ami, non. Nous nous sommes parfois croisés dans des soirées, mais comme je ne suis pas une vraie fêtarde, je ne le connaissais pas si bien que ça.

— Pourtant, sa disparition t'a bouleversée.

Je hochai la tête.

— C'est juste que j'ai une drôle de sensation. C'est idiot. Il a dû se disputer avec ses parents, son père l'a privé de sortie, ou un truc comme ça, et il a fait une fugue. Il est sans doute déjà rentré chez lui.

Elle attendit que le jeune vampire ait fini de nous servir pour répondre.

— Si tu croyais vraiment ce que tu dis, tu ne serais pas aussi inquiète. Tu sais, les humains pensent que tous les vampires sont des médiums. Certes, nombre d'entre nous jouissent d'un don de précognition ou de double vue. En vérité, cependant, la grande majorité de notre peuple a simplement appris à écouter son intuition ce que la plupart des humains ont été dissuadés de faire.

Elle s'exprimait comme dans sa salle de classe et je l'écoutais avec avidité.

— Réfléchis, Zoëy. Tu es bonne élève, je suis sûre que tu te souviens de

tes cours d'histoire. Qu'est-il advenu des humains, et plus particulièrement des femmes, qui prêtaient trop d'attention à leur intuition et se mettaient à « entendre des voix dans leur tête » ou même à prévoir l'avenir ?

En règle générale, on les jugeait de mèche avec le diable, ou un équivalent, selon l'époque. Enfin, dans tous les cas, ils s'en prenaient plein les dents.

Je rougis d'avoir utilisé une expression pareille devant un prof, mais elle ne sembla pas relever et se contenta d'acquiescer.

— Exactement. On s'attaquait même à des saints, comme leur Jeanne d'Arc. Voilà pourquoi les humains ont appris à museler leur instinct. À l'inverse, les vampires s'exercent à y prêter une grande attention. Dans le passé, lorsque des humains ont tenté de nous chasser et de nous détruire, cela a sauvé nombre de nos aïeules et aïeux.

Je frémis en pensant à ce qu'avait dû être la vie des vampires un siècle – ou plus – auparavant.

— Oh, rassure-toi, Zoëy. La chasse aux sorcières est loin derrière nous. On ne nous révère peut-être plus comme dans l'Antiquité, mais les humains n'auront plus jamais le pouvoir de nous persécuter.

L'espace d'un instant, ses yeux verts lancèrent des éclairs menaçants. Je bus une gorgée de soda pour éviter.

— Enfin, reprit-elle de sa voix habituelle, tout ça pour dire que tu dois toujours te fier à ton intuition. Si tu as de mauvais pressentiments concernant une situation ou une personne, ne les prends pas à la légère. Et, évidemment, si tu as envie de m'en parler, tu es toujours la bienvenue.

— Merci, Neferet, ça me touche beaucoup.

— C'est le rôle d'un mentor et d'une grande prêtresse, déclara-t-elle en écartant mes remerciements d'un geste de la main, deux positions que je compte bien te voir occuper un jour.

Lorsqu'elle évoquait mon futur et la possibilité que je devienne grande prêtresse, j'éprouvais toujours une drôle de sensation, mélange d'espoir impatient et de peur viscérale.

— À ce propos, continua-t-elle, je suis surprise que tu ne sois pas venue me voir après ton passage à la bibliothèque. Tu n'as pas avancé sur les Filles de la Nuit ?

— Oh... euh, si. Oui.

Je m'obligeai à ne pas penser à mes rencontres avec Loren, d'abord à la

médiathèque, puis près du mur... Pas question que Neferet décèle quoi que ce soit à son sujet.

— Je perçois ton hésitation, Zoëy. Préférerais-tu ne pas m'en parler ?

— Oh oui ! Je veux dire non ! En fait, je suis passée à votre bureau, mais vous étiez...

Je relevai les yeux au souvenir de la conversation que J'avais entendue. Les siens semblaient fouiller le fond de mon âme. Ma gorge se serra.

— Vous étiez occupée avec Aphrodite, alors je suis partie.

— Je vois, soupira-t-elle. Je comprends maintenant ta nervosité en ma présence. Aphrodite... est devenue un problème. C'est vraiment regrettable. Comme je l'ai dit lors du Samain, je me sens responsable de sa conduite et : du fait qu'elle est devenue cette sombre créature. J'ai toujours su qu'elle était égoïste ; j'aurais dû intervenir plus tôt, me montrer plus stricte envers elle. Qu'as-tu entendu exactement ?

Un frisson de mise en garde descendit le long de ma colonne vertébrale.

— Pas grand-chose, prétendis-je. Aphrodite pleurerait. Vous lui avez demandé de regarder en elle. Je me suis doutée que vous n'aimeriez pas être interrompue, et je suis partie.

Je me tus, prenant bien soin de ne pas ajouter que c'était tout ce que j'avais entendu – ce qui aurait été un gros mensonge – et de ne pas détourner les yeux. Elle soupira à nouveau et but une petite gorgée de vin.

— En temps normal, je ne discuterais pas du cas d'une novice avec une de ses camarades, mais il s'agit là d'une situation unique. Tu sais qu'Aphrodite avait un don lui permettant de prévoir des catastrophes ?

Je hochai la tête, notant au passage qu'elle avait employé le passé.

— Eh bien, il semble que Nyx le lui ait retiré. C'est extrêmement rare. Une fois que la déesse a choisi quelqu'un, elle ne reprend presque jamais ce qu'elle a donné. Mais qui peut prétendre connaître l'esprit de la grande déesse de la Nuit ?

— Ce doit être horrible pour Aphrodite.

Je pensais à haute voix plus que je ne commentais ses propos.

— J'apprécie ta compassion, mais je ne t'ai pas raconté ça pour que tu la plains. Au contraire, j'aimerais que tu restes sur tes gardes. Ses visions ne sont plus pertinentes, et elle risque à l'avenir de dire ou de faire des choses troublantes. En tant que dirigeante des Filles de la Nuit, il te reviendra de t'assurer qu'elle ne perturbe pas l'équilibre délicat de l'harmonie entre novices. Bien entendu, nous vous encourageons à régler

vos désaccords entre vous. Vous possédez beaucoup plus de qualités que les adolescents humains, il est donc normal que nous soyons plus exigeants à votre égard. Pour autant, n'hésite pas à venir me trouver si le comportement d'Aphrodite devient trop... fantasque.

— Je n'y manquerai pas, dis-je, alors que mes maux de ventre reprenaient de plus belle.

— Bien ! Maintenant, raconte-moi comment tu as l'intention de diriger les Filles de la Nuit.

Je chassai Aphrodite de mon esprit et exposai à Neferet mon idée de conseil des préfets. Elle m'écouta attentivement et se montra impressionnée par mes recherches et ce qu'elle nomma ma « réorganisation logique ».

— Si je comprends bien, résuma-t-elle, tu veux que je demande au corps enseignant de voter pour les deux derniers préfets, partant du principe que tes quatre amis et toi avez plus que prouvé que vous méritiez votre place au sein du conseil ?

— Oui. Le conseil veut désigner Erik Night comme premier candidat.

— C'est un choix judicieux, dit-elle en hochant la tête. Il est populaire au sein des novices et a un brillant avenir devant lui. Qui serait la deuxième personne ?

— Sur ce point, nous ne sommes pas d'accord. Je pense qu'il nous faut une élève plus âgée, l'une de celles qui appartenaient au cercle d'Aphrodite.

Neferet haussa les sourcils, l'air surpris.

— Cela renforcerait le message que je tiens à faire passer, repris-je : je ne suis là ni parce que je suis assoiffée de pouvoir, ni parce que je veux m'approprier ce qu'Aphrodite a construit, ni rien de ce genre. Je souhaite agir pour le bien de tous, pas engager une guerre de clans ridicule. Si l'une de ses amies rejoint notre conseil, alors les autres comprendront peut-être que mes motivations sont justes.

Neferet réfléchit pendant un moment qui me parut interminable.

— Tu n'ignores pas que même ses amis se sont détournés d'elle ? demanda-t-elle à la fin.

— Non. Je m'en suis rendu compte aujourd'hui, dans le réfectoire.

— Alors, quel est l'intérêt de la manœuvre ?

— A mon avis, ils ne l'ont pas vraiment rejetée. Les gens ne se comportent pas de la même manière en public et en privé.

— Encore une fois, je ne peux que te donner raison. J'ai déjà annoncé au corps enseignant que les Fils et Filles de la Nuit convoqueraient une assemblée extraordinaire dimanche soir pour la pleine lune. Je pense que les anciens membres y assisteront dans leur grande majorité, ne serait-ce que pour satisfaire la curiosité que leur inspirent tes pouvoirs.

Je hochai la tête, une boule dans la gorge. Comme si je ne savais pas que tout le monde me considérerait comme une bête de foire !

— Ce sera le moment idéal pour évoquer ta nouvelle vision de votre groupe. Annonce qu'il reste une place vacante dans ton conseil, réservée à un quatrième année. Nous examinerons ensemble les candidatures et déciderons de la personne qui convient le mieux.

— Je ne veux pas que nous soyons les seules à choisir ! protestai-je. Il faut que tous les élèves et les enseignants puissent voter.

— Ils voteront. Ensuite, nous trancherons.

Je n'étais pas du tout d'accord, mais ses yeux verts étaient devenus froids. Soudain, je l'admets, elle me faisait peur. Ne pouvant pas la contredire, je pris la tangente, comme aurait dit ma grand-mère.

— J'aimerais aussi que les Filles de la Nuit s'impliquent dans une œuvre caritative au sein de la communauté.

Cette fois, les sourcils de Neferet disparurent complètement sous ses cheveux.

— Par « communauté », tu entends les humains ?

— Tout à fait.

— Et tu crois qu'ils accepteront ton aide ? Ils nous évitent. Ils nous abhorrent. Ils ont peur de nous.

— C'est parce qu'ils ne nous connaissent pas. Si nous agissions comme des citoyens de Tulsa, ils nous considéreraient peut-être comme tels.

— As-tu déjà entendu parler des émeutes de Greenwood, dans les années 20 ? Les humains afro-américains qui vivaient dans ce quartier étaient des citoyens de Tulsa ; or, Tulsa les a écrasés.

J'avais du mal à soutenir son regard, mais je savais au fond de moi que je devais continuer.

— Nous ne sommes plus dans les années 20. Neferet, mon intuition me dit que c'est la bonne chose à faire.

Son visage se radoucit.

— Et je viens de te conseiller de toujours l'écouter, n'est-ce pas ?

J'opinaï.

— Quelle organisation as-tu choisie — si tant est qu'elle te permette effectivement de l'aider ?

— Oh, pour ça, je ne me fais pas trop de souci. J'ai décidé de contacter Chats de gouttière, l'association de défense des chats.

Neferet rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

CHAPITRE HUIT

J'avais déjà quitté Neferet lorsque je réalisai que je ne lui avais pas parlé des fantômes. Pour autant, il n'était pas question que je remonte là-haut. Cette conversation m'avait complètement vidée, et je n'avais pas la moindre envie de remettre les pieds dans cette pièce, aussi superbe soit-elle avec sa vue, ses nappes en lin et ses cristaux. Je voulais retrouver Lucie, tout lui raconter sur Loren, puis glandouiller devant la télé. Essayer d'oublier, au moins pour un moment, ma terrible prémonition au sujet de Chris et le fait que j'étais désormais responsable du groupe étudiant le plus influent de l'établissement. Je souhaitais juste être moi-même. « Si ça se trouve, Chris est déjà chez lui, en sécurité, pensai-je. Pour le reste, j'ai du temps. J'écrirai demain mon discours pour la réunion de dimanche. » Et puis il faudrait que je travaille sur la cérémonie à proprement parler... Ce serait ma première formation de cercle en public, mon premier rituel officiel. Mon estomac se serra de nouveau. Je l'ignorai.

J'étais à mi-chemin du dortoir quand je me rappelai que je devais rédiger un essai de sociologie pour le lundi.

Neferet m'avait dispensée de presque tous les devoirs qu'elle donnait à ses premières années pour que je puisse me concentrer sur mes lectures à un niveau plus avancé. Néanmoins, je tenais tant à la normalité – à supposer que ce terme puisse s'appliquer à une adolescente novice vampire... - que je les rendais toujours en même temps que les autres. Je fis donc demi-tour et me rendis au loyer, dans la salle où se trouvaient mon casier et tous mes livres, et qui servait également de bureau à Neferet. Cette fois, au moins, je ne risquais pas de surprendre une conversation puisqu'elle était restée à l'étage à boire du vin avec ses collègues.

Comme toujours, la porte était ouverte : pourquoi prendre la peine de poser des serrures quand l'intuition des vampires suffisait à tétaniser les élèves ? La pièce baignait dans l'obscurité, mais cela ne me dérangeait pas : un mois après avoir été marquée, je voyais très bien dans le noir. En revanche, les lumières vives me blessaient les yeux, et celle du soleil

m'était devenue insupportable. Soudain, une pensée me frappa : je n'avais presque pas vu le soleil depuis un mois. Je n'y avais même pas pensé avant aujourd'hui. Bizarre...

En ouvrant mon casier, je fis voleter un bout de papier scotché à l'intérieur. Je l'immobilisai de la main. J'eus un choc en comprenant ce que c'était.

De la poésie.

Plus précisément, un court poème rédigé dans une cursive séduisante : un haïku. Je le lus et le relus, troublée.

Éveil d'une Reine

Encore une chrysalide

Se déploiera-t-elle ?

Je caressai ces mots du doigt. Je savais qui les avait écrits. Mon cœur fit un bond alors que je murmurais son nom : Loren...

— Je suis sérieuse, Lucie. Tu dois me jurer de n'en parler à personne, pas même à Damien et aux Jumelles.

— Arrête, Zoëy ! J'ai déjà juré une fois. Que veux-tu que je fasse d'autre ? Que je m'ouvre une veine ?

Je ne répondis rien.

— Zoëy, tu peux vraiment me faire confiance. Promis.

J'avais besoin de me confier à quelqu'un – quelqu'un qui ne soit pas un vampire. J'étudiai son visage en sondant ce que Neferet avait appelé mon intuition. Elle me dit que je ne risquais rien.

— Désolée... C'est juste que... je ne sais pas, je suis paumée, dis-je en secouant la tête, frustrée par ma propre confusion. Voilà, il m'est arrivé des trucs étranges aujourd'hui.

— Plus étranges que l'étrangeté qui passe ici pour de la normalité ?

— Oui. Loren Blake est passé à la bibliothèque, tout à l'heure. C'est à lui que j'ai parlé en premier du conseil des préfets et de mes nouvelles idées pour les Filles de la Nuit.

— Loren Blake ? Le vampire le plus sublime que cette terre ait jamais porté ? Attends, je dois m'asseoir, dit-elle en s'effondrant sur son lit.

— Oui, lui-même.

— Je n'arrive pas à croire que tu ne le dises que maintenant ! Moi, je n'aurais pas tenu !

— Et encore, ce n'est pas tout ! Il... euh... il m'a touchée. A plusieurs reprises. Bon, en fait, je l'ai croisé plus d'une fois aujourd'hui. Seul. Et,

depuis, il m'a écrit un poème.

— Non !

— Si. Au début, je pensais que c'était complètement innocent, que je me faisais des films. Mais à un moment il a touché ma Marque.

— Laquelle ? demanda-t-elle, les yeux écarquillés, l'air à deux doigts d'exploser.

— Celle sur mon visage. Du moins, cette fois-ci.

— Comment ça, « cette fois-ci » ?

— Après avoir brossé Perséphone, je n'étais pas pressée de rentrer au dortoir, alors je suis allée me promener le long du mur est, et je suis encore tombée sur lui.

— C'est pas vrai ! Que s'est-il passé ?

— Je crois qu'on a flirté.

— Tu crois ?

— On a parlé, on a ri, et il m'a demandé de le tutoyer.

— Moi, j'appelle ça flirter. C'est trop beau, Zoëy !

— D'accord avec toi ! Quand il me sourit, j'en ai le souffle coupé. Et écoute bien ça : il m'a récité un poème. Un haïku décrivant l'amante du poète, nue au clair de lune.

— Pas possible ! s'écria Lucie en s'éventant de la main. Raconte-moi le moment où il t'a touchée.

J'inspirai à fond.

— C'était vraiment troublant. Tout se passait très bien, on discutait, on plaisantait. Et puis, il m'a sorti qu'il était venu là en quête d'inspiration...

— C'est d'un romantique...

— Je sais. Bref, je me suis excusée de l'avoir dérangé, et là il m'a dit qu'il n'y avait pas que la nuit qui l'inspirait. Il m'a demandé si J'accepterais, MOI, de lui servir d'inspiration.

— Et, naturellement, tu lui as répondu que ce serait avec plaisir.

— Naturellement.

— Et...

— Et il a voulu voir la Marque que j'ai sur les épaules et sur le dos.

— Non !

— Si.

— Punaise, j'aurais viré mon tee-shirt en moins de temps qu'il n'en faut pour dire ouf !

J'éclatai de rire.

— Je ne suis pas allée jusque-là, mais j'ai quand même baissé ma veste. D'ailleurs, il m'a aidée.

— Loren Blake, le poète lauréat des vampires et le mec le plus sexy qui ait jamais tenu sur deux jambes, t'a aidée à enlever ta veste comme un gentleman d'antan ?

— Juste baisser, comme ça, dis-je en lui mimant la scène. Et ensuite, je ne sais pas ce qui m'a pris ; je ne me suis plus sentie ni timide, ni stupide. J'ai fait glisser moi-même la bretelle de mon débardeur. Comme ça.

Je lui montrai mon clos, mon épaule, et une bonne partie de ma poitrine.

— C'est à ce moment-là qu'il m'a touchée.

— Où ça ?

— Il a tracé le contour de ma Marque sur mon omoplate. Il m'a comparée à une ancienne reine vampire, puis il m'a récité le poème.

Lucie se contenta de me regarder, les yeux écarquillés.

Je me laissai tomber sur mon lit, en face d'elle, et soupirai en remontant ma bretelle.

— Pendant un moment, ç'a été génial. J'avais vraiment l'impression que le courant passait entre nous. Je pense même qu'il a failli m'embrasser. Je sais qu'il en avait envie. Et, subitement, il a changé d'attitude. Il est devenu poli, distant, il m'a remerciée de lui avoir montré ma Marque et il est parti.

— Ça n'a rien de très étonnant.

— Pour moi, si ! Tu imagines ? Il me regarde droit clans les yeux et m'envoie des signaux sans équivoque, et deux secondes plus tard, plus rien.

— Zoey, tu es une élève. C'est un professeur. Cette école a beau se trouver à des lieues d'un lycée ordinaire, certaines choses sont immuables : on ne franchit pas la barrière élève/professeur.

— Il n'est que professeur à mi-temps, plaidai-je en me mordillant la lèvre. Temporaire, en plus.

— Comme si ça changeait quelque chose...

— Je n'ai pas fini. Je viens de trouver ce poème dans mon casier, dis-je en lui tendant le bout de papier.

— Quoi ? s'écria-t-elle, à deux doigts de l'hyperventilation. C'est tellement... romantique que je pourrais en mourir ! Il t'a déclamé un

poème d'amour, il a touché ta Marque, et ensuite il t'a écrit un haïku... Nous avons là une histoire d'amour interdit, comme *Roméo et Juliette*, déclara-t-elle d'un air dramatique en poussant un soupir rêveur.

Soudain, elle s'interrompit et se redressa.

— Hé, ho... Et Erik ?

— Quoi, Erik ?

— C'est ton petit ami, Zoëy.

— Pas officiellement, dis-je d'un air penaud.

— Comment ça ? Qu'est-ce que ce pauvre garçon est censé faire de plus pour « officialiser » les choses ? Mettre un genou à terre ? Ça fait un mois que vous sortez ensemble !

— Je sais, admis-je, malheureuse.

— Alors, tu préfères Loren à Erik ?

— Non ! Oui. Oh, zut, je n'en sais rien ! J'ai l'impression que Loren joue dans une autre catégorie. De toute façon, on ne peut pas sortir ensemble, dis-je.

Mais je n'en étais pas si sûre : et si on se voyait en cachette ? En avais-je seulement envie ?

— Et des rendez-vous secrets ? suggéra Lucie, comme si elle lisait dans mes pensées.

— C'est ridicule. Je suis sûre qu'il ne ressent rien pour moi.

Alors même que je prononçais ces mots, la chaleur de son corps et ses yeux sombres remplis de désir me revinrent en mémoire.

— Mais si c'était le cas ? insista mon amie, qui m'observait attentivement. Tu es différente de nous, tu sais. Personne n'a jamais été marqué comme toi ; personne n'a jamais eu d'affinité avec les cinq éléments. Et si les règles qui nous concernent ne s'appliquaient pas à toi ?

Je me crispai. Depuis mon arrivée à la Maison de la Nuit, j'avais tout fait pour me fondre dans la masse, souhaitant que cet endroit devienne mon foyer, et mes amis ma famille. Je ne voulais pas être différente ; je voulais suivre les mêmes règles que les autres.

— Ce n'est pas ce qui m'intéresse, Lucie, dis-je en secouant la tête, les dents serrées. Je cherche juste à être normale.

— D'accord, dit-elle d'une voix douce, mais tu es différente, tout le monde le sait. Et puis, ça ne te plairait pas que Loren en pince pour toi ?

— Je n'en suis même plus certaine... Tout ce qui compte, c'est que personne ne découvre ce qui se passe entre lui et moi.

— Mes lèvres sont scellées, dit-elle en faisant le geste de les fermer avec une fermeture éclair et de jeter la clé. Personne ne tirera rien de moi.

— Mince ! Ça me rappelle qu'Aphrodite nous a surpris !

— Cette sorcière t'a suivie jusqu'au mur ? souffla-t-elle.

— Non, non, non. Personne ne nous a vus là-bas. Elle est arrivée à la médiathèque au moment où il me caressait le visage.

— Ah, merde !

— Je ne te le fais pas dire... Et ce n'est pas fini. Tu te souviens que j'ai loupé une partie du cours d'espagnol pour aller parler à Neferet ? Eh bien, je n'en ai pas eu l'occasion. Quand je suis arrivée devant sa classe, sa porte était entrouverte, et j'ai entendu ce qui se passait. Aphrodite était là.

— Cette garce était venue te dénoncer !

— Je n'en suis pas sûre. Je n'ai saisi qu'une partie de leur conversation.

— Je parie que tu as eu une sacrée trouille quand Neferet est venue te chercher dans la salle à manger, tout à l'heure !

— Ça, oui.

— Voilà pourquoi tu n'avais pas l'air bien... Attends, est-ce qu'Aphrodite t'a causé des ennuis ?

— Non. Neferet m'a seulement dit que les visions d'Aphrodite ne valaient plus rien, parce que Nyx lui avait retiré son don. Du coup, quoi qu'elle ait pu lui raconter, Neferet ne l'a pas crue.

— Tant mieux ! se réjouit Lucie.

— Non, justement pas. La réaction de Neferet était exagérée. Elle a fait pleurer Aphrodite. Ce qu'elle lui a dit l'a anéantie. J'ai presque eu du mal à la reconnaître.

— Zoëy, arrête de t'en faire pour cette pimbêche !

— Lucie, tu ne comprends pas. Il ne s'agit pas d'Aphrodite, mais de Neferet. Elle était cruelle. Même si Aphrodite avait tenté de me balancer, la réaction de Neferet n'aurait pas été juste. Tout ça n'augure rien de bon.

— Tu as un mauvais pressentiment au sujet de Neferet ?

— Oui... non... Je ne sais pas. Il n'y a pas que Neferet. Tout se mélange : Chris... Loren... Aphrodite... Neferet... Il y a un truc qui ne tourne pas rond, Lucie, crois-moi.

Mon amie avait l'air perplexe. Il fallait que je trouve une analogie proche de son élément, la campagne d'Oklahoma.

— Tu vois l'impression qu'on peut avoir avant l'arrivée d'une tornade ?

Le ciel est encore clair, mais le vent commence à fraîchir et à changer de direction. Tu sais que quelque chose se prépare, et tu ignores quoi. Voilà ce que je ressens maintenant.

— Comme si un orage allait éclater ?

— Oui. Et un gros.

— Et donc, tu veux que je... ?

— Que tu m'aides à le guetter.

— C'est dans mes cordes.

— Merci.

— En attendant, on ne pourrait pas guetter plutôt l'arrivée de Damien ?

Il a commandé *Moulin Rouge* sur Internet, et les Jumelles ont réussi à mettre la main sur de vraies chips et de la sauce non allégée. Ils sont sans doute déjà en bas, à nous maudire d'être en retard.

C'était ce que j'adorais chez Lucie. On l'accablait avec des soucis cataclysmiques et, si elle réagissait avec le catastrophisme approprié, ça ne l'empêchait pas de passer deux secondes plus tard à des sujets aussi simples qu'un film ou des chips. Elle me remettait les pieds sur terre ; en sa présence, tout me paraissait plus facile. Je lui souris.

— *Moulin Rouge* ? Il n'y a pas Ewan McGregor là-dedans ?

— Oh que si, et j'espère bien voir ses fesses.

— Tu m'as convaincue. Allons-y. Et n'oublie pas...

— Oui, je sais ! « Ne parle de ça à personne. » OK, mais alors laisse-moi dire ça une dernière fois : Loren Blake en pince pour toi !

— C'est bon ! Tu as fini ?

— Ouais, fit-elle avec un sourire malicieux.

— J'espère que quelqu'un aura apporté du soda.

— Zoey, tu sais que ton obsession pour le soda est vraiment louche ?

— Bien sûr, mademoiselle Marshmallow ! dis-je en la poussant vers la porte.

— Hé, je te signale que c'est bon pour la santé !

— Vraiment ? Explique-moi, alors : un marshmallow, c'est un fruit ou un légume ?

— Les deux à la fois. C'est unique... comme moi !

Je riais encore de ses bêtises, me sentant enfin mieux, lorsque nous arrivâmes dans la salle commune. Les Jumelles et Damien, qui s'étaient approprié un grand écran plat, nous firent signe. Lucie n'avait pas menti : ils dégustaient de vrais Doritos trempés dans une sauce verte bien grasse

à l'oignon. (Ça paraît un peu dégoûtant, présenté comme ça, mais c'est vraiment délicieux.) Mon moral remonta encore d'un cran quand Damien me tendit un grand verre de soda.

— Vous en avez mis, du temps ! commenta-t-il en nous faisant une place sur le canapé, les Jumelles ayant réquisitionné deux gros fauteuils identiques.

— Je lance le film, annonça Erin.

— Attends ! m'écriai-je juste avant qu'elle appuie sur « lecture ».

Sur l'écran du poste muet, Chera Kimiko s'exprimait avec gravité, le visage triste. En bas, je lus : *Le corps de l'adolescent retrouvé*.

— Monte le son ! soufflai-je.

« Pour ceux qui nous rejoignent ce matin, le corps de Chris Ford, le footballeur d'Union porté disparu, a eu découvert dans la rivière Arkansas vendredi en fin d'après-midi par deux kayakistes. Le cadavre s'était accroché à une barge transportant du sable. D'après nos sources, le jeune homme est décédé des suites d'une hémorragie associée à de multiples lacérations qui auraient pu être causées par un gros animal. Nous vous en dirons plus à ce sujet après la parution du rapport officiel du médecin légiste. »

Mon estomac se retrouva pris dans un étau. Je me mis à trembler. Malheureusement, les mauvaises nouvelles ne faisaient que commencer. Les magnifiques yeux marron de Chera fixèrent la caméra.

« Juste après cette découverte tragique, nous avons appris la disparition d'un autre footballeur du lycée d'Union. »

La photo d'un joli garçon dans la tenue traditionnelle rouge et blanc d'Union apparut à l'écran.

« Brad Higeons a été aperçu pour la dernière fois dans le Starbucks d'Utica Square, où il collait des photographies de Chris, qui était non seulement son coéquipier, mais aussi son cousin. »

— Bon sang de bonsoir ! Ils tombent comme des mouches, dans cette équipe, s'écria Lucie.

Après s'être tournée vers moi, elle écarquilla les yeux.

— Zoey, ça va ? Tu n'as pas l'air bien.

— Lui aussi, je le connaissais.

— C'est bizarre, commenta Damien.

— Ils étaient sans cesse fourrés ensemble. Tout le monde les connaissait parce qu'ils étaient cousins malgré leur différence de peau.

Chris était noir, Brad blanc.

— Je ne vois rien d'étonnant là-dedans, déclara Shaunee.

— Moi non plus, Jumelle, dit Erin.

Je les entendis à peine à travers le bourdonnement dans mes oreilles.

— Je... je vais aller faire un tour, bredouillai-je.

— Je viens avec toi, proposa Lucie.

— Non, reste là et regarde le film. J'ai juste. . j'ai juste besoin de prendre l'air.

— Tu es sûre ?

— Certaine. Je n'en ai pas pour longtemps. Je serai rentrée à temps pour voir les fesses d'Ewan.

Alors que le regard lourd d'inquiétude de ma meilleure amie pesait dans mon dos, je me précipitai dans la nuit fraîche de novembre.

La poitrine oppressée, je tournai le dos au bâtiment principal, me dirigeant instinctivement vers un endroit où je ne risquais pas de rencontrer du monde. Il fallait que je bouge, que je respire. Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi, bon sang ? J'avais envie de vomir. Le bourdonnement dans mes oreilles s'était un peu atténué, mais pas l'angoisse qui m'enveloppait comme un linceul. Tout en moi hurlait qu'il se passait quelque chose de grave.

Je réalisai que le ciel, jusque-là parsemé d'étoiles, s'était couvert. La petite brise avait fraîchi ; des feuilles mortes tourbillonnaient autour de moi. Peu à peu, je me calmai, et je réussis enfin à réfléchir.

J'allai vers l'écurie. Lenobia avait dit que je pourrais m'occuper de Perséphone si j'avais besoin de solitude pour penser, ce qui était le cas. Cela me fournissait en plus un but dans mon chaos intérieur.

Quand le bâtiment long et bas apparut devant moi, ma respiration s'allégea un peu. Soudain, j'entendis un bruit étouffé. « C'est peut-être Nala », pensai-je. Cela aurait bien été son genre, de me suivre jusque-là réclamer pour que je la prenne dans mes bras.

— Minou, minou, minou, appelai-je doucement en scrutant les alentours.

Le bruit se fit plus distinct, et je sus qu'il ne s'agissait pas d'un chat. Un mouvement attira mon attention. Je distinguai une forme affalée sur le banc, près des portes, qui échappait à la lumière jaune et vacillante du seul lampadaire qui se trouvait là.

Il y eut un autre mouvement. Ce devait être un novice... ou un vampire.

En tout cas, la personne assise là était penchée en avant, repliée sur elle-même. Elle poussa un gémissement, comme si elle souffrait.

Je n'avais qu'une envie : prendre mes jambes à mon cou. Mais je sentais que je ne devais pas partir. Il me fallait affronter la situation.

J'inspirai profondément et m'approchai.

— Euh... est-ce que ça va ?

— Non ! explosa une voix sinistre.

— Est-ce que je peux vous aider ? demandai-je en essayant de percer l'obscurité.

Je distinguai des cheveux clairs, des mains couvrant un visage...

— L'eau ! L'eau est si froide ! Si profonde ! Je ne peux pas sortir... pas sortir !

Elle baissa ses mains et releva les yeux sur moi, mais j'avais déjà compris de qui il s'agissait. J'avais reconnu sa voix , je savais ce qui lui arrivait. Je m'obligeai à avancer avec calme. Elle me dévisageait, les joues baignées de larmes.

— Allez, Aphrodite. Tu as une vision. Je vais t'emmener voir Neferet.

— Non ! s'écria-t-elle. Non ! Je ne veux pas. Elle ne m'écouterà pas. Elle... elle ne me croit plus.

Je me souvins alors des paroles de mon mentor : Nyx avait retiré son don à Aphrodite. Pourquoi irais-je me mêler de ça ? Après tout, j'ignorais ce qu'elle avait en tête. Peut-être n'était-ce qu'une manœuvre pour se faire remarquer.

— Parfait. Alors, disons que je ne te crois pas non plus. Reste là avec ta prétendue vision. Moi, j'ai d'autres chats à fouetter.

Alors que je faisais volte-face, sa main fendit l'air et se referma brutalement sur mon poignet.

— Tu dois rester ! articula-t-elle en claquant des dents. Tu dois entendre la vision !

— Oh que non ! dis-je en me dégageant. C'est ton problème, pas le mien. Débrouille-toi toute seule.

Sur ce, je m'éloignai rapidement... mais pas assez. Les mots qu'elle prononça me firent l'effet d'un coup de poignard.

— Tu dois m'écouter. Sinon, ta grand-mère va mourir.

CHAPITRE NEUF

— Qu'est-ce que tu racontes, bordel ? tonnai-je, furieuse.

Elle haletait. Ses yeux se mirent à papillonner. Malgré l'obscurité, je compris qu'ils allaient se révolter. Je l'attrapai par les épaules et la secouai.

— Dis-moi ce que tu vois !

Elle hocha la tête d'un mouvement saccadé, essayant de toute évidence de se contrôler.

— Oui, souffla-t-elle. Reste avec moi.

Je m'assis à côté d'elle et la laissai me prendre la main. Elle la serrait si fort qu'on aurait dit qu'elle allait la briser. Mais je m'en fichais, tout comme je me fichais qu'elle soit mon ennemie et que je ne lui fasse pas confiance. Tout m'était égal, sauf le danger qui guettait peut-être Grand-mère.

— Je ne vais nulle part. Dis-moi ce que tu vois, Aphrodite, répétais-je d'un air sombre, me rappelant soudain que c'était ainsi que Neferet l'avait fait parler.

— De l'eau ! C'est affreux... elle est brunâtre, glaciale. C'est confus... Je ne peux pas... je ne peux pas ouvrir la portière de la Saturn...

J'eus l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre : Grand-mère conduisait effectivement une Saturn ! Elle l'avait achetée pour sa réputation de voiture ultrasûre, censée résister à tous les chocs.

— Mais où est la voiture, Aphrodite ? C'est quoi, cette eau ?

— La rivière Arkansas. Le pont... il s'est écroulé, gémit-elle avant d'éclater en sanglots, l'air terrifié. J'ai vu la voiture devant moi tomber et heurter la barge. Elle est en feu ! Les petits garçons... ceux qui essayaient de faire klaxonner les camionneurs... ils sont à l'intérieur.

— OK, quel pont ? réussis-je à demander, la gorge serrée. Quand ?

Le corps d'Aphrodite se tendit subitement.

— Je ne peux pas sortir ! Je ne peux pas sortir ! L'eau, elle...

Elle émit un bruit terrifiant, comme si elle se noyait, puis s'affala contre le dossier, sa main devenue molle.

— Aphrodite ! criai-je en la secouant. Réveille-toi ! Tu dois m'en dire

plus !

Ses paupières tressaillirent doucement. Lorsqu'elle les ouvrit, ses yeux me parurent normaux. Elle relâcha brusquement ma main et, de ses doigts tremblants, écarta ses cheveux de son visage. Je remarquai qu'ils étaient trempés de sueur. Elle cligna encore des yeux avant de poser sur moi son regard fixe, où je ne lus que de l'épuisement.

— Bien. Tu es restée.

— Dis-moi ce que tu as vu. Qu'est-il arrivé à ma grand-mère ?

— Le pont sur lequel elle roule s'effondre, elle tombe dans l'eau et elle se noie, dit-elle d'une voix neutre.

— Non. Non, ça n'arrivera pas. Dis-moi quel pont, quand, comment. J'empêcherai ça.

— Oh ! Alors, maintenant, tu crois à mes visions ? fit-elle avec un mince sourire.

L'angoisse me déchirait les entrailles. Je l'attrapai par le bras et me levai, l'entraînant avec moi.

— Allons-y.

Elle essaya de se dégager, en vain : elle était trop faible.

— Où ça ?

— À ton avis ? Voir Neferet, bien sûr. Elle va mettre un peu d'ordre là-dedans. Avec elle, au moins, je suis sûre que tu parleras.

— Non ! hurla Aphrodite. Je ne lui dirai rien ! Je le jure. Je prétendrai que je ne me rappelle rien, à part l'eau et le pont.

Elle saura te tirer les vers du nez.

— Oh, non ! Elle devinera que je mens, que je cache quelque chose, sans pouvoir déterminer ce que c'est. Si tu me forces à aller la voir, ta grand-mère mourra.

Je me mis à grelotter, prise de nausée.

— Qu'est-ce que tu veux, Aphrodite ? Tu veux reprendre la tête des Filles de la Nuit ? D'accord. Je te la rends. Dis-moi seulement comment sauver ma grand-mère.

Une expression de douleur brute traversa son visage livide.

— Tu ne peux pas me rendre ma place. Seule Neferet en a le pouvoir.

— Qu'est-ce que tu veux, alors ?

— Je veux juste que tu m'écoutes, dit-elle d'une voix basse et tendue en me regardant droit dans les yeux. Comme ça, tu sauras que Nyx ne m'a pas abandonnée. Je veux que tu croies à la véracité de mes visions. Et je

veux que tu me sois redevable. Un jour, tu deviendras une grande prêtresse puissante, plus puissante que Neferet. Si j'ai besoin de protection, tu me seras utile.

J'aurais aimé protester : je ne serais jamais capable de la protéger de Neferet, ni aujourd'hui, ni jamais. Et surtout, je n'en aurais jamais envie. Je savais l'égoïsme et la cruauté dont Aphrodite était capable. Je refusais de lui être redevable de quoi que ce soit, de passer un quelconque accord avec elle.

Seulement je n'avais pas le choix.

— Entendu. Je ne mêlerai pas Neferet à ça. Qu'est-ce que tu as vu ?

— Tu dois d'abord me jurer que tu me revaudras ça. Et n'oublie pas, il ne s'agit pas d'une promesse humaine vide de sens. Quand les vampires – novices ou adultes – s'engagent, c'est à la vie, à la mort.

— Si tu m'indiques comment sauver ma grand-mère, je t'en donne ma parole.

— J'aurai droit à une faveur de mon choix, insista-t-elle d'un air sournois.

— Ouais, si tu veux.

— Si tu m'indiques comment sauver ma grand-mère, je te donne ma parole que tu auras droit à une faveur

— Qu'il en soit ainsi, murmura-t-elle d'une voix qui me donna la chair de poule.

— Raconte-moi.

— Il faut que je m'assoie.

Elle s'effondra sur le banc, reprise de convulsions. Je m'assis à mon tour, attendant impatiemment qu'elle se reprenne. lorsqu'elle ouvrit la bouche, l'horreur pure île sa vision se répandit en moi et je sus sans le moindre doute qu'elle me disait la vérité. Si la déesse en avait marre d'Aphrodite, elle avait décidé de ne pas le montrer ce matin.

— Cet après-midi, ta grand-mère prendra l'autoroute à péage de Muskogee pour aller à Tulsa, dit-elle en penchant la tête sur le côté, comme si elle écoutait ce que le vent lui soufflait. C'est ton anniversaire le mois prochain, elle ira tacheter un cadeau.

Je sursautai, surprise : elle avait raison. Mon anniversaire tombait le 24 décembre, date pourrie par excellence. Je ne le fêtais jamais vraiment parce que c'était Noël. L'année précédente, on avait zappé la fête hyper cool que j'aurais dû avoir pour mes seize ans. Quelle poisse !

Je me secouai. Ce n'était pas le moment de repartir dans la sempiternelle plainte de mes anniversaires ratés...

— D'accord. Elle vient en ville cet après-midi, et ensuite ?

— C'est bizarre, dit Aphrodite en plissant les yeux, comme si elle essayait de percer l'obscurité. D'habitude, je peux déterminer la cause exacte de ces accidents, un dysfonctionnement dans un avion par exemple... Mais, là, j'étais tellement à l'écoute de ta grand-mère que j'ignore pourquoi le pont s'écroule. Je sais juste que ça va arriver à quinze heures, j'ai vu l'heure sur l'horloge du tableau de bord. C'est la première fois que je vois mourir une personne que je connais, ça a dû troubler ma perception.

Elle ne va pas mourir, affirmai-je.

— Alors, il ne faut pas qu'elle aille sur ce pont cet après-midi.

Je regardai ma montre : six heures dix du matin. Bientôt, il ferait jour, et la Maison de la Nuit sombrerait dans le sommeil. Grand-mère ne tarderait pas à se réveiller. Je connaissais bien son emploi du temps : elle se levait à l'aube et allait se promener dans la douce lumière matinale, puis elle rentrait dans sa confortable cabane prendre un petit déjeuner léger avant de s'attaquer aux tâches quotidiennes de sa plantation de lavande. Il fallait que je l'appelle pour lui dire de rester chez elle, de ne pas prendre sa voiture aujourd'hui.

Soudain, une autre pensée vint me titiller l'esprit.

— Et les autres gens ? Tu as parlé d'enfants dans une voiture, tu as dit qu'elle était tombée et avait pris feu.

— Ouais, j'ai vu tout un tas de bagnoles s'écraser autour de moi. Ç'a été très rapide, alors je ne saurais pas dire combien il y en avait.

Comme elle n'ajoutait rien, je secouai la tête d'un air dégoûté.

— Et eux, tu ne comptes pas les sauver ? Tu as dit que ces gamins allaient mourir !

— Je t'ai dit aussi que cette vision était inhabituelle, fit-elle en haussant les épaules. Je ne sais pas exactement où elle a lieu, je n'en connais l'heure et la date que grâce au tableau de bord.

— Alors, tu vas laisser mourir tous ces gens ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire, tant que ta grand-mère s'en sort ?

— Tu me donnes envie de vomir, Aphrodite ! Tu ne penses donc qu'à toi ?

— Va te faire voir, Zoëy ! Tu te crois parfaite ? Je ne t'ai pas entendue te

soucier de quiconque à part de ta grand-mère !

— Evidemment ! Je l'aime ! Mais ça ne veut pas dire que je vais abandonner les autres ! Tu dois trouver un moyen de déterminer de quel pont il s'agit.

— Il se trouve sur l'autoroute de Muskogee. Je n'en sais pas plus.

— Essaie de t'en souvenir ! Qu'est-ce que tu as vu d'autre ?

Elle ferma les yeux en soupirant. Soudain, son visage se tordit, elle tressaillit.

— Attends, non. Ce n'est pas sur cette autoroute. J'ai vu un panneau. C'est juste après, sur l'I-40, près de Webbers Falls. Voilà, dit-elle en rouvrant les yeux. Tu connais l'endroit et l'heure. Je ne peux rien ajouter. Une sorte de bateau plat heurte le pont, une barge peut-être, mais je n'ai rien vu qui me permette de l'identifier. Alors, comment comptes-tu t'y prendre pour éviter ça ?

— Aucune idée ! Mais je vais trouver.

— Eh bien, pendant que tu sauves le monde, je vais rentrer au dortoir me faire les ongles. Il n'y a rien de pire que le vernis écaillé !

Elle se leva et commença à s'éloigner. Mon sang ne fit qu'un tour.

— Tu sais, lançai-je, des parents de merde ne sont pas une excuse pour avoir le cœur sec !

Elle s'arrêta, redressa le dos et me jeta un regard furieux.

— Qu'est-ce que tu peux bien en savoir ? cracha-t-elle.

— De tes parents ? Pas grand-chose, en effet, à part qu'ils sont manipulateurs et que ta mère est un véritable cauchemar. Quant aux parents merdiques en général, j'en connais un rayon. Après le remariage de ma mère, j'ai vécu trois ans avec des emmerdeurs finis. Ça craint, mais ce n'est pas un prétexte pour me comporter comme une garce.

— Essaie de passer dix-huit ans avec des parents cent fois pires que des « emmerdeurs finis », et on en reparlera. D'ici là, tu ne comprendras que dalle.

Redevenue l'Aphrodite que j'avais toujours connue et détestée, elle rejeta sa crinière en arrière et s'éloigna en remuant les fesses comme sur un podium de mode.

« Cette fille a un problème. Un gros problème », songeai-je.

Je pris mon téléphone portable dans mon sac à main, me félicitant de l'avoir gardé avec moi, bien que j'aie été obligée de le laisser en mode silencieux, sans même le vibreur, et ce pour une raison simple : Heath.

Depuis que mon ex-petit ami humain et mon ex-meilleure amie Kayla avaient tenté de me « sauver » (pour reprendre le terme qu’avaient employé ces deux imbéciles) en me sortant de la Maison de la Nuit, son obsession à mon égard avait pris des proportions dantesques. Ce n’était pas vraiment sa faute : c’était moi qui, en goûtant son sang, avais entamé ce fichu processus d’impression... bref, même si ses messages étaient passés de quelques milliers par jour (c’est-à-dire une vingtaine), à deux ou trois, je préférais maintenir des mesures de précaution.

Comme je m’y attendais, j’avais eu deux appels en absence. Il n’avait pas laissé de messages, cependant. Je croisai les doigts : peut-être qu’il avait enfin appris la leçon.

Je tapai le numéro de Grand-mère. Elle répondit avec une voix ensommeillée, mais elle se ragaillardit dès qu’elle me reconnut.

— Oh, Zoëy, Petit Oiseau ! Comme c’est agréable de se réveiller au son de ta voix !

Je souris.

— Tu me manques, Grand-mère.

— Toi aussi, tu me manques, ma puce.

— Grand-mère, je t’appelle pour une raison assez... bizarre. Il va falloir que tu me fasses confiance.

— Bien sûr, dit-elle sans la moindre hésitation.

Elle était tellement différente de ma mère que j’avais parfois du mal à admettre leur lien de parenté.

— Bon, tu as prévu d’aller faire des courses à Tulsa cet après-midi, non ?

Il y eut un court silence, puis elle éclata de rire.

— J’ai l’impression qu’il me sera maintenant difficile de faire des surprises à ma petite-fille vampire.

— Tu dois me faire une promesse : ne sors pas de chez toi aujourd’hui. Ne prends surtout pas ta voiture Reste bien tranquille à la maison.

— Zoëy, que se passe-t-il ?

Je me tus, ne sachant comment lui expliquer la situation. Néanmoins, elle avait toujours su me comprendre , elle me simplifia encore une fois les choses.

— Rappelle-toi que tu peux tout me dire, Petit Oiseau. Je te croirai.

— Le pont de l’I-40 qui surplombe la rivière Arkansas, près de Webbers Falls, lâchai-je. Il va s’écrouler. Tu étais censée t’y trouver à ce moment-là

et mourir.

— Oh ! Oh, ça alors ! Attends, je vais m'asseoir.

— Grand-mère, tu vas bien ?

— Maintenant, oui. Ce qui n'aurait pas été le cas si tu ne m'avais pas prévenue, apparemment... Je suis juste un peu étourdie.

Je l'entendis s'éventer, sans doute avec un magazine.

— Comment le sais-tu ? reprit-elle. Tu as des visions ?

— Non, pas moi. Aphrodite.

— L'ancienne dirigeante des Filles de la Nuit ? Je ne savais pas que vous étiez devenues amies.

— Oh, nous en sommes loin. Je l'ai surprise au moment où elle avait sa vision, et elle m'a tout raconté.

— Et tu lui fais confiance ?

— À elle, non ; à son pouvoir, oui. Je l'ai vue, Grand-mère. Elle était là-bas, avec toi. C'était affreux. Elle t'a vue tomber, et elle a vu mourir ces enfants...

Je dus m'arrêter pour reprendre mon souffle. La réalité m'avait enfin rattrapée : ma grand-mère aurait pu mourir aujourd'hui.

— Une seconde ! Il y aura d'autres victimes ?

— Oui, plusieurs voitures vont tomber dans la rivière.

— Mais... il faut faire quelque chose pour que ça n'arrive pas !

— Je vais m'en occuper. Toi, contente-toi de rester à la maison.

— Ne devrais-je pas plutôt me rendre sur place pour essayer de les arrêter ?

— Non ! Tiens-toi le plus loin possible de cet endroit. Je vais faire en sorte qu'il n'y ait aucune autre victime, je te le jure. Mais, pour ça, j'ai besoin de savoir que tu es en sécurité.

— D'accord, ma chérie. Je te crois. Ne t'inquiète pas pour moi. Je ne bouge pas de chez moi. Fais ce que tu as à faire, et si tu as besoin de moi, appelle-moi. N'importe quand.

— Merci, Grand-mère. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, u-we-tsi a-ge-hu-tsa.

Après avoir raccroché, je restai assise un moment, essayant de calmer mes tremblements. Ce n'était pas le moment de paniquer. Un plan commençait à se former dans mon esprit ; il fallait que j'agisse.

CHAPITRE DIX

— Mais pourquoi ne peut-on rien dire à Neferet ? demanda Damien à voix basse. Elle n'aurait qu'à passer quelques coups de fil, comme le mois dernier, quand Aphrodite a prédit le crash de l'avion à l'aéroport de Denver !

En rentrant au dortoir, j'avais réuni mes amis pour leur raconter la version abrégée de la vision d'Aphrodite.

— Elle m'a fait promettre de ne pas lui en parler. Elles sont plus ou moins en froid.

— Ce n'est pas trop tôt ! se réjouit Lucie. Neferet a enfin compris quelle garce c'était.

— Cette vache haineuse, dit Shaunee.

— Cette sorcière démoniaque, enchérit Erin.

— La question n'est pas là, repris-je. Ce qui compte, c'est que des gens risquent de mourir.

— Il paraît qu'on ne peut plus croire ses prédictions, que Nyx lui a retiré sa faveur, intervint Damien. Ça pourrait expliquer pourquoi elle ne veut pas que tu informes Neferet. Peut-être qu'elle a tout inventé pour que tu passes pour une folle.

— Je penserais la même chose si je n'avais pas assisté à sa vision. Elle ne faisait pas semblant, je vous assure.

— Tu es certaine qu'elle t'a dit toute la vérité ? demanda Lucie.

J'y réfléchis un moment. Par le passé, Aphrodite avait décidé de dissimuler des parties de ses visions à Neferet, prouvant de ce fait qu'elle en était capable. Comment savoir si elle n'avait pas fait la même chose avec moi ? Je me souvins alors de la pâleur de son visage, de la force avec laquelle elle m'avait pris la main, de sa voix terrifiée quand elle avait rejoint ma grand-mère dans la mort, et je frémis.

— Elle m'a dit la vérité, tranchai-je. Vous devez vous fier à mon intuition.

Je les regardai tour à tour. Cette nouvelle n'avait pas l'air de les enchanter, mais je savais qu'ils me faisaient confiance et que je pouvais compter sur eux.

— Bien. J'ai déjà prévenu ma grand-mère. Elle n'ira pas sur le pont. Maintenant, il faut trouver un moyen de sauver les gens qui y seront.

— Aphrodite t'a dit qu'une sorte de barge allait provoquer l'effondrement ? demanda Damien.

Je hochai la tête.

— Dans ce cas, tu pourrais te faire passer pour Neferet. Appelle les responsables du navire et dis-leur qu'une de tes élèves a prédit une tragédie. Les gens écoutent toujours Neferet ; ils ne savent que trop bien que ses informations ont sauvé de nombreuses vies.

— J'y ai déjà pensé, mais ça ne peut pas marcher. Aphrodite n'a pas vu le bateau assez clairement, elle n'est même pas sûre qu'il s'agisse vraiment d'une barge.

— Je ne sais pas qui contacter. Et puis, je ne peux pas me faire passer pour Neferet. Imaginez que mes interlocuteurs la rappellent pour la tenir au courant. Je me retrouverais dans un sacré pétrin ! Ce serait terrible.

— Une véritable catastrophe, admit Shaunee.

— Ouais, dit Erin. Elle comprendrait que la sorcière a eu une autre vision, et cela briserait ton serment.

— Soit ! lança Damien. Cela exclut cette option. Il ne nous reste plus qu'à faire fermer le pont.

— J'en suis venue à la même conclusion, dis-je.

— Une alerte à la bombe ! s'écria Lucie.

Nous la dévisageâmes tous en silence.

— Ça pourrait marcher, finit par déclarer Damien. Les autorités évacuent toujours d'office les bâtiments concernés. Là, pour un pont, ce serait logique qu'ils arrêtent la circulation, du moins le temps de constater qu'il s'agit d'une fausse alerte.

— Mais comment faire ? Si je les appelle depuis mon portable, ils sauront qui je suis.

— Tu n'as qu'à utiliser un téléphone sans forfait. Comme ça, on ne pourra pas te pister.

Il sortit un gros Nokia de sa poche.

— Tiens, sers-toi du mien.

— Tu n'as pas de forfait ? m'étonnai-je.

— Si. Ce téléphone, je l'ai acheté avant d'être marqué, quand mes parents ont appris que j'étais gay. Ils étaient tellement flippés que j'ai cru qu'ils allaient supprimer ma ligne pour me punir. Depuis, je l'ai toujours

sur moi.

Tout le monde resta interdit. Le pauvre n'était vraiment pas gâté.

— Prends-le, insista-t-il. Quand tu auras fini, pense bien à l'éteindre et à me le rendre. Je le détruirai.

— D'accord.

— Et n'oublie pas de leur dire que la bombe se trouve au fond de l'eau. Comme ça, ils devront envoyer des plongeurs, et le pont sera fermé plus longtemps.

— Bonne idée, acquiesçai-je. Je vais dire qu'elle explosera à trois heures et quart, l'heure qu'indiquait le tableau de bord de ma grand-mère au moment de l'accident.

— Alors, il faut les appeler vers deux heures et demie, intervint Lucie. Ça leur laissera le temps d'arriver sur place et de bloquer la circulation, mais pas de comprendre que c'est un canular.

— Euh... c'est bien beau tout ça, fit Shaunee. Mais qui comptes-tu appeler, au juste ?

— Aucune idée ! avouai-je.

Le stress commençait à m'étreindre, signe annonciateur d'une énorme migraine.

— On n'a qu'à chercher sur Google, proposa Erin.

— Non ! s'écria Damien. Il ne faut laisser aucune trace informatique. Contacte la branche locale du FBI, ils sauront comment réagir.

— Tu veux dire, traquer les petits plaisantins et les jeter en prison pour le reste de leur vie, marmonnai-je.

— Ils ne pourront pas remonter jusqu'à toi, me rassura-t-il. Appelle-les et annonce que tu protestes contre...

— Contre la pollution ! pépia Lucie.

— C'est ça ! Des écolos qui mettent une saleté de bombe dans une rivière polluée...

— On ferait vraiment des terroristes à la noix ! gloussa Lucie.

— C'est plutôt une bonne chose, commenta Damien.

— Alors, on est tous d'accord ? Je téléphone au FBI, et on garde pour nous la vision d'Aphrodite ?

Ils hochèrent la tête.

— Cool. Il ne me reste plus qu'à trouver un annuaire et...

Je m'interrompis. Du coin de l'œil, j'avais aperçu Neferet qui entraînait dans la salle commune, accompagnée de deux hommes en costume.

Toutes les discussions s'interrompirent sur-le-champ et un murmure enfla dans la pièce : « Des humains !... » Je n'eus pas le temps de me poser d'autres questions, car le trio se dirigeait droit sur moi.

— Ah, Zoëy, te voilà ! s'exclama Neferet avec un sourire chaleureux. Ces messieurs aimeraient te parler.

— Passons dans la bibliothèque, cela ne devrait pas durer longtemps.

D'un geste majestueux, elle nous invita tous les trois à traverser la salle (où les élèves nous regardaient, bouche bée) jusqu'à la petite pièce que nous qualifions de bibliothèque du dortoir, mais qui était en réalité plus une salle informatique, agrémentée de fauteuils confortables et d'étagères garnies de quelques livres de poche. Lorsque nous fûmes entrés, elle congédia ses deux seules occupantes, referma la porte, puis se tourna vers nous.

Inquiète, je jetai un coup d'œil sur l'horloge. Il était sept heures six du matin, et c'était samedi. Que pouvait-il bien se passer ?

— Zoëy, je te présente les inspecteurs Marx et Martin, dit-elle, de la brigade des homicides du service de police de Tulsa. Ils souhaitent te poser quelques questions sur le jeune humain assassiné.

— D'accord.

— Qu'est-ce qu'ils me voulaient ? Je ne savais rien, moi ! C'était à peine si j'avais connu Chris...

— Mademoiselle Montgomery, commença l'inspecteur Marx.

— Redbird, rectifia Neferet.

— Je vous demande pardon ?

— Zoëy a légalement changé de patronyme le mois dernier en prenant le statut de mineur émancipé, comme tous les élèves qui intègrent notre établissement. Ce système nous facilite grandement les choses, étant donnée la nature unique de cette école.

Le flic hocha la tête.

— Mademoiselle Redbird, reprit-il. On nous a informés que vous connaissiez Chris Ford et Brad Higeons. Est-ce exact ?

— Ouais, je veux dire oui, me corrigeai-je précipitamment (ce n'était pas le moment de passer pour une adolescente sans cervelle). Je les connais. Enfin, je les connaissais tous les deux.

— Qu'entendez-vous par « connaissais » ? demanda l'inspecteur Martin avec brusquerie.

— Que je ne traîne plus avec des humains. Cela dit, même avant d'être

marquée, je ne les voyais pas souvent, répondis-je sans comprendre ce qui le rendait si nerveux.

— Quand les avez-vous vus pour la dernière fois ? demanda Marx.

— Ça remonte à plusieurs mois...dis-je en me mordillant la lèvre. C'était au début de la saison de football. Et peut-être encore une ou deux fois, dans des soirées.

— Vous ne fréquentiez donc aucun de ces deux garçons ?

— Non ! Je sortais vaguement avec un joueur de l'équipe de Broken Arrow. Les gens croient souvent que les gars d'Union détestent ceux de Broken Arrow, ajoutai-je en souriant, pour détendre l'atmosphère, mais ce n'est pas vrai. La plupart ont grandi ensemble, et certains sont restés amis.

— Mademoiselle Redbird, depuis combien de temps étudiez-vous à la Maison de la Nuit ? demanda le plus petit des deux flics d'un ton désagréable, sans se soucier de mes efforts pour être aimable.

— Zoëy nous a rejoints il y a un mois, répondit Neferet à ma place.

— Et pendant cette période, Chris ou Brad vous ont-ils rendu visite ?

— Prétendez-vous qu'aucun adolescent humain ne vous a jamais rendu visite ici ? demanda-t-il du tac au tac.

Je bafouillai bêtement, prise de court, ce qui passa à coup sûr pour une preuve de ma culpabilité. Par chance, Neferet vola à mon secours.

— Deux amis de Zoëy sont passés la voir quelques jours après son arrivée ici ; cependant, entre nous, je ne qualifierais pas cela de visite officielle, dit-elle sur un ton qui signifiait : « Ah, la jeunesse... » Vas-y, Zoëy, parle-leur de ces deux jeunes gens qui ont jugé divertissant d'escalader notre mur.

Ses yeux verts s'arrimèrent aux miens. Je lui avais raconté de ma propre initiative l'intrusion de Heath et Kayla dans le but ridicule de me « sauver ». Enfin, en ce qui concernait Heath. Kayla, mon ex-meilleure amie, avait surtout voulu me montrer qu'elle comptait bien récupérer Heath. Je lui avais également appris que j'avais par accident goûté le sang de Heath – jusqu'à ce que Kayla nous surprenne et commence à péter les plombs. Son regard était aussi éloquent que des paroles : je devais garder pour moi ce petit détail. Voilà qui me convenait tout à fait.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Il y a un mois, Kayla et Heath se sont mis en tête de venir me chercher, dis-je en secouant la tête comme si je parlais de deux cinglés.

- Kayla et Heath comment ? voulut savoir le grand.
- Kayla Robinson et Heath Luck.

Eh oui, il s'appelait vraiment Luck^[1] ! Pourtant la seule chance notable qu'il avait eue dans la vie était de ne jamais s'être fait choper pour conduite en état d'ivresse...

Heath n'est pas très futé, poursuivis-je. Quant à Kayla, elle en connaît un rayon sur les chaussures et la coiffure, mais pour le reste ce n'est pas une lumière non plus. Bref, ils n'avaient pas assimilé qu'avec la Transformation je mourrais si je quittais la Maison de la Nuit, à supposer que j'en aurais eu envie, ce qui n'était pas le cas. Il a donc fallu que je leur explique tout ça.

- Il ne s'est rien produit d'inhabituel ce soir-là ? demanda Marx.
- Vous voulez dire, quand je suis rentrée au dortoir ?
- Je vais reformuler la question, intervint Martin. Il ne s'est rien produit d'inhabituel lorsque vous avez vu Kayla et Heath ?
- Non, répondis-je après une petite hésitation.

Je ne mentais pas vraiment. Après tout, il arrivait de temps en temps qu'un novice éprouve la soif de sang, en principe réservée aux vampires adultes. Cela n'aurait pas dû tomber si tôt dans ma Transformation, tout comme ma Marque remplie et mes tatouages décoratifs.

— Vous n'avez donc pas blessé le jeune homme afin de boire son sang ? fit Martin d'une voix glaciale.

- Non ! m'écriai-je.
- Accusez-vous Zoëy de quoi que ce soit ? demanda Neferet en venant se placer près de moi.
- Non, madame. Nous voulons seulement y voir plus clair dans l'entourage de Chris Ford et Brad Higeons. Cette affaire est inhabituelle à bien des égards...

Martin se lança dans un discours interminable. Mon cerveau se mit à tourner à toute allure.

— Que se passait-il ? Je n'avais pas blessé Heath ; je l'avais égratigné. Et je n'avais pas « bu » son sang, à proprement parler ; je l'avais plutôt léché. Par ailleurs, comment pouvaient-ils être au courant ? Heath avait beau être borné, je le voyais mal aller clamer à la ronde que la fille pour qui il en pinçait buvait du sang. En revanche...

Je compris soudain pourquoi ils étaient venus m'interroger.

— Vous devez savoir quelque chose au sujet de Kayla Kobinson, inspecteur Martin, l'interrompis-je. Elle m'a vue embrasser Heath, ou plutôt elle l'a vu m'embrasser. Or, elle l'aime bien. N'ayons pas peur des mots, elle voudrait se le taper, maintenant que la voie est libre, forcément, ça l'a énervée, alors elle s'est mise à hurler. Bon, j'admets que je n'ai pas réagi de façon très mature, mais elle l'avait bien cherché. Ça ne se fait pas, de draguer le mec de sa meilleure copine ! Bref..., fis-je en gigotant pour feindre l'embarras, je lui ai dit des trucs méchants pour lui faire peur. Elle a paniqué, et elle s'est enfuie.

— Quel genre de « trucs » ? intervint l'inspecteur Marx.

— Je lui ai dit que, si elle ne partait pas, j'allais déployer mes ailes et venir sucer son sang, soupirai-je.

— Zoëy ! s'écria Neferet d'une voix dure. C'était tout à fait déplacé ! Nous avons déjà assez de problèmes d'image sans que tu en rajoutes en effrayant délibérément des adolescents humains. Pas étonnant que la malheureuse petite ait parlé à la police !

— Je sais, je suis désolée.

Je savais que Neferet jouait la comédie ; pourtant, je dus me retenir pour ne pas m'éloigner d'elle. Les deux inspecteurs la dévisageaient avec de grands yeux incrédules. Les pauvres, ils ne soupçonnaient pas l'étendue du pouvoir auquel ils avaient affaire.

— Et, depuis, vous ne les avez pas revus ? se renseigna le plus grand après un silence pesant.

— Si, j'ai revu Heath une fois, lors de notre rituel du Samain.

— Excusez-moi, votre quoi ?

— C'est l'appellation ancestrale de la fête que vous connaissez certainement sous le nom de Halloween, expliqua Neferet.

Elle avait retrouvé son amabilité et sa beauté sans pareille. Troublés, les policiers lui rendirent néanmoins son sourire, comme s'ils n'avaient pas le choix – connaissant les dons de Neferet, c'était sans doute le cas.

— Continue, Zoëy, m'encouragea-t-elle.

— Eh bien, nous étions plusieurs, nous faisons un rituel. Une sorte de service religieux en extérieur.

Un service religieux en extérieur ? Tu parles ! Mais je n'avais pas l'intention de leur décrire l'invocation ni l'apparition des esprits de vampires carnivores. J'interrogeai Neferet du regard, elle hocha la tête. J'inspirai à fond, procédant rapidement à une réécriture du passé. De

toute façon, mes propos n'avaient pas beaucoup d'importance, puisque Heath ne se souvenait de rien, Neferet ayant pris soin d'effacer sa mémoire. Il savait seulement qu'il m'avait trouvée en compagnie d'autres adolescents, puis qu'il s'était évanoui.

— Heath s'est incrusté, continuai-je. C'était très gênant, parce que... euh... parce qu'il était complètement bourré.

— Heath était soûl ? voulut s'assurer Marx.

— Je n'en dirai pas plus, je ne veux pas lui attirer d'ennuis.

J'avais décidé de ne pas mentionner ses expériences malheureuses et, je l'espérais, temporaires, avec la marijuana.

— Il n'en aura pas.

— Tant mieux. Vous savez, ce n'est plus mon petit ami, mais c'est quand même un garçon bien.

— Ne vous en faites pas pour ça, mademoiselle Redbird, racontez-nous juste ce qui s'est passé.

— Pas grand-chose, en fait. J'étais gênée, alors je lui ai dit de rentrer chez lui et de ne plus revenir, lui rappelant que c'était fini entre nous. Il s'est ridiculisé et puis il s'est évanoui. Nous l'avons laissé là-bas. Voilà.

— Vous ne l'avez pas revu, depuis ?

— Vous n'avez pas eu de ses nouvelles ?

— Si, il n'arrête pas de m'appeler, et il me laisse des tonnes de messages. C'est vraiment agaçant. Cela dit, il commence à se calmer, m'empressai-je d'ajouter, craignant d'aggraver son cas. Je crois qu'il a compris que notre histoire était terminée.

Le grand flic prit encore quelques notes, puis sortit un sac en plastique de sa poche.

— Mademoiselle Redbird, cela vous dit-il quelque chose ?

Il me tendit le sac, qui contenait un pendentif en argent incrusté de grenats sur un long ruban de velours noir. Il représentait deux croissants de lune dos à dos, sur un fond de pleine lune. C'était le symbole de la déesse triple, à la fois mère, vierge et vieille femme, et je possédais exactement le même, puisqu'il s'agissait du collier de la dirigeante des Filles de la Nuit.

CHAPITRE ONZE

— Où avez-vous trouvé ceci ? demanda Neferet, qui avait du mal à dissimuler sa colère.

— Ce collier a été découvert près du corps de Chris Ford.

J'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit. Je savais que j'avais pâli. J'avais des crampes d'estomac.

— Reconnaissez-vous ce bijou, mademoiselle Redbird ? insista l'inspecteur Marx.

Je m'éclaircis la gorge.

— Oui. C'est le pendentif de la dirigeante des Filles de la Nuit.

— Les Filles de la Nuit ?

— Les Fils et Filles de la Nuit, répondit Neferet. Il s'agit d'une organisation étudiante exclusivement composée de nos meilleurs élèves.

Il se tourna vers moi.

— Et vous faites partie de cette organisation ?

— Je la dirige.

— Dans ce cas, auriez-vous l'amabilité de nous montrer votre collier ?

— Je... je ne l'ai pas sur moi, fis-je, hébétée. Il est dans ma chambre.

— Messieurs, intervint Neferet, portez-vous une accusation contre mon élève ?

Même si elle n'avait pas perdu son calme, son indignation ne laissait aucun doute. J'en eus la chair de poule. Les inspecteurs échangèrent un regard nerveux ; eux non plus n'en menaient pas large.

— Nous ne faisons que l'interroger, madame.

— Comment est-il mort ? murmurai-je dans le silence qui s'était abattu sur nous.

— Des suites d'une hémorragie causée par des lacerations multiples, répondit Marx.

— Quelqu'un l'a attaqué avec un couteau à cran d'arrêt, ou quelque chose comme ça ? ne pus-je m'empêcher de demander, alors que je connaissais déjà la réponse.

— Un couteau n'aurait pu laisser de telles marques, fit-il en secouant la tête. Ça ressemble plutôt à des griffures et à des morsures d'animal.

— Son corps était presque entièrement vidé de son sang, enchaîna Martin.

— Et vous êtes là parce que cela présente toutes les apparences d'une attaque de vampire, conclut Neferet, l'air sombre.

— Nous sommes là pour trouver des réponses, madame, dit Marx.

— En ce cas, je vous suggère de procéder à un test d'alcoolémie sur le cadavre. Je crois savoir que ce jeune homme fréquentait des ivrognes invétérés. Il a dû s'enivrer et tomber dans la rivière. Quant aux lacérations, elles ont selon toute vraisemblance été causées par les rochers, voire par un animal. On aperçoit fréquemment des coyotes le long de la rivière, même à l'intérieur de Tulsa.

— Oui, madame. Des tests sont en cours en ce moment même. Même vidé de son sang, le corps aura des choses à nous révéler.

— Parfait. Je suis persuadée qu'il vous révélera en l'occurrence que l'humain était soûl, sinon drogué. À mon avis, vous gagneriez à chercher une explication plus raisonnable à cette mort qu'une attaque de vampire. Je présume que vous avez terminé ? ajouta Neferet sur un ton glacial.

— Une dernière question, mademoiselle Redbird, dit Marx en l'ignorant. Où étiez-vous jeudi entre vingt et vingt-deux heures ?

— J'étais à l'école. Ici. En cours.

— En cours ? A cette heure-là ? lâcha Martin, perplexe.

— Vous devriez faire vos propres devoirs avant de venir interroger mes élèves, dit Neferet d'un ton toujours aussi menaçant. À la Maison de la Nuit, les cours débutent à vingt heures et se terminent à trois heures du matin. Voyez-vous, les vampires ont de tout temps préféré la nuit. Zoëy était en classe lorsque le garçon est mort. Maintenant, avez-vous fini ?

— Pour l'instant, nous en avons terminé avec Mlle Redbird, répondit Marx en feuilletant ses notes. Nous devons en revanche nous entretenir avec Loren Blake.

Malgré mes efforts pour rester de marbre, je sursautai et me sentis rougir.

— Je suis navrée, répondit Neferet. Loren est parti avant l'aube avec le jet privé de l'école. Il s'est rendu dans notre établissement de la côte Est pour soutenir nos élèves lors de la finale du concours international de monologues de Shakespeare. Je ne manquerai pas de lui dire de vous rappeler dimanche, dès son retour.

Sur ces mots, elle se dirigea vers la porte, leur signifiant qu'elle les

congédiait. Mais Marx n'avait pas bougé. Sans me quitter des yeux, il sortit lentement une carte de visite de sa poche intérieure et me la tendit.

— Si quelque chose — quoi que ce soit — vous revient, le moindre détail qui pourrait nous aider à découvrir qui a assassiné ce jeune homme, appelez-moi. Merci de nous avoir accordé un peu de votre temps, madame, dit-il à Neferet. Nous reviendrons voir M. Blake dimanche.

— Je vais vous raccompagner, déclara-t-elle.

Elle me pressa l'épaule puis, l'air hautain, conduisit les deux inspecteurs hors de la pièce.

Je restai assise là un moment, essayant de rassembler mes pensées. Neferet avait menti, et pas seulement par omission. Elle n'avait pas mentionné le fait que j'avais bu le sang de Heath et qu'il avait failli mourir lors du rituel du Samain. Et, surtout, elle avait menti au sujet de Loren : il n'avait pas pu quitter l'école avant l'aube, puisque, à l'aube, il était avec moi.

Je serrai les mains pour les empêcher de trembler.

Je ne parvins pas à me coucher avant dix heures du matin. Damien, les Jumelles et Lucie avaient insisté pour que je leur raconte la visite des policiers, et je m'étais exécutée de bonne grâce, dans l'espoir qu'ils m'aideraient à y voir plus clair. En vain. Personne n'avait su expliquer comment ce collier avait bien pu atterrir à côté du cadavre d'un humain. J'avais vérifié : le mien se trouvait toujours à sa place, dans ma boîte à bijoux. Erin, Shaunee et Lucie étaient persuadées qu'Aphrodite avait tout manigancé, même le meurtre. Damien et moi n'en étions pas si sûrs. Elle ne supportait pas les humains, pour autant je la voyais mal enlever et tuer un footballeur super baraqué... Quant au collier, Neferet le lui avait enlevé pour me le donner.

Nous n'avions qu'une seule certitude : « Kayla la Sale Traînée » (pour reprendre le surnom que lui avaient attribué les Jumelles), jalouse que Heath soit toujours dingue de moi, était allée raconter aux flics que j'avais tué Chris. Il fallait vraiment que ceux-ci n'aient aucun suspect sérieux pour se précipiter à la Maison de la Nuit sur les simples dires d'une ado frustrée ! Bien sûr, mes amis ignoraient tout de mes petits « problèmes de bois- son ». Incapable de leur avouer que j'avais bu — ou léché, peu importe — le sang de Heath, je leur avais servi la même version qu'aux policiers. Les deux seules personnes à connaître l'histoire (à part le principal intéressé et Kayla la Sale Traînée) étaient Neferet, à qui je

m'étais confiée, et Erik, qui m'avait prise sur le fait.

À ce propos, j'avais une terrible envie qu'Erik revienne. Ces derniers temps, j'avais été tellement occupée qu'il ne m'avait même pas manqué ; là, j'aurais désespérément voulu parler à quelqu'un d'autre qu'une grande prêtresse.

Dimanche ; il reviendrait dimanche. Le même jour que Loren. (Non, je ne voulais pas penser à ce qui se passait entre ce dernier et moi, ni à l'influence de cet aspect de mes « occupations » dans ma désaffection passagère pour Erik.)

Cessant de me demander pourquoi les flics pouvaient bien vouloir lui parler, je soupirai et tentai de me détendre. Je détestais ne pas arriver à m'endormir alors que j'étais crevée. Mon esprit refusait de se taire. En plus de l'affaire Chris Ford/Brad Higeons, il me faudrait sous peu appeler le FBI et me faire passer pour une terroriste, sans parler des préparatifs du rituel de pleine lune que j'étais censée diriger. Pas étonnant que la migraine ne me lâche plus.

Je jetai un coup d'œil sur mon réveil : dix heures trente. Il ne me restait que quatre heures de sommeil. Ensuite, je n'aurais qu'à attendre des nouvelles de l'accident du pont (de préférence évité), de Brad Higeons (de préférence toujours en vie) et trouver des idées pour mon rituel (de préférence qui me permettraient de ne pas me ridiculiser).

Lucie, qui aurait pu s'endormir sur la tête au beau milieu d'une tempête de neige, ronflait doucement de l'autre côté de la pièce. Même Nala, blottie sur mon oreiller, avait cessé de se plaindre et respirait en émettant d'étranges petits bruits de félin. Je devrais peut-être l'emmener chez le vétérinaire pour m'assurer qu'elle n'avait pas d'allergie, car elle éternuait vraiment souvent et... Stop ! Je me rajoutais du stress inutile. Cette chatte était aussi grasse qu'une dinde de Noël ; son ventre en forme de poche aurait bien pu abriter un troupeau entier de bébés kangourous. Ce ne devait pas être facile, de transporter toute cette graisse, c'est pour ça qu'elle soufflait !

Je fermai les yeux et entrepris de compter les moutons, une méthode infallible, paraît-il. J'imaginai un champ rempli de jolis moutons blancs et frisés, que je fis sauter un à un par-dessus une barrière. Au mouton n° 56, les chiffres commencèrent à se brouiller et je sombrai dans un rêve agité, où les animaux portaient le maillot rouge et blanc des joueurs d'Union. Une bergère leur faisait franchir la barrière (qui ressemblait

désormais à une mini-cage de buts). Je flottais au-dessus de la scène, tel un superhéros. Je ne distinguais pas le visage de la femme, mais, même de dos, je voyais qu'elle était magnifique. Ses cheveux acajou lui arrivaient à la taille. Comme si elle avait senti mon regard, elle se tourna et posa sur moi ses yeux vert mousse. Je souris : Neferet se chargeait de tout, bien sûr, même dans un rêve. Je lui fis signe. Or, au lieu de me répondre, elle plissa les yeux d'un air menaçant et fit volte-face en poussant un grognement de bête sauvage. Elle saisit un mouton-joueur de foot, le souleva de terre et, d'un seul geste expert, lui trancha la gorge de ses ongles coupants comme des serres. Puis elle enfouit son visage dans la plaie. Je regardais, horrifiée et bizarrement attirée. Soudain, le corps du mouton se mit à miroiter. Je clignai des yeux et, quand je les rouvris, il s'était transformé en Chris Ford qui, de ses yeux morts grands ouverts, me lançait un regard fixe, accusateur.

Prise d'un haut-le-cœur, je parvins à détacher mon regard de son sang, déterminée à me détourner de cette scène cauchemardesque. Mais ma vision se retrouva prise au piège : sauf que ce n'était plus Neferet qui se nourrissait à même la gorge de Chris, mais Loren Blake. Au-dessus du ruisseau écarlate, il me souriait. Je le fixais, hypnotisée...

Alors, une voix familière se fit entendre, et je frissonnai. Ce fut d'abord un murmure si faible que je ne pus en distinguer les mots ; puis, lorsque Loren avala la dernière goutte du sang de Chris, ils se firent audibles – et visibles. Ils dansèrent autour de moi dans une lumière argentée aussi reconnaissable que la voix.

«... Rappelle-toi, l'obscurité n'est pas toujours synonyme de mal, tout comme la lumière n'apporte pas toujours le bien. »

Mes paupières s'ouvrirent brutalement et je me redressai, horrifiée. Légèrement nauséuse, je regardai ma montre : midi trente. Je réprimai un grognement : je n'avais dormi que deux heures. Pas étonnant que je me sente aussi mal. Je me traînai dans la salle de bains et m'aspergeai le visage. Malheureusement, ce n'était pas un peu d'eau qui allait chasser l'horrible pressenti- ment que ce rêve avait instillé en moi.

Inutile d'espérer me rendormir. Apathique, je m'approchai de la fenêtre et regardai entre les rideaux. Il faisait gris. Des nuages bas dissimulaient le soleil ; une petite bruine brouillait le paysage. C'était un temps qui, en plus de s'accorder parfaitement à mon état d'esprit, présentait l'avantage non négligeable de me rendre la lumière du jour supportable. Depuis

quand n'étais-je pas sortie en pleine journée ? Cela faisait plus d'un mois que je n'avais pas veillé après l'aube.

Soudain, un sentiment de claustrophobie s'empara de moi. Je ne pouvais pas rester à l'intérieur une seconde de plus. J'avais l'impression d'être enfermée dans une tombe.

Je retournai dans la salle de bains et ouvris le petit bocal en verre contenant le fond de teint qui dissimulait entièrement les tatouages des novices. A mon arrivée à la Maison de la Nuit, j'avais subi une mini-crise de panique à l'idée que, jusque-là, je n'avais jamais vu île novices autour de moi. J'en avais déduit que les vampires les gardaient prisonniers pendant quatre ans. Evidemment, j'avais vite découvert qu'on nous laissait la liberté de quitter le campus. Cependant, nous devions nous engager à obéir à deux règles très importantes. La première, couvrir notre Marque et ne porter aucun vêtement sur lequel se trouvait le symbole de notre classe. La deuxième (et, pour moi, la plus importante), se tenir à proximité des vampires. La Transformation est un phénomène étrange et complexe – même les scientifiques les plus pointus n'en saisissent pas tous les aboutissants. Une chose demeurerait certaine, néanmoins : si un novice s'éloignait trop longtemps des vampires adultes, son corps entamait le processus de rejet, et il mourait. Immanquablement. Si nous voulions sortir pour faire du shopping ou voir un film au cinéma, c'était possible, mais pas plus de quelques heures. J'avais donc certainement croisé des novices auparavant, mais a) ils avaient couvert leur Marque, et b) ils avaient compris qu'ils ne pouvaient pas se permettre de traîner comme des ados normaux.

La nécessité de se déguiser faisait sens, elle aussi. Il ne s'agissait pas de se cacher au milieu des humains pour les espionner. Cependant humains et vampires coexistaient dans une paix incertaine. Crier sur tous les toits que les novices se mêlaient aux autres adolescents, c'était tendre le bâton pour se faire battre. Je n'imaginais que trop bien ce qu'aurait pensé mon abruti de beauf-père : que les jeunes vampires rôdaient tels des délinquants juvéniles à la recherche de forfaits à commettre. Le problème, c'est qu'il n'aurait pas été le seul à penser ça. Bref, toutes ces règles étaient justifiées.

Déterminée, je passai le fond de teint sur la Marque saphir qui révélait mon identité à la face du monde, impressionnée par l'efficacité du produit. Alors que mon croissant de lune et le petit réseau de spirales

bleues qui encadraient mes yeux disparaissaient, l'ancienne Zoey réapparut, m'inspirant des sentiments contradictoires. Ces quelques tatouages ne représentaient pas à eux seuls les changements qui s'étaient produits en moi, je le savais. Et pourtant, leur absence me choqua, me procurant une sensation de perte aussi étrange qu'inattendue.

En y repensant plus tard, je me dirais que j'aurais mieux fait de suivre mon intuition, de me débarbouiller, d'attraper un bon livre et de retourner au lit.

Au lieu de ça, je murmurai : « Tu as vraiment l'air jeune », et je passai mon jean et un tee-shirt noir. Ensuite, sans un bruit (si je réveillais Lucie ou Nala, ma petite sortie en solitaire serait compromise), j'allai fouiller dans les tiroirs de ma commode, dont je sortis mon vieux pull à capuche Star Trek. Puis j'enfilai mes confortables baskets noires et, pour terminer, ma casquette et mes lunettes de soleil. J'étais prête. Avant de changer d'avis, j'attrapai mon sac à main et quittai la chambre sur la pointe des pieds.

Il n'y avait personne dans la salle commune. J'ouvris la porte et pris une profonde inspiration pour me donner du courage. Si la croyance selon laquelle les vampires explosent au soleil n'est qu'un mensonge éhonté, la lumière du jour leur cause tout de même des douleurs. Pour moi, en tout cas, novice bizarrement « avancée » dans le processus de Transformation, elle était très désagréable. Je serrai les dents et sortis dans la brume.

Le campus était complètement désert. Je ne croisai pas un seul élève ni un professeur dans l'allée qui contournait le bâtiment principal et menait au parking. Je repérai ma Coccinelle vintage de 1966 au milieu des véhicules luisants et coûteux que préféraient généralement les vampires. Son bon vieux moteur ne crachota qu'une seconde, puis se mit à ronronner.

Je composai le code sur la petite télécommande numérique que m'avait donnée Neferet quand Grand-mère m'avait ramené ma voiture, et le portail en fer forgé s'ouvrit en silence.

Malgré la lumière qui, même estompée par la brume, me picotait les yeux et la peau, je me sentis aussitôt plus légère. Je ne détestais pas la Maison de la Nuit. Au contraire. Cette école et mes amis étaient devenus mon foyer et ma famille. Seulement, ce jour-là, cela ne me suffisait pas. J'avais besoin de regagner un semblant de normalité, de retrouver la Zoey

d'avant la Marque, dont le principal souci était la géométrie, et le seul « pouvoir », une capacité inquiétante à dégoter de super chaussures en soldes.

Tiens, du shopping ! Ce n'était pas une mauvaise idée. Utica Square ne se trouvait qu'à un kilomètre de là. Ma nouvelle garde-robe débordait de couleurs sombres et déprimantes : du violet, du noir, du bleu marine. Un pull rouge vif, voilà ce qu'il me fallait.

Je me garai derrière le bloc de magasins où nichait ma boutique préférée, American Eagle. Sur ce parking, il y avait moins de monde. Je savais que j'avais l'apparence d'une adolescente normale, mais je me sentais différente, et très nerveuse.

Au moins, je ne risquais pas de rencontrer quelqu'un que je connaissais. Mes amis de lycée avaient toujours jugé « bizarroïde » ma préférence pour les magasins chics du centre-ville ; eux préféraient le centre commercial barbant et bruyant qui empestait la friture. Si mes goûts sortaient un peu de l'ordinaire, c'était la faute de Grand-mère Redbird et de ses « sorties éducatives ». Bref, ni Kayla ni personne de la clique de Broken Arrow ne mettaient jamais les pieds ici.

L'ambiance et les odeurs familières de ma boutique favorite firent des merveilles. Au moment de payer l'adorable pull en maille rouge que j'avais trouvé, mon ventre ne me faisait plus souffrir et, malgré le manque de sommeil, je n'avais plus mal à la tête.

Par contre, je mourais de faim. Il y avait un Starbucks de l'autre côté de l'allée, au coin d'une jolie cour ombragée. Par un temps aussi maussade, les petites tables en fer qui occupaient la large allée bordée d'arbres seraient vides. Je pourrais me prendre un délicieux cappuccino, un énorme muffin à la mûre et un exemplaire du *Monde de Tulsa*, réinstaller dehors et me faire passer pour une étudiante de fac.

Je ne m'étais pas trompée : il n'y avait personne. Après avoir choisi la table la plus proche du grand magnolia, j'entrepris de verser la dose adéquate de sucre roux dans mon cappuccino tout en grignotant mon muffin titanesque.

Je ne saurais dire le moment précis où je sentis sa présence. Tout commença de façon subtile, comme une démangeaison sous ma peau. Je m'agitais sur ma chaise, énervée, essayant en vain de me concentrer sur la page cinéma. « Je pourrais peut-être convaincre Erik de venir voir ce film avec moi, le week-end prochain... », me disais-je. Mais je n'arrivais

pas à lire les critiques. Cette sensation irritante refusait de disparaître. À bout de nerfs, je relevai les yeux...

Je me figeai : Heath se tenait sous un lampadaire, à moins de cinq mètres de moi.

CHAPITRE DOUZE

Heath scotchait une affichette au lampadaire.

Sa beauté me surprit. Oui, je le connaissais depuis le CE2 et, sous mes yeux, il était passé de mignon à empoté puis de nouveau à mignon, et enfin à canon. Pourtant je ne lui avais encore jamais vu une telle expression, sombre, grave. On lui aurait donné bien plus que ses dix-huit ans. J'eus l'impression d'entrevoir l'homme qu'il deviendrait – et c'était une vision plutôt sympathique : grand, blond, il avait des pommettes hautes et un menton carré. Même à cette distance, je distinguais ses cils épais, noirs, et les yeux doux, marron clair, qu'ils encadraient.

Soudain, comme s'il avait senti mon regard, il se tourna vers moi. Il s'immobilisa et fut pris d'un violent frisson, comme si quelqu'un avait soufflé un air glacial sur sa peau.

J'aurais dû me lever et entrer dans le Starbucks pour me mêler aux gens qui discutaient et riaient. Ainsi, nous n'aurions pas pu rester seuls. Mais je n'en fis rien. Je restai là tandis qu'il laissait tomber ses prospectus, qui s'éparpillèrent dans l'allée comme des oiseaux foudroyés en plein vol. Il s'approcha de moi à grandes enjambées, puis s'arrêta devant ma table. Il demeura sans rien dire pendant un moment qui me parut interminable. Nerveuse, je ne savais pas quoi faire.

— Salut, Heath, dis-je enfin.

Il sursauta comme si quelqu'un venait de bondir de derrière une porte pour lui faire peur.

— Merde ! Tu es vraiment là !

Je fronçai les sourcils. Il n'avait jamais brillé par son intelligence, mais, là, il atteignait des sommets.

— Bien sûr que je suis là. Qu'est-ce que tu croyais ? Que c'était mon fantôme ?

Il s'effondra sur une chaise.

— Oui. Non. Je ne sais pas. Je te vois si souvent, et pourtant tu n'es jamais là. J'ai cru que c'était encore une de ces illusions.

— De quoi est-ce que tu parles, Heath ?

Je plissai les yeux et reniflai en me penchant vers lui.

— Tu es soûl ?

Il secoua la tête.

— Défoncé ?

— Non. Je n'ai pas touché un verre depuis un mois. Et j'ai arrêté de fumer.

— Tu as arrêté de boire ? soufflai-je, estomaquée.

— Et de fumer. J'ai tout arrêté. C'est pour ça que je t'appelais sans cesse. Je voulais que tu saches que j'avais changé.

— Oh, euh..., bafouillai-je, c'est... euh... c'est bien.

J'aurais pu trouver mieux, mais son regard insistant me procurait une drôle de sensation. Et ce n'était pas tout. Je sentais son odeur. Ce n'était pas une odeur d'eau de Cologne, ni de sueur : c'était un parfum mystérieux et séduisant, évoquant la chaleur, le clair de lune et les rêves érotiques, qui me donnait une furieuse envie d'envoyer valser ma chaise et de me rapprocher de lui.

— Pourquoi tu n'as répondu à aucun de mes appels ? demanda-t-il. Tu ne m'as même pas envoyé de texto !

Je clignai des yeux, essayant d'oublier l'attirance que j'éprouvais pour lui et de raisonner.

— Heath, ça ne sert à rien, déclarai-je. Il ne peut rien y avoir entre nous.

— Tu sais bien qu'il y a déjà quelque chose entre nous.

Secouant la tête, je m'apprêtais à lui démontrer qu'il se trompait lorsqu'il s'exclama :

— Ta Marque ! Elle a disparu !

— Encore une fois, tu as tort, répondis-je du tac au tac, agacée par son enthousiasme. Je l'ai simplement couverte pour que les abrutis d'humains qui traînent dans le coin ne se mettent pas à paniquer.

Il sembla blessé. Son air adulte avait disparu ; il était redevenu le garçon craquant dont j'avais été complètement dingue.

— Heath, repris-je d'une voix plus douce. Ma Marque ne disparaîtra jamais. Au cours des trois prochaines années, je vais soit me transformer en vampire, soit mourir. Il n'y a pas d'autre option. Ce ne sera plus jamais comme avant. Je suis désolée.

— Je sais, Zo, mais je ne vois pas pourquoi ça devrait mettre un terme à notre relation.

— Je te rappelle qu'elle était déjà finie avant, lui assenai-je, exaspérée.

Au lieu de me balancer une réplique arrogante, comme il l'aurait fait autrefois, il se contenta de me regarder de ses yeux graves.

— C'est parce que je me comportais comme un pauvre type. J'étais tout le temps soûl et défoncé, et tu détestais ça. Tu avais raison, c'était n'importe quoi. Mais c'est terminé. Maintenant, je me concentre sur le foot et les études pour pouvoir entrer à l'université d'Oklahoma. C'est là-bas qu'étudiera ma petite amie, ajouta-t-il avec le sourire de petit garçon auquel je n'avais jamais pu résister. Elle veut devenir vétérinaire. Vampire vétérinaire.

— Heath..., commençai-je, une boule dans la gorge. Je ne sais pas si j'ai toujours envie d'être vétérinaire, et même si c'était le cas, ça ne voudrait pas dire qu'on pourrait se remettre ensemble.

— Tu vois quelqu'un d'autre, dit-il, avec une extrême tristesse. Je ne me rappelle pas grand-chose de cette nuit. J'ai essayé, mais chaque fois tout se mélange, comme dans une sorte de cauchemar absurde, et tout ce que je gagne, c'est une terrible migraine.

Je me figeai. Il parlait de la nuit du Samain, où il avait failli être tué par les esprits vampires dont Aphrodite avait perdu le contrôle. Cette nuit-là, Erik, qui avait assisté au rituel, s'était conduit en véritable guerrier, pour reprendre les termes de Neferet. Il était resté aux côtés de Heath pour le défendre et me laisser le temps de former mon propre cercle et de renvoyer les spectres dans leurs limbes. Heath, victime de nombreuses lacerations, en sang, était resté inconscient. Neferet m'avait assuré qu'elle le guérirait et embrouillerait ses souvenirs. De toute évidence, le brouillard se dissipait.

— Heath, ne pense plus à cette nuit. C'est du passé, et tant mieux si...

— Tu étais avec quelqu'un, m'interrompit-il. Tu sors avec lui.

— Oui, soupirai-je.

— Laisse-moi une chance de te reconquérir, Zo.

— Non, Heath, c'est impossible, dis-je en secouant la tête, troublée par son expression.

Il posa sa main sur la mienne.

— Pourquoi ? Je me fiche de ces histoires de vampires ! Tu es toujours ma Zoëy. La première fille que j'ai embrassée, celle qui me connaît mieux que personne. La Zoëy dont je rêve toutes les nuits.

Son odeur me chatouilla les narines, chaude, délicieuse. Je sentis son pouls sur mes doigts. J'aurais préféré ne pas aborder le sujet, mais il le

fallait. Je le regardai droit dans les yeux.

— Si tu n'arrives pas à tourner la page, c'est parce que, en goûtant ton sang, sur le mur de l'école, j'ai posé sur toi mon Empreinte. C'est ce qui se passe quand un vampire – ou plus rarement un novice – boit le sang d'un humain. D'après Neferet, notre grande prêtresse, l'Empreinte n'est pas définitive : il suffit donc que je reste loin de toi pour que l'effet s'atténue, pour que tu m'oublies. Et c'est ce que j'ai essayé de faire.

Je me tus, me préparant à le voir s'emporter et me traiter de monstre. Tant pis, au moins il pourrait remettre les choses en perspective et...

Son rire interrompit mes pensées. La tête en arrière, il rigolait comme un fou, et, devant ce son familier, à la fois stupide et mignon, j'eus du mal à garder mon sérieux.

— Quoi ? demandai-je en essayant de froncer les sourcils.

— Oh, Zo, tu me fais mourir de rire ! dit-il en pressant ma main. Je suis dingue de toi depuis que j'ai huit ans. Ça n'a aucun rapport avec le fait que tu as sucé mon sang !

— Heath, crois-moi, c'est l'effet de l'Empreinte.

— Moi, ça ne me pose aucun problème.

— Et ça ne te pose aucun problème de savoir que je te survivrai de plusieurs centaines d'années ?

— Il y a pire que de se taper un petit vampire sexy de cinquante balais, dit-il avec une grimace imbécile.

Je levai les yeux au ciel. C'était bien un mec !

— Ce n'est pas si simple. De nombreux éléments entrent en ligne de compte.

— Tu as toujours tout compliqué, dit-il en caressant ma main avec son pouce. Il n'y a que deux choses qui entrent en ligne de compte : toi et moi.

Soudain, j'eus une idée. Haussant les sourcils, je lui adressai un sourire faussement innocent.

— Tiens, en parlant de ça, comment va mon ex- meilleure amie, Kayla ?

— Je ne sais pas, répondit-il avec indifférence. Je ne la vois quasiment plus.

— Pourquoi ça ? fis-je, étonnée.

Même s'il ne sortait pas avec elle, ils avaient toujours appartenu au même groupe d'amis.

— Elle a changé, répondit-il en évitant mon regard. Je n'aime pas les trucs qu'elle raconte.

— Sur moi ?

Il hocha la tête.

— Et qu'est-ce qu'elle raconte ? demandai-je, partagée entre la peine et la colère.

— Des trucs, c'est tout.

Et soudain, je compris.

— Elle pense que je suis impliquée dans la mort de Chris, c'est ça ?

— Pas toi. Du moins, elle ne t'accuse pas directement. Mais elle prétend que c'est un coup des vampires, et elle n'est pas la seule.

— C'est ce que tu crois, toi aussi ? dis-je doucement.

— Non ! s'écria-t-il en croisant enfin mon regard. Mais il se passe des choses graves. Des joueurs de foot se font enlever. C'est pour ça que je suis venu ici aujourd'hui. J'accroche des affiches avec la photo de Brad. Un passant se rappellera peut-être avoir vu quelqu'un l'emmener de force...

— Je suis désolée pour Chris, dis-je en entrelaçant mes doigts avec les siens. Je sais que vous étiez amis.

— Je n'arrive pas à croire qu'il soit mort, lâcha-t-il, au bord des larmes. Je suis sûr que Brad aussi est mort.

Je pensais la même chose ; seulement je ne pouvais pas l'avouer devant lui.

— Peut-être pas. Peut-être qu'ils vont le retrouver.

— Ouais, peut-être... L'enterrement de Chris a lieu lundi. Tu veux m'accompagner ?

— Je ne peux pas, Heath. Imagine ce qui se passerait si une novice se pointait à ses funérailles alors que les gens croient que c'est un vampire qui l'a assassiné.

— Je suppose que ça tournerait mal.

— Sans aucun doute. Et c'est exactement ce que j'essaie de te faire comprendre : ensemble, nous serions toujours confrontés à ce genre de problèmes.

— Pas quand nous aurions fini le lycée, Zo. Tu mettrais du produit sur ta Marque, comme maintenant, et personne n'en saurait rien.

Ses propos auraient dû m'énerver, mais il était tellement sérieux, tellement persuadé qu'un peu de maquillage suffirait à nous ramener en arrière... Je ne pouvais pas lui en vouloir parce que je le comprenais. N'était-ce pas la raison de ma venue en ville ? N'avais-je pas tenté de

retrouver, ne serait-ce que brièvement, ma vie d'avant ?

Cependant, je n'étais plus la même, et au fond de moi je m'en réjouissais. J'aimais la nouvelle Zoëy, même si j'étais un peu triste de quitter l'ancienne.

— Heath, je ne veux pas couvrir mes tatouages. Ce serait un mensonge. J'ai reçu une Marque spéciale de notre déesse ; elle m'a donné des pouvoirs extraordinaires. Il me serait impossible de prétendre être humaine, même si j'en avais envie. Et ce n'est pas le cas.

— OK. Alors, on fera comme tu voudras, et ceux à qui ça ne plaît pas n'auront qu'à aller se faire voir.

— Tu ne comprends pas, Heath. Je ne...

— Arrête, ne dis rien pour l'instant. Réfléchis-y, et retrouvons-nous ici dans quelques jours. Je peux venir la nuit, ajouta-t-il d'un air malicieux.

Je n'avais pas imaginé qu'il me serait si difficile de lui faire mes adieux. À vrai dire, persuadée que tout était fini entre nous, je ne pensais même pas qu'une telle conversation serait nécessaire. Or, de me trouver là, avec lui, me procurait une sensation étrange : c'était à la fois normal et impossible. Ce qui décrivait d'ailleurs très bien notre relation. Je soupirai et, en baissant les yeux sur nos doigts entrelacés, j'aperçus l'heure sur ma montre.

— Oh, merde !

Je retirai ma main et attrapai mon sac et ma pochette American Eagle. Il était deux heures. Il ne me restait qu'une demi-heure avant ce foutu coup de fil au FBI.

— Je dois y aller, Heath. Je suis très en retard. Je... je t'appelle.

Je m'éloignai et remarquai sans grande surprise qu'il me suivait.

— Non, m'interrompt-il quand je lui demandai de me laisser. Je te raccompagne à ta voiture.

Il était inutile de discuter, je reconnaissais ce ton. Aussi benêt et exaspérant soit-il, on ne pouvait lui enlever ça : son père l'avait bien élevé. Depuis le CE2, il avait des manières de gentleman. Il me tenait les portes et ployait sous mes livres malgré les railleries de ses amis, qui le traitaient de mauviète. Me raccompagner à ma voiture faisait partie de ses habitudes, point barre.

Ma Coccinelle était toujours toute seule sous son grand arbre. Fidèle à lui-même, Heath me dépassa pour aller ouvrir ma portière. Je ne pus m'empêcher de lui sourire. Ce n'était quand même pas pour rien qu'il

m'avait plu pendant des années : il était adorable.

— Merci, Heath.

Je me glissai à la place du conducteur et refermai la portière. Je m'apprêtais à baisser la vitre pour lui dire au revoir, mais il avait déjà contourné le véhicule. En un éclair, il se retrouva à côté de moi, tout sourires.

— Hé, tu ne peux pas venir avec moi ! En plus, je suis pressée, je n'ai pas le temps de te déposer.

— Je sais. De toute façon, j'ai ma camionnette.

— Tant mieux. Alors, au revoir. Je t'appellerai.

Il ne bougea pas d'un pouce.

— Heath, tu dois...

— Laisse-moi te montrer quelque chose, Zo.

— Alors, fais vite, s'il te plaît.

Je ne voulais pas être méchante avec lui, mais il fallait vraiment que je rentre. Pourquoi n'avais-je pas pris le téléphone de Damien avec moi ? Je me mis à tapoter le volant avec impatience tandis qu'il fouillait dans la poche de son jean.

— Voilà, dit-il en sortant un petit objet plat, emballé dans du carton.

— Heath, je dois y aller, et tu...

Soudain, je me tus, le souffle coupé : il avait sorti une lame de rasoir qui projeta des lueurs séduisantes à la faible lumière du jour. J'essayai de parler ; en vain, j'avais la bouche sèche.

— Je veux que tu boives mon sang, Zoëy, dit-il simplement.

Un frisson de pur désir traversa tout mon corps. Je m'agrippai des deux mains au volant pour les empêcher de trembler... ou d'attraper la lame et de trancher sa peau douce et tiède pour en faire jaillir son sang délicieux.

— Non ! criai-je si fort qu'il eut un mouvement de recul. Range ça, Heath, repris-je plus doucement, et sors de ma voiture.

— Je n'ai pas peur, Zo.

— Moi si ! m'écriai-je dans un sanglot.

— Pourquoi ? Ce n'est que toi et moi, comme ça l'a toujours été.

— Tu ne sais pas ce que tu fais, Heath.

Je n'osais le regarder de crainte de ne pouvoir lui résister.

— Au contraire. La nuit où tu as bu mon sang, ça a été... ça a été incroyable. Je n'arrête pas d'y penser.

Je me retins de hurler ma frustration. Moi aussi, j'y pensais sans cesse.

Mais je ne pouvais pas le lui avouer. Je ne voulais pas le lui avouer. Je me tournai vers lui.

— Va-t'en, Heath. Ce n'est pas bien.

— Je me fous de ce que pensent les autres, Zoëy. Je t'aime.

Et, avant que je puisse l'arrêter, il leva la lame et la fit glisser le long de son cou. Sous mes yeux fascinés, une fine ligne écarlate apparut sur sa peau blanche.

En quelques secondes, une odeur riche, sombre, alléchante – comme du chocolat, en plus sucré, plus sauvage – envahit tout l'habitable. Je frémis : je n'avais jamais ressenti une telle attirance. Ce n'était pas seulement que je voulais goûter son sang : j'avais *besoin* de le goûter. Il fallait que je le goûte.

Sans même m'en rendre compte, je m'approchai de lui, obéissant à cet appel irrésistible.

— Oui, Zoëy, j'en ai envie, dit-il d'une voix rauque et essoufflée.

— Je... je veux en boire, Heath.

— Je sais, bébé. Vas-y.

Je ne pus me retenir. Ma langue jaillit de ma bouche et je léchai son sang avec avidité.

CHAPITRE TREIZE

La saveur explosa dans ma bouche. Lorsque ma langue toucha la plaie, le sang se mit à couler. Avec un gémissement que je reconnus à peine comme le mien, je pressai mes lèvres contre sa peau et léchai avec délices la ligne écarlate. Heath passa les bras autour de moi alors que j'enroulais les miens autour de ses épaules. Il rejeta la tête en arrière en grognant « oui » et posa une main sur mes fesses. L'autre glissa sous mon pull.

C'était encore meilleur quand il me touchait. Une vague de chaleur me traversa. J'étais en feu. Comme si elle obéissait à quelqu'un d'autre, ma main glissa sur sa poitrine, puis sur son ventre. Toute pensée rationnelle disparut de mon esprit au profit de la sensation pure, du goût et du toucher. Quelque part, tout au fond de moi, je savais que ma réaction tenait de l'animalité, dans sa violence et sa férocité. Je m'en fichais. J'avais envie de Heath plus que je n'avais jamais eu envie de quoi que ce soit.

— Oh, Zo, oui, haleta-t-il en remuant les hanches.

A cet instant, quelqu'un frappa à la vitre, côté passager.

— Hé, vous deux ! cria une voix d'homme. Allez faire vos cochonneries ailleurs !

Mon excitation vola en éclats. Du coin de l'œil, j'aperçus l'uniforme d'un agent de sécurité. Je tentai de me dégager, mais Heath appuya ma tête dans le creux de son cou et pivota pour que l'agent ne puisse pas voir le sang qui gouttait sans interruption de sa plaie.

— Vous m'avez entendu, les gosses ? beugla le type. Dégagez avant que je prenne vos noms et que j'appelle vos parents !

— Pas de problème, monsieur ! s'écria Heath avec bonne humeur d'une voix à peine altérée. On s'en va.

— Z'avez intérêt ! Je vous ai à l'œil, moi, maudits adolescents..., maugréa-t-il en s'éloignant d'un pas lourd.

— C'est bon, il ne peut plus rien voir de là où il est, dit Heath en me relâchant.

Je reculai immédiatement et me plaquai contre ma portière pour être aussi loin de lui que possible. Les mains tremblantes, j'ouvris mon sac à

main et lui tendit un Kleenex en prenant soin de ne pas le toucher.

— Appuie-le contre ta plaie, ça va arrêter l'hémorragie.

Je baissai ma vitre, serrai mes mains l'une contre l'autre et inspirai profondément l'air frais, essayant d'ignorer l'odeur de son corps et de son sang.

— Zoëy, regarde-moi.

— Je ne peux pas, Heath, dis-je en ravalant les larmes qui me brûlaient la gorge. S'il te plaît, va-t'en.

— Seulement quand tu m'auras regardé et que tu auras écouté ce que j'ai à te dire.

— Mais comment peux-tu rester aussi calme ?

Je me tournai vers lui. Il pressait le mouchoir contre son cou, les joues rouges, les cheveux ébouriffés. Il me sourit. Je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi mignon.

Tout doux, Zo. Pour moi, ce qu'on vient de faire n'a rien d'anormal. Ça fait des années que tu me rends dingue.

En effet, quand j'avais eu mes quinze ans et que lui en avait presque dix-sept, je lui avais expliqué que je n'étais pas prête à faire l'amour avec lui. Il m'avait dit qu'il comprenait et qu'il attendrait – ce qui ne nous avait pas empêchés de nous peloter à plus d'une reprise. Cette fois, cependant, c'était différent, plus passionné, plus cru. Je savais que si je m'autorisais à le revoir, je ne garderais pas ma virginité bien longtemps, pas parce qu'il me mettrait la pression, mais parce que je ne pourrais pas contrôler ma soif de sang.

Cette pensée m'effrayait autant qu'elle me fascinait.

Je fermai les yeux et me frottai le front, en proie à une nouvelle migraine.

— Je t'ai fait mal ? demandai-je, les yeux cachés sous mes doigts.

Il ôta ma main de mon visage.

— Pas du tout, Zo. Je vais bien. Arrête de t'inquiéter.

Je voulais désespérément le croire. Et, surtout, je voulais le revoir.

— Je vais essayer, soupirai-je. Ecoute, je dois y aller, maintenant. Je suis très en retard.

Il prit ma main. Son pouls battait au même rythme que mon cœur, comme si nos deux corps s'étaient synchronisés.

— Promets-moi de m'appeler, dit-il.

— Je te le promets.

— Et de me retrouver ici dans quelques jours.

— Je ne sais pas si je pourrai me libérer en pleine semaine.

— Je m’attendais à ce qu’il insiste, mais il n’en fit rien.

— Je comprends. Ça doit être chiant de vivre à l’école vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Ecoute, vendredi, on joue à domicile contre l’équipe de Jenks. Si tu me retrouvais au Starbucks juste après ?

— Peut-être.

— Tu vas essayer ?

— Oui.

— Ça, c’est ma Zo !

Il se pencha vers moi pour me donner un rapide baiser, puis il descendit de voiture.

— Je t’aime, Zo, murmura-t-il avant de claquer la portière.

Je démarrai aussitôt. En m’éloignant, je jetai un coup d’œil dans le rétroviseur. Il me faisait signe, debout au beau milieu du parking, le Kleenex contre son cou.

— Tu n’as aucune idée de ce que tu es en train de faire, Zoëy Redbird, dis-je à voix haute alors que le ciel gris s’ouvrait pour déverser une pluie glaciale sur le monde.

Il était quatorze heures trente-cinq lorsque j’entrai sur la pointe des pieds dans notre chambre. En fait, c’était aussi bien que je ne dispose que de peu de temps. Ça m’éviterait de trop réfléchir. Lucie dormait toujours profondément, tout comme Nala. Cette petite traîtresse avait quitté mon oreiller pour aller squatter celui de nu camarade de chambre. Dans le tiroir de mon bureau, je pris le téléphone de Damien et le bout de papier ou j’avais griffonné le numéro du FBI, puis j’allai m’enfermer dans la salle de bains.

Je pris plusieurs grandes inspirations pour me calmer et me rappelai les instructions de Damien : faire court , donner l’impression d’être une personne mi-furieuse, mi-cinglée, mais surtout pas une adolescente. Je composai le numéro. Un homme répondit d’un ton officiel : « Bureau fédéral d’investigation. En quoi puis-je vous être utile ? » J’adoptai une voix basse et cassante, détachant chaque mot comme si je me contenais pour ne pas laisser libre cours à ma haine. (C’était Erin, détentrice d’un savoir politique aussi soudain qu’inexplicable, qui avait décrit les sentiments que mon personnage était censé éprouver.)

— J'appelle pour vous signaler une bombe.

J'enchaînai immédiatement pour ne pas lui laisser le temps de répondre. Je m'exprimai néanmoins lentement et distinctement, sachant que j'étais enregistrée.

— Mon groupe, le Djihad de la Nature (une idée de Shaunee), l'a posée sous la surface de l'eau, sur l'un des piliers (une trouvaille de Damien) du pont de l'I-40 qui traverse la rivière Arkansas, près de Webbers Falls. Elle explosera à quinze heures quinze. Nous assumons l'entière responsabilité de cet acte de désobéissance civile (encore une contribution d'Erin, qui avait toutefois précisé que le terrorisme n'était pas de la désobéissance civile à proprement parler, mais plutôt, euh... eh bien, du terrorisme, quoi, ce qui était tout à fait différent), par lequel nous protestons contre l'ingérence du gouvernement américain dans nos vies et contre la pollution des rivières américaines. Sachez-le, ce n'est que notre première frappe !

Je raccrochai, puis je retournai le bout de papier et lapai le numéro qui y était inscrit.

— Fox News Tulsa ! répondit une femme d'une voix guillerette.

L'idée de la seconde phase du plan venait de moi. Je m'étais dit qu'en appelant la chaîne locale nous aurions plus de chances de voir un reportage sur notre opération aux infos, et peut-être même de savoir quand (ou si) notre tentative de faire fermer le pont réussirait. Après une autre inspiration, je me lançai.

— Un groupe terroriste se faisant appeler le Djihad de la Nature a signalé au FBI la présence d'une bombe sur le pont de l'I-40 qui surplombe la rivière Arkansas, près de Webbers Falls. Elle explosera cet après-midi à quinze heures quinze.

Je commis alors l'erreur de me taire une fraction de seconde. La femme, qui avait soudain perdu tout son entrain, en profita aussitôt.

— Qui êtes-vous, madame, et d'où tenez-vous cette information ?

— À bas l'interventionnisme gouvernemental et la pollution ! Vive le pouvoir du peuple ! hurlai-je avant de raccrocher et d'éteindre l'appareil.

A cet instant, mes genoux me lâchèrent ; je m'effondrai sur la lunette des toilettes. Je l'avais fait ! Je l'avais vraiment fait.

J'entendis deux petits coups contre la porte de la salle de bains, puis le doux accent campagnard de Lucie.

— Zoey ? Ça va ?

— Oui, répondis-je faiblement.

Je me forçai à me lever et à ouvrir la porte. L'air tout ensommeillé, elle me regardait avec de grands yeux de lapin.

— Tu les a appelés ? murmura-t-elle.

— Oui. Et inutile de chuchoter, nous ne sommes que toutes les deux.

Ma chatte bâilla et me lança un « miaou ! » grincheux.

— Enfin, toutes les trois, rectifiai-je.

— Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Rien, juste un truc du genre « Salut, ici le FBI ». Damien m'a conseillé de ne pas leur laisser l'occasion de parler. Tu te souviens ?

— Ils savent que nous sommes le Djihad de la Nature ?

— Lucie, nous ne sommes pas le Djihad de la Nature. On se fait seulement passer pour eux.

— Oh... Quand je t'ai entendue hurler ces trucs sur le gouvernement et la pollution, j'ai pensé que... peut-être... Bref, j'y ai cru.

Je levai les yeux au ciel.

— Lucie, je jouais la comédie ! J'ai juste un peu flippé quand la bonne femme des infos m'a demandé qui j'étais. Et oui, je leur ai raconté tout ce dont nous étions convenus. J'espère que ça va marcher...

J'ôtai mon pull à capuche et le pendis au dos d'une chaise pour qu'il sèche. Lucie remarqua alors mes cheveux mouillés et mon front maquillé, deux détails qui, dans ma hâte, m'étaient complètement sortis de l'esprit. Zut.

— Tu es sortie ? lâcha-t-elle.

— Oui, avouai-je à contrecœur. Je n'arrivais pas à dormir, alors je suis allée à l'American Eagle d'Utica pour m'acheter un truc.

— Tu aurais dû me réveiller, je t'aurais accompagnée !

Si elle n'avait pas paru aussi blessée, j'aurais pris plus de temps pour réfléchir à ce que j'allais lui avouer sur ma rencontre avec Heath.

— Je suis tombée sur mon ex-petit ami.

— Ah bon ? Raconte !

Elle s'affala sur son lit, les yeux brillants. Nala grommela et sauta de son oreiller sur le mien. J'attrapai une serviette et entrepris de me sécher les cheveux.

— J'étais au Starbucks quand je l'ai vu scotcher des photos de Brad.

— Et... ? Qu'est-ce qui s'est passé quand il t'a aperçue ?

— On a discuté.

— Allez ! Développe !

— Il a arrêté de boire et de se défoncer.

— Waouh, ça ne rigole plus ! Ce n'est pas à cause de ça que tu l'avais quitté, à la base ?

— Si.

— Et il t'a parlé de Kayla la Sale Traînée ?

— Il ne la voit plus à cause des conneries qu'elle balance sur les vampires.

— Tu vois ! On avait raison ! C'est à cause d'elle que les flics sont venus t'interroger.

— Sans doute.

— Il te plaît encore, pas vrai ?

Elle était décidément beaucoup trop observatrice.

— Ce n'est pas si simple.

— Si, au contraire. S'il ne te plaît plus, tu n'as qu'à arrêter de le voir, point final.

— Il me plaît toujours.

— Je le savais ! s'écria-t-elle en sautillant sur son lit. Punaise, Zoëy, tu ne vas plus savoir où donner de la tête, avec tous ces mecs ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Aucune idée ! dis-je d'un air malheureux.

— Erik rentre demain.

— Je sais. D'après Neferet, Loren est allé le soutenir, lui et les autres élèves, ils vont donc rentrer ensemble. Et j'ai promis à Heath que je sortirais avec lui vendredi après le match.

— Tu vas en parler à Erik ?

— J'en sais rien.

— Tu préfères Heath à Erik ?

— J'en sais rien.

— Et Loren, alors ?

Je me frottai le front pour soulager la migraine qui m'enserrait le crâne.

— Lucie, je ne sais pas ! On pourrait éviter de parler de ça pour l'instant ? Juste le temps que j'y voie un peu plus clair...

— OK ! fit-elle en m'attrapant le bras, allons-y !

— Où ça ?

— On a besoin d'une bonne dose de céréales, sans parler du fait qu'il faut regarder les infos.

CHAPITRE QUATORZE

Nous n'avons pas eu à attendre longtemps avant d'avoir des nouvelles.

Nos amis, eux aussi, s'étaient arrachés du lit. Lucie, les Jumelles et moi regardions un talk-show lorsqu', à quinze heures dix exactement, Fox News interrompit ses programmes pour diffuser un bulletin d'information.

« Ici Chera Kimiko pour un flash spécial. Peu après quatorze heures trente cet après-midi, la branche du FBI d'Oklahoma a reçu par téléphone une alerte à la bombe d'un groupe terroriste se faisant appeler le Djihad de la Nature. D'après nos investigations, ce groupe aurait posé une bombe sur le pont de l'I-40 qui traverse la rivière Arkansas, non loin de Webbers Falls. Rejoignons sur place notre envoyée spéciale, Hannah Downs. »

Une jeune journaliste apparut devant un pont autoroutier d'aspect ordinaire, cerné par une horde d'hommes en uniforme. Je poussai un soupir de soulagement. Le pont était bel et bien fermé !

« Merci, Chera. Comme vous pouvez le voir, le FBI et la police locale, renforcés par une équipe de démineurs, ont coupé la circulation sur le pont pour procéder à des recherches minutieuses.

— Ces recherches ont-elles porté leurs fruits ?

— Il est encore trop tôt pour le dire, Chera. Les vedettes du FBI viennent seulement d'appareiller.

— Merci, Hannah. »

La caméra revint sur le plateau.

« Nous vous tiendrons au courant des développements de cette affaire dès que nous aurons plus d'informations sur la bombe présumée, ou sur ce nouveau groupe terroriste. En attendant, retour à... »

— Une alerte à la bombe. Astucieux...

Ces mots avaient été prononcés si bas, et j'étais tellement absorbée par le reportage qu'il me fallut quelques secondes pour réagir. Je relevai les yeux.

Aphrodite se tenait à ma droite, à côté du canapé où Lucie et moi étions assises. Je m'attendais à lui voir une expression hautaine et méprisante ;

or, à ma grande surprise, elle m'adressa un petit signe de tête approbateur, presque respectueux.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Lucie d'une voix cassante.

Les quelques filles qui, comme nous, n'étaient pas en train de dormir, regardèrent dans notre direction. A en juger par son changement d'attitude instantané, cela n'avait pas échappé à Aphrodite.

— D'un ex-frigo ? Rien !

Je sentis mon amie se tendre à l'évocation de ce mauvais souvenir : lors du rituel du Samain précédent, Aphrodite et ses amies des Filles de la Nuit lui avaient pris du sang. Servir de « frigo », comme elles disaient, n'avait rien d'agréable, se faire traiter de tel avait tout d'une insulte.

— Hé, sale sorcière démoniaque ! intervint Shaunee d'une voix douceuse, tu viens de nous rappeler que le nouveau noyau dur des Filles de la Nuit...

— ... à savoir nous, et non plus toi et tes copines répugnantes, enchaîna Erin.

— ... dispose d'un poste de frigo vacant pour le rituel de demain.

— Oui, et comme maintenant tu n'es plus rien, ton seul moyen de participer au rituel serait de postuler. Tu es venue proposer ta candidature ?

— Si oui, désolée, mais on n'accepte que les gens propres, et qui sait où tu es allée traîner...

— Allez vous faire foutre ! cracha Aphrodite.

— Tu peux rêver ! lança Shaunee.

— Ça oui, pétasse, enchérit Erin.

Quant à Lucie, pâle et bouleversée, elle n'avait pas ouvert la bouche. J'avais envie de prendre les Jumelles et Aphrodite par le collet et cogner leurs têtes les unes contre les autres.

— Stop ! m'écriai-je, ce qui les fit taire sur-le-champ. Toi, Aphrodite, ne traite plus jamais Lucie de frigo, tu m'entends ? Et vous deux, sachez que le sacrifice des novices lors des rituels est l'une des pratiques auxquelles je compte bien mettre un terme. Personne ne servira plus de « frigo », compris ?

J'avais à peine haussé le ton. Pourtant les Jumelles me lancèrent toutes les deux un regard outré. Je baissai la voix pour ne pas être entendue des autres novices qui, de toute évidence, buvaient nos paroles.

— Ecoutez, nous sommes toutes du même bord, alors ce serait cool que

vous arrêtiez un peu de vous chamailler.

— Ne te fais pas d'illusions, rétorqua Aphrodite, nous ne sommes pas du même bord, loin de là.

Sur ce, elle éclata d'un rire hargneux et s'éloigna. Je la suivis des yeux. Juste avant de franchir la porte, elle se retourna et me fit un clin d'œil.

— Qu'est-ce que ça signifiait ? On aurait dit une amie espiègle qui me faisait une farce.

— Elle me flanque la trouille, dit Lucie.

— Aphrodite a des problèmes, déclarai-je, ce qui m'attira trois regards choqués. Par ailleurs, je tiens beaucoup à ce que les Filles de la Nuit soit un groupe qui rassemble, au lieu d'être réservé aux seuls membres d'une petite clique.

Elles me dévisageaient, toujours sans un mot.

— C'est grâce à elle que ma grand-mère et de nombreuses autres personnes ont été sauvées aujourd'hui, poursuivis-je.

— Elle ne t'a prévenue que pour obtenir quelque chose de toi, me rappela Erin. Elle est cruelle, Zoëy, ne l'oublie pas.

— Je t'en prie, s'indigna Lucie, ne me dis pas que tu veux la laisser revenir dans les Filles de la Nuit !

— Non. Et même si je le voulais, ce serait impossible. Elle ne remplit pas mes nouveaux critères d'admission.

— Tu m'étonnes ! lâcha Shaunee avec mépris. Cette sorcière ne sait même pas ce que sont l'authenticité, la loyauté, la sagesse, l'empathie et la sincérité. Elle ne pense qu'à réaliser ses plans machiavéliques.

— Et à dominer le monde, précisa Erin.

— D'accord avec elles ! intervint Lucie.

— Lucie, Aphrodite n'est pas mon amie, soulignai-je. C'est juste que... je ne sais pas...

— Je patageais, m'efforçant de mettre des mots sur l'intuition qui, si souvent, dirigeait ma conduite.

— Elle me fait de la peine, parfois. Et puis, je la comprends un peu. Elle veut seulement qu'on l'accepte, mais elle s'y prend mal. Elle croit que la manipulation et les mensonges peuvent forcer les gens à l'aimer. C'est ce qu'elle a appris chez elle, et cela l'a façonnée.

— Désolée, Zoëy, mais c'est n'importe quoi ! s'indigna Shaunee. Elle a passé l'âge de se comporter comme une imbécile sous prétexte que sa mère est cinglée.

— Je t'en prie, épargne-nous le « c'est-la-faute- à-ma-maman-si-je-suis-une-salope », enchérit Erin.

— Sans vouloir être méchante, Zoey, dit Lucie, ta mère aussi est tordue, tout comme le beauf qui te sert de père, et pourtant tu ne les as pas laissés te foutre en l'air. Regarde Damien, sa mère ne l'aime plus parce qu'il est gay.

— Oui, et il ne s'est pas transformé en une garce cruelle, remarqua Shaunee, bien au contraire. Il ressemble plutôt à... à... Jumelle, comment s'appelle la sainte-nitouche jouée par Julie Andrews dans *La Mélodie du bonheur* ?

— Maria. Tout à fait d'accord, Jumelle. Damien est son portrait craché. D'ailleurs, il ferait bien de se lâcher un peu, sinon il restera seul pour toujours.

— J'y crois pas ! Vous discutez de ma vie amoureuse ? lança Damien en arrivant derrière nous.

Nous avons toutes sursauté, l'air coupable. Il s'assit entre Lucie et moi en secouant la tête.

— Pour info, sachez que je recherche une relation durable, avec une personne qui comptera vraiment pour moi. Pour ça, je suis prêt à attendre, quitte à rester seul longtemps.

Je m'empressai de changer de sujet.

— Ça a marché, ils ont fermé le pont !

Je sortis son téléphone de ma poche et le lui rendis. Il s'assura qu'il était bien éteint, puis hocha la tête.

— Je sais. Je suis venu dès que j'ai appris la nouvelle, dit-il en jetant un coup d'œil sur l'horloge digitale du lecteur DVD. Il est quinze heures vingt. On a réussi !

Nous nous sommes tous souri. Néanmoins, malgré mon soulagement, je ne pouvais me débarrasser d'une inquiétude tenace, qui allait au-delà de mes problèmes avec Heath.

— Bon, donc, c'est réglé, déclara Damien. Quelqu'un pourrait m'expliquer ce qu'on fait encore là à parler de ma vie amoureuse ?

— Ou de son inexistence, chuchota Shaunee à Erin, qui tenta en vain, tout comme Lucie, de ne pas rire.

Les ignorant royalement, Damien se leva et me regarda.

— Allons-y !

— Hein ?

Il leva les yeux au ciel, exaspéré.

— Tu as un rituel à accomplir, ce qui signifie que nous avons la salle de jeux à aménager. Tu croyais qu'Aphrodite allait se porter volontaire pour le faire à ta place ?

— Ah oui, je n'y avais pas pensé.

— Comme si j'avais eu le temps !

— Eh bien, penses-y maintenant, dit-il en me tirant par la main. On a du travail.

Nous le suivîmes toutes les quatre dans le parc gris et glacial. La pluie avait cessé, mais le ciel s'était encore assombri.

— On dirait qu'il va neiger, remarquai-je.

— Génial ! J'adore la neige ! s'écria Lucie en se mettant à tourner sur elle-même, les bras tendus, comme une petite fille. C'est magique ! On dirait que la terre tire une couverture blanche et moelleuse sur elle. Je veux qu'il neige ! cria-t-elle en levant les bras au ciel.

— Oui, dit Erin, et moi, je veux ce jean brodé à quatre cent cinquante dollars que j'ai vu sur le catalogue de Victoria's Secret. Moralité : on ne peut pas toujours avoir ce qu'on veut.

— Oh, ne dis pas ça, Jumelle, il sera peut-être soldé ! Il est bien trop joli pour qu'on fasse une croix dessus.

À cet instant, un flocon s'écrasa sur mon front.

— Hé, Lucie ! Ton vœu s'est réalisé. Il neige.

Elle poussa un petit cri de joie.

— Youpi ! Qu'il neige encore plus fort !

Et elle fut exaucée : lorsque nous arrivâmes à la salle de jeux, des flocons de la taille d'une pièce de monnaie dansaient dans l'air et se déposaient sur le sol.

Nous rions tous aux éclats en entrant dans la salle de jeux. Quelques élèves jouaient au billard et aux jeux vidéo. Nous voyant nous ébrouer, ils coururent soulever les lourds rideaux noirs qui protégeaient la pièce de la lumière du jour.

— Hé oui ! s'écria Lucie. Il neige !

Je me dirigeai directement vers la cuisine à l'arrière du bâtiment, suivie de Damien, des Jumelles et d'une Lucie ivre de joie. Les Filles de la Nuit gardaient leur matériel dans une petite réserve adjacente. « Autant me mettre à l'œuvre, pensai-je, pour faire semblant de maîtriser la situation. »

J'entendis la porte s'ouvrir et se refermer derrière moi.

— Splendide, cette neige, n'est-ce pas ? fit Neferet. Je vois que personne n'a envie de dormir, aujourd'hui !

Les novices pressés contre les fenêtres acquiescèrent avec respect. Surprise, je me rendis compte que je ressentais une pointe de contrariété. Je me forçai à la réprimer en me retournant pour saluer mon mentor. Mes amis m'imitèrent comme une portée de canetons.

— Ah, Zoëy ! Je suis contente de te trouver là.

Ses paroles trahissaient une telle affection pour moi que mon irritation disparut aussitôt. Après tout, Neferet était plus que mon mentor, elle était comme une mère pour moi.

— Bonjour, Neferet, dis-je avec chaleur. Nous allions commencer à mettre les choses en place pour le rituel de demain.

— Excellent ! C'est l'une des raisons pour lesquelles je voulais te voir. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite surtout pas à me demander. Je serai là demain soir, mais ne t'inquiète pas, je ne resterai pas jusqu'à la fin. Je veux seulement montrer par ma présence que je te soutiens. Ensuite, je laisserai les Fils et Filles entre tes mains.

— Merci, Neferet.

— Par ailleurs, je voulais vous présenter notre tout nouvel élève, ajouta-t-elle.

Un garçon que je n'avais pas remarqué s'avança lentement vers nous. Il était plutôt mignon, dans le genre studieux ; il avait des cheveux blond roux et de beaux yeux bleus. Il faisait un peu ringard, mais agréable, avec du potentiel (traduction : il se douchait et se brossait les dents, il avait une belle peau, une bonne coupe de cheveux, et il ne s'habillait pas comme un loser fini).

— Je vous présente Jack Twist, reprit Neferet. Jack, voici Zoëy, dirigeante des Filles de la Nuit. Et ses amis et membres du conseil des préfets, Erin Bâtes, Shaunee Cole, Lucie Johnson et Damien Maslin.

Nous l'avons tous salué. Il était pâle et semblait nerveux, mais il avait un joli sourire et ne paraissait pas trop timide. Je me demandais seulement pourquoi Neferet était venue me trouver, moi.

— Jack, qui est poète et écrivain, continua-t-elle, aura Loren Blake pour mentor et Erik Night pour camarade de chambre. Or, tous deux ne rentrent que demain de leur séjour sur la côte Est, j'ai donc pensé que vous pourriez vous occuper de lui et faire en sorte qu'il se sente le

bienvenu.

— Bien sûr, avec plaisir, répondis-je, consciente que ce n'était pas marrant d'être le petit nouveau. Damien, tu lui montreras sa chambre, d'accord ?

— Oui, chef !

— Je savais que je pouvais compter sur les amis de Zoëy, déclara Neferet.

Son sourire était incroyable : il illuminait la pièce à lui seul. Je ressentis une fierté intense à la pensée que tous les élèves présents étaient témoins de la confiance qu'elle nous accordait.

— N'oublie pas, reprit-elle à mon intention, si tu as besoin de quoi que ce soit pour demain, fais-le-moi savoir. Oh, et comme il s'agit d'une grande première, j'ai demandé aux cuisiniers de préparer un repas spécial pour vous. Comme ça, vous pourrez vous restaurer après le rituel. Tu verras, Zoëy, ce sera charmant.

Emue, je ne pus m'empêcher de comparer sa prévenance à l'indifférence et à la froideur avec lesquelles me traitait ma propre mère. Elle ne prenait même plus la peine d'essayer d'avoir de mes nouvelles. Elle se fichait de moi !

— Merci, Neferet, dis-je, la gorge serrée. Ça me touche beaucoup.

— C'est un plaisir, et bien le moins que je puisse faire pour une telle occasion.

Elle m'étreignit brièvement, puis quitta la pièce, répondant par d'aimables signes de tête aux élèves qui la saluaient avec respect.

— Waouh ! s'exclama Jack. Elle est fantastique.

— C'est sûr, répondis-je en souriant. Bon, on se met au boulot ? On a pas mal de ménage à faire. Damien, fis-je en voyant que le nouveau était complètement perdu, tu veux bien le briefer sur nos rituels ?

Alors que je repartais vers la cuisine, j'entendis Damien se lancer dans son petit numéro et exposer l'historique du rituel de pleine lune.

— Zoëy ? On peut t'aider ?

Je jetai un coup d'œil derrière moi. Drew Partain, un garçon athlétique qui suivait le même cours d'escrime que moi — il était d'ailleurs extrêmement doué, autant que Damien, ce qui n'était pas peu dire —, se tenait au milieu d'un petit groupe d'élèves, près des fenêtres drapées de noir. Il me sourit, mais je remarquai qu'il n'arrêtait pas de lancer des œillades à Lucie.

— Il y a plein de trucs à déplacer, expliqua-t-il. Je le sais parce qu'on aidait Aphrodite, avant.

— Hum, hum..., fit Shaunee d'un air moqueur.

— Votre aide sera effectivement précieuse, intervins-je avant qu'Erin puisse ajouter son grain de sel. Sauf que mon rituel sera différent. Damien peut vous expliquer ce que j'entends par là.

J'avais dit ça pour les tester. Je m'attendais aux regards et aux remarques dédaigneux que les mecs de leur genre réservaient en général aux rares élèves qui affichaient leur homosexualité, mais Drew se contenta de hausser les épaules.

— OK, dites-nous simplement ce qu'il faut faire.

Il sourit et fit un clin d'œil à Lucie, qui rougit et gloussa.

— Damien, fis-je, ils sont à toi.

— C'est ma fête ou quoi ? murmura-t-il en bougeant à peine les lèvres, avant de reprendre sa voix normale. Bon, la première chose qui ne plaît pas à Zoey, c'est l'atmosphère de morgue qui règne ici. Toutes ces machines de jeux vidéo poussées contre les murs, cou vertes de tissu noir... Brrr ! On va donc essayer d'en stocker le plus possible dans la cuisine et dans le couloir.

Les garçons se mirent aussitôt à la tâche.

— Venez, les filles, on va aller chercher les bougies et la table.

— Damien se croit mort et au paradis des gays, chuchota Shaunee dès que nous fûmes hors de portée de voix.

— Oui, fis-je, il était temps que ces types arrêtent de se conduire comme des rustres ignorants et fassent preuve d'un peu de tolérance.

— Tu as raison, intervint Erin, mais ce n'est pas ce que Shaunee voulait dire. Elle faisait allusion à l'adorable Jack Twist, le petit nouveau gay.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il est gay ? demanda Lucie.

— Lucie ! soupira Shaunee, je t'assure qu'il faut que tu élargisses tes horizons.

— Attendez, moi aussi, je suis perdue, dis-je. Pour- quoi pensez-vous qu'il est homo ?

Les Jumelles échangèrent un regard exaspéré.

— Jack Twist, c'est le cow-boy gay qu'interprète Jake Gyllenhaal dans *Le Secret de Brokeback Mountain*, expliqua Erin.

— Réfléchissez un peu ! s'exclama Shaunee. Quel- qu'un qui choisit un nom pareil et qui cultive un look d'intello mignon joue forcément dans

l'équipe de Damien !

— Je vois...

— Ah ben, ça alors ! dit Lucie. Vous savez que je n'ai jamais vu ce film ? Il n'est pas passé au cinéma d'Henrietta.

— Eh bien, ma petite, dit Shaunee, je pense qu'il est grand temps qu'on s'organise une séance DVD !

CHAPITRE QUINZE

Nous avions presque terminé nos préparatifs lorsque quelqu'un alluma la télé au grand écran plat que nous nous étions résignés à laisser dans la salle. C'était l'heure du journal.

Nous avons tous les cinq échangé un bref regard en voyant le titre principal : « La fausse alerte à la bombe du Djihad de la Nature ». Je savais qu'on ne pouvait pas remonter jusqu'à moi ; j'avais même vu Damien lâcher « accidentellement » son portable par terre, puis l'écrabouiller. Pourtant je ne retrouvai ma respiration normale qu'en entendant Chera Kimiko répéter que la police n'avait pour l'instant aucune piste quant à l'identité de l'auteur du coup de fil.

Par ailleurs, Fox News rapportait que dans l'après-midi Samuel Johnson, le capitaine d'une barge de transport fluvial, avait eu une crise cardiaque alors qu'il pilotait son navire. Par une « heureuse coïncidence », le trafic sur l'Arkansas avait déjà été arrêté à ce moment-là, et la police et des médecins se trouvaient sur place. Il avait pu être secouru sans qu'aucun dommage soit causé ni aux autres barges, ni à aucun pont.

— C'était ça ! s'écria Damien. Il aurait foncé droit sur le pont !

Je hochai la tête, hébétée.

— Et ça prouve que la vision d'Aphrodite était juste.

— Ce qui n'est pas une super nouvelle, observa Lucie.

— Au contraire, tant qu'elle nous met au courant. Au moins, on sait désormais qu'on peut la prendre au sérieux.

— Il doit bien y avoir une raison pour que Neferet croie que Nyx lui a retiré son pouvoir, dit Damien, perplexe. Dommage qu'on ne puisse pas lui en parler. Elle pourrait nous expliquer, ou même revoir sa position.

— Non, j'ai donné ma parole que je garderais le secret.

— Si Aphrodite avait vraiment décidé de devenir honnête, elle irait elle-même trouver Neferet, déclara Shaunee.

— Tu devrais peut-être la mettre au courant, me conseilla Erin.

Pour tout commentaire, Lucie fit un bruit impoli. Je lui lançai un regard exaspéré qu'elle ne remarqua même pas : Drew venait vers nous,

tout sourires, et elle était trop occupée à rougir pour me prêter attention.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses, Zoëy ? me demanda-t-il sans la quitter des yeux.

« J'en pense que tu en pines pour ma camarade de chambre », aurais-je voulu répondre, mais comme je le trouvais plutôt mignon, tout comme l'intéressée elle-même, manifestement, je préfèrai l'épargner.

— C'est pas mal du tout, répondis-je.

— Ouais, pas trop mal, fit Shaunee, qui l'examinait de la tête aux pieds.

— Pareil pour moi, Jumelle, dit Erin en jouant des sourcils.

Drew ne réagit pas : il n'avait d'yeux que pour Lucie.

— Je meurs de faim ! lança-t-il.

— Moi aussi, prétendit mon amie.

— Ça te dirait d'aller manger quelque chose ?

— D'accord ! s'écria-t-elle.

Tout à coup, elle parut se rappeler notre présence. Son visage s'embrasa un peu plus.

— Oh, mais c'est l'heure du dîner ! On devrait tous y aller.

Elle passa nerveusement la main dans ses boucles courtes et se tourna vers Damien, absorbé dans sa discussion avec Jack de l'autre côté de la pièce. (D'après ce que j'en avais entendu, ils aimaient les mêmes bouquins et tentaient de déterminer quel était le meilleur *Harry Potter*.)

— Damien ! cria-t-elle. On va manger. Vous avez faim ?

— Oui, on arrive ! répondit-il après avoir échangé un regard avec Jack.

— Dacodac ! s'exclama Lucie sans cesser de sourire à Drew. Dis donc, on est tous affamés, apparemment !

— Pitié ! soupira Shaunee en se dirigeant vers la porte. Cette pièce empeste les poussées d'hormones. Ça me donne la migraine.

— J'ai l'impression d'être figurante dans un téléfilm à l'eau de rose, enchérit Erin. Attends-moi, Jumelle.

Nous sortîmes tous ensemble dans la magie d'un soir enneigé de novembre. Les flocons, plus petits à présent, tombaient sans interruption, renforçant encore l'aspect de château mystérieux de la Maison de la Nuit.

— Je ne comprends pas, intervint Lucie, qui se tenait très près de Drew dont le bras l'effleurait par moments, pourquoi les Jumelles sont aussi dures avec les mecs. Avec elles, ça ne rigole pas !

— Il faudrait des garçons vraiment extraordinaires pour les séduire, commentai-je.

— Je pense que chaque personne a quelqu'un qui lui est destiné, déclara Jack à brûle-pourpoint.

Tout le monde le dévisagea. Il piqua un fard.

— Je suis d'accord avec toi, dis-je avant que quiconque puisse se moquer de lui.

« Le plus difficile, c'est de savoir qui », ajoutai-je intérieurement.

— Exactement ! s'exclama Lucie.

— Je suis d'accord avec vous, dit Damien en me faisant un clin d'œil.

Soudain, Shaunee jaillit de derrière un arbre.

— Hé ! De quoi vous parlez ?

— De ta vie amoureuse inexistante ! lui lança Damien.

— Tu ne penses pas que tu ferais mieux de parler du froid et de l'humidité qui t'envahissent ?

— Hein ? Je n'ai pas froid, et je ne suis pas mouillé.

Erin jaillit de l'autre côté de l'arbre, une boule de neige à la main.

— Ça ne saurait tarder ! hurla-t-elle en lançant son projectile, qui atteignit Damien en pleine poitrine.

La guerre était déclarée. Tout le monde courut se cacher en poussant des cris et en ramassant des poignées de neige fraîche.

— Je vous avais bien dit que c'était génial, la neige ! s'écria Lucie.

Je commençai à reculer.

— Où vas-tu, Zoey ? demanda Lucie, cachée derrière un buisson avec Drew, qui bombardait Shaunee.

— À la médiathèque, pour bosser mon discours, répondis-je en pressant le pas. J'avalerais un petit quelque chose en rentrant au dortoir. Ça me fend le cœur, de rater un si bon moment, mais...

Je m'engouffrai dans le bâtiment par la première porte venue et la claquai juste à temps pour éviter trois boules de neige qui s'écrasèrent contre le battant.

Ce n'était pas qu'une excuse pour échapper à la bataille. J'avais effectivement prévu de sauter le repas et de passer quelques heures à la médiathèque. J'avais tout de même un rituel à diriger le lendemain, un rituel aussi ancien, peut-être, que la lune elle-même.

Or, je n'avais aucune idée de ce que j'allais bien pouvoir faire.

C'est vrai que j'avais déjà formé un cercle avec mes amis, le mois précédent, pour m'assurer que je possédais une affinité avec les éléments. J'avais alors senti le pouvoir du vent, du feu, de l'eau, de la terre et de

l'esprit se propager en moi en présence de ma bande. Cependant, jouer avec les cinq éléments ne faisait pas partie de mon quotidien.

Comme on pouvait s'y attendre, la médiathèque était vide. On était samedi soir, et seuls les ringards finis passaient ce moment à étudier. Eh bien, tant pis pour ma réputation ! J'ouvris le catalogue informatique et entrepris de chercher de vieux livres de sorts et de rituels, ignorant les titres récents.

L'un d'eux retint mon attention : *Rites mystiques de la lune de cristal*, de Fiona, qui, me rappelais-je vaguement, avait été poète lauréat des vampires au début des années 1800. (Il y avait un super portrait d'elle dans notre dortoir.) Je griffonnai le numéro du livre et allai le chercher sur une étagère poussiéreuse. Il s'agissait d'un vieil ouvrage relié en cuir, un excellent signe, à mon sens, puisque je voulais rompre avec l'influence beaucoup trop moderne d'Aphrodite et perpétuer la tradition.

J'ouvris mon carnet et sortis mon stylo favori. Cela me fit penser à Loren, qui m'avait confié qu'il préférerait écrire ses poèmes à la main plutôt qu'à l'ordinateur... et au moment où il m'avait touché le visage... le dos... à l'électricité qui était passée entre nous. Je souris, sentant une agréable chaleur me monter aux joues. Soudain, je me rendis compte que j'étais plantée là comme une débile à sourire et à rougir toute seule en pensant à un type trop vieux pour moi, vampire par-dessus le marché. Tout splendide qu'il était, il avait vingt ans passés ! C'était un adulte qui connaissait tous les secrets de la soif de sang et de... eh bien... des soifs du corps, en général. Malheureusement, cela ne l'en rendait que plus attirant ; rien à voir avec ma brève et grossière session de pelotage ensanglanté avec Heath.

Je tapotai la page blanche avec mon stylo. Oui, j'avais passé ce dernier mois à embrasser Erik et on s'était un peu tripotés. Oui, cela m'avait plu. Non, cela n'était pas allé plus loin. L'une des raisons à cela, c'était que, malgré les événements récents qui tendaient à prouver le contraire, je ne me comportais habituellement pas comme une fille facile.

L'autre, c'était que je gardais un souvenir bien trop précis du jour où je l'avais accidentellement surpris avec Aphrodite dans une situation plus que délicate. Je ne voulais pas qu'il y ait la moindre confusion de sa part : je n'étais pas une dévergondée comme son ex. (Je me revis en train de me frotter contre Heath et je chassai aussitôt cette image de mon esprit.)

Bref, j'étais attirée par Erik, que tout le monde considérait comme mon

petit ami officiel, mais nous n'avions pas fait grand-chose.

Quant à Loren... Dehors, au clair de lune, alors que j'offrais ma peau nue à son regard, j'avais eu l'impression d'être une femme – pas la jeune fille nerveuse et inexpérimentée que j'étais avec Erik. J'avais lu du désir dans ses yeux et je m'étais sentie belle, puissante et très sexy. Je devais bien admettre que cette sensation m'avait plu.

Et Heath, alors ? Il m'inspirait des sentiments tout à fait différents. Nous avions un vécu commun. Nous nous connaissions depuis l'enfance et nous avions passé les deux dernières années ensemble, en pointillé. Nous étions allés assez loin, mais il ne m'avait jamais mise dans un tel état qu'aujourd'hui, lorsqu'il s'était coupé le cou pour que je puisse boire son sang.

À cette pensée, je frémis et me léchai machinalement les lèvres, fiévreuse et horrifiée. Je voulais à tout prix le revoir : était-ce parce qu'il comptait toujours pour moi, ou simplement à cause de l'intense soif de sang qu'il faisait naître en moi ?

Je n'en avais aucune idée.

Heath avait toujours été un peu niais, mais touchant. Il ne m'avait jamais manqué de respect et j'avais aimé traîner avec lui. Du moins jusqu'à ce qu'il commence à se soûler et à se défoncer... Là, sa niaiserie s'était transformée en imbécillité pure et simple, et je n'avais plus pu lui faire confiance. A présent, à l'en croire, cette période était terminée. Était-il pour autant redevenu le garçon qui me plaisait tant autrefois ? Si oui, qu'allais-je faire au sujet 1) d'Erik, 2) de Loren, 3) du fait que boire le sang de Heath allait à l'encontre des règles de la Maison de la Nuit et 4) du fait que j'étais bien décidée à en boire encore ?

Je poussai un soupir qui ressemblait beaucoup à un sanglot. J'avais vraiment besoin de parler à quelqu'un. Mais à qui ?

À Neferet ? Pas question que j'évoque ma relation avec Loren. J'aurais dû lui avouer que j'avais bu du sang ; or, j'en étais incapable, du moins pour l'instant. C'était égoïste, je le savais, mais je ne voulais pas m'attirer d'ennuis tant que j'essayais de me faire ma place au sein des Filles de la Nuit.

À Lucie ? Évidemment, je brûlais d'envie de me confier à ma meilleure amie ; cependant il faudrait alors que j'aborde le désir dévorant que m'inspirait le sang, et cela la dégoûterait forcément. (Même moi, cela me dégoûtait !) Je ne supportais pas l'idée de lui apparaître comme un

monstre.

Je ne pouvais pas non plus en parler à Grand-mère. L'âge de Loren la dérangerait, et je me voyais mal aborder avec elle la dimension sexuelle de la soif de sang.

Non sans ironie, je réalisai qu'une seule personne ne serait pas horrifiée par mes aveux : Aphrodite. Et, aussi bizarre que cela puisse paraître, une partie de moi avait envie de se livrer à elle, surtout depuis que sa vision s'était révélée juste. Je sentais qu'elle n'était pas qu'une « vache haineuse », comme disaient les Jumelles. Ce que je ne comprenais pas, c'est pourquoi Neferet la détestait au point de prétendre que ses visions étaient fausses. Je possédais la preuve du contraire ! Je commençais à douter de pouvoir me fier à Neferet, et cela me terrifiait.

Je me forçai à me concentrer sur mon travail et ouvris le vieux livre de rituels. Une feuille de papier s'en échappa. Je la ramassai, pensant qu'un élève avait oublié ses notes... Je me figeai : mon nom y était inscrit d'une écriture élégante que je reconnus immédiatement.

Pour Zoëy

Séduisante Prêtresse

La Nuit ne peut masquer ton rêve écarlate

Réponds à l'appel du Désir

« Comment est-ce possible ? me demandai-je en frissonnant. Comment quelqu'un – et à plus forte raison Loren, censé se trouver sur la côte Est – avait-il pu savoir que je choisirais ce livre ? »

Ma main tremblait si fort que je dus poser le poème pour le lire une seconde fois. Si je faisais abstraction du romantisme échevelé de la situation et de ces vers brûlants, je me rendais compte qu'il y avait quelque chose de plus bizarre encore que cette étrange coïncidence. « La Nuit ne peut masquer ton rêve écarlate. » Je devenais dingue, ou Loren faisait une allusion directe à ma soif de sang ?

Soudain, ce poème me parut malsain, dangereux : on aurait dit un avertissement déguisé. Je commençai à m'interroger sur son véritable auteur. Et si ce n'était pas Loren, mais Aphrodite ? Après tout, à en juger par la conversation que j'avais surprise entre elle et ses parents, son but était de me voler ma place à la tête des Filles de la Nuit. Il pouvait très bien s'agir d'une sombre manigance de sa part pour arriver à ses fins ! (Voilà que je me mettais à parler comme dans une mauvaise bande dessinée !)

« Réfléchissons ! me dis-je. Elle m'a vue avec Loren, mais elle ne sait pas qu'il m'a déjà écrit un poème. Et comment aurait-elle pu deviner que je viendrais consulter cet ouvrage en particulier ? » C'était plutôt le genre de certitude qu'un vampire adulte pouvait avoir grâce à son intuition surnaturelle. C'était ahurissant : j'avais moi-même ignoré jusqu'au dernier moment que je choisirais ce livre !

Nala me ficha une peur bleue en sautant sur mon bureau. Elle se frotta contre moi, l'air mécontent.

— OK, OK, je me mets au boulot.

Mais, tandis que je feuilletais l'ouvrage, mon esprit ne cessait de revenir au poème et au sentiment de malaise qui m'oppressait.

CHAPITRE SEIZE

En quittant la médiathèque, plusieurs heures plus tard, j'étais fourbue mais satisfaite : j'avais enfin trouvé une idée pour le rituel de pleine lune.

Malgré ce gros poids en moins, ma nervosité n'avait pas disparu. J'allais devoir officier devant des dizaines d'ados dont la plupart m'en voulaient d'avoir pris la place de leur copine Aphrodite. Le moment venu, il vaudrait mieux que j'évite d'y penser et que je me concentre sur la cérémonie elle-même et sur les sensations incroyables qui m'emplissaient quand j'évoquais les cinq éléments. Le reste suivrait de façon naturelle. Du moins, je l'espérais...

Je poussai la lourde porte et pénétrai dans un monde transformé. La neige tombait toujours ; le vent avait forci. Le parc de l'école, plongé dans l'obscurité, était complètement recouvert d'un édredon duveteux. Les lampadaires qui longeaient le sentier, entourés d'un halo flou, n'éclairaient rien. J'aurais dû rebrousser chemin et emprunter le couloir du bâtiment principal jusqu'au bout pour rester à l'abri plus longtemps. Ensuite, je n'aurais eu qu'à piquer un sprint sur la petite distance qui me séparait du dortoir des filles.

Mais je n'en avais pas la moindre envie. Lucie avait raison : la neige était vraiment magique. Elle rendait le monde plus calme, plus doux, plus mystérieux. Par ailleurs, je jouissais déjà de la protection naturelle des vampires contre le froid. Autrefois, cela m'avait d'ailleurs à la fois épouvantée et fascinée. À l'époque, j'imaginai des morts vivants glacés qui buvaient le sang des humains. Désormais, je savais que les vampires n'étaient pas morts, mais juste transformés. Le fait que les humains s'obstinaient à nourrir ce mythe m'agaçait de plus en plus. Quoi qu'il en soit, c'était appréciable de traverser une tempête de neige sans craindre de geler d'un moment à l'autre.

Je serrai Nala contre moi pour la protéger et m'avançai. La neige étouffait mes pas ; j'avais l'impression d'être la seule habitante d'un monde à part.

Au bout de quelques mètres seulement, je m'arrêtai avec un soupir exaspéré. Je me serais frappé le front si mes bras n'avaient pas été

encombrés : j'avais oublié d'aller chercher de l'eucalyptus dans les réserves de l'école. Or, j'avais lu que cette plante possédait des vertus curatives, protectrices et purificatrices – trois qualités qu'il me semblait essentiel d'évoquer lors de mon premier rituel. J'aurais sans doute pu en récupérer le lendemain, mais pour le charme que je souhaitais accomplir il fallait nouer la branche en torsade et... Eh bien, je préférais m'entraîner pour éviter de la laisser tomber pendant la cérémonie ou, pis encore, de me rendre compte au dernier moment que l'eucalyptus n'était pas aussi flexible que je m'y attendais... Bref, je n'avais pas envie de me ridiculiser.

En faisant demi-tour, j'aperçus une silhouette en mouvement. Ce qui était bizarre, c'était que cette personne ne marchait pas dans l'allée. Elle se dirigeait vers la salle de jeux – que nous avions transformée en salle d'initiation – en coupant par la pelouse. Je plissai les yeux. Elle portait une longue cape noire avec une capuche rabattue sur le visage.

L'urgence de la suivre me frappa avec une violence telle que j'en eus le souffle coupé. Comme vidée de toute volonté propre, je quittai l'allée et me précipitai derrière l'inconnu alors qu'il atteignait la limite des arbres qui poussaient le long du mur d'enceinte.

Au moment où la silhouette pénétra dans l'ombre, elle se mit à se déplacer à une vitesse surhumaine, sa cape claquant furieusement derrière elle. On aurait dit qu'elle avait des ailes. Je crus apercevoir des éclairs écarlates sur une peau blanche, mais ma vision se brouillait à cause de la neige qui me piquait les yeux. Je serrai Nala plus fort contre moi et je me mis à courir dans la même direction : la trappe dans le mur est, l'endroit précis où j'avais vu les deux fantômes et où je m'étais promis de ne jamais retourner toute seule...

Le cœur battant à tout rompre, je fonçais le long du mur, sans cesser de me maudire : qu'est-ce qui me prenait de poursuivre au mieux un gamin qui voulait se faire la belle, au pire un spectre terrifiant ?

J'avais perdu de vue ma proie, mais, sachant que j'approchais de la trappe, je ralentis le pas et me glissai d'arbre en arbre, toujours dans l'ombre la plus épaisse.

Il neigeait de plus en plus fort ; Nala et moi étions toutes blanches, et je commençais à sentir le froid. Ma raison me soufflait que c'était de la folie, qu'il fallait que je rentre au dortoir. Après tout, ce qui se passait là ne me regardait pas. Peut-être n'était-ce qu'un prof inspectant les lieux pour s'assurer qu'aucun abruti de mon espèce n'errait dans la tempête...

Soudain, je me figeai : et si c'était l'assassin de Chris Ford qui rôdait dans les parages ? Si je l'affrontais, je risquais de mourir moi aussi. Mon imagination travail- lait à plein régime.

C'est alors que j'entendis des voix.

Je ralentis encore, avançant sur la pointe des pieds. Il y avait deux silhouettes près de la trappe. Les yeux plissés, je m'efforçai de les distinguer derrière le rideau de flocons. La personne que j'avais suivie me tournait le dos. Maintenant qu'elle ne courait plus à une vitesse absurde, elle se tenait dans une posture étrange, à moitié accroupie, le dos voûté. J'examinai ensuite la deuxième silhouette, qui me faisait face. Le froid qui me mordait la peau se propagea alors à mon âme : c'était Neferet.

Elle dégageait une aura de mystère et de puissance. Ses cheveux acajou volaient autour d'elle ; la neige par- semait sa longue robe noire. Elle avait une expression sévère, presque furieuse, et s'exprimait avec fougue en faisant de grands gestes.

Je m'approchai encore un peu. Des bribes de paroles me parvinrent alors, portées par le vent.

— ... faire plus attention à ce que tu fais ! Je ne...

Je tendis l'oreille, gênée par les gémissements du vent qui charriait une odeur de moisi complètement insolite dans la fraîcheur et la pureté de cette nuit enneigée.

— ... beaucoup trop dangereux, disait Neferet Obéis, ou...

La fin de sa phrase m'échappa. Son interlocuteur lui répondit par un grognement plus animal qu'humain.

Nala releva brusquement la tête et se mit à gronder. Je plongeai derrière un arbre.

— Chut ! chuchotai-je en essayant de la calmer à force de caresses.

Elle finit par se taire, mais elle avait les poils hérissés et ses yeux furieux étaient rivés sur l'inconnu.

— Vous aviez promis ! s'écria celui-ci d'une voix gutturale qui me donna la chair de poule.

Neferet leva la main comme pour le frapper. Il se recroquevilla contre le mur, et sa capuche glissa.

Je crus que j'allais vomir. C'était Elliott, le novice décédé dont le « fantôme » nous avait attaquées, moi et Nala, le mois précédent.

Neferet arrêta son geste et désigna la trappe avec violence. Elle avait élevé la voix et, cette fois, tous ses mots me parvinrent.

— Tu n'en auras plus ! Ce n'est pas le bon moment. Tu ne peux pas comprendre de telles choses, et je ne t'autorise pas à me questionner. Maintenant, va-t'en. Si tu me désobéis de nouveau, tu subiras mon courroux, et je ne souhaite à personne de subir le courroux d'une déesse. « Déesse » ? Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Oui, Déesse, gémit-il en reculant.

C'était bien Elliott, j'en étais sûre. Je reconnaissais sa voix. J'ignorais comment c'était possible, mais il n'était pas mort, et il ne s'était pas non plus transformé en vampire adulte. Il était devenu autre chose. Une créature horrible, répugnante.

Le visage de Neferet s'adoucit.

— Je ne veux pas me mettre en colère contre mes enfants. Vous savez que vous êtes ma plus grande joie.

Elle s'approcha d'Elliott et lui caressa le visage. Les yeux de la créature se mirent à luire, et ils prirent la couleur du sang séché. Tout son corps se mit à trembler. Autrefois, il avait été un adolescent petit, grassouillet, ingrat, affublé d'une peau trop blanche et de cheveux carotte toujours décoiffés. Cette description correspondait à la créature que j'avais sous les yeux, sauf que ses joues s'étaient creusées et que son corps semblait s'être ratatiné, si bien que Neferet dut se pencher pour baiser ses lèvres. Une vague de dégoût me submergea. Elliott poussa un grognement de plaisir. Elle se redressa et éclata d'un rire rauque et aguicheur.

— S'il vous plaît, Déesse ! geignit Elliott.

— Tu sais bien que tu ne le mérites pas.

— S'il vous plaît, Déesse ! répéta-t-il, pris de convulsions.

— Très bien, mais rappelle-toi : ce qu'une déesse donne, elle peut le reprendre.

Elle remonta sa manche et glissa un ongle sur son avant-bras, y laissant une mince ligne écarlate, où le sang se mit immédiatement à perler. Elle l'offrit à Elliott. Son sang exerça un tel attrait sur moi que je dus m'agripper au tronc rugueux pour m'empêcher de les rejoindre. Elliott tomba à genoux devant elle et, avec des grognements sauvages, se mit à sucer son sang.

Elle rejeta alors la tête en arrière et entrouvrit les lèvres. On aurait dit que nourrir cette créature grotesque lui procurait un plaisir d'ordre sexuel.

Le désir montait en moi. J'avais envie de trancher la peau de quelqu'un et de...

Non ! Je ne deviendrais pas un monstre, je ne deviendrais pas une abomination ! Je ne pouvais pas me laisser dominer comme ça. Lentement, je fis demi-tour, refusant de leur accorder un dernier regard.

CHAPITRE DIX-SEPT

Je rentrai au dortoir tremblante, confuse et complètement bouleversée. Des groupes d'élèves trempés regardaient la télévision dans la salle commune en buvant des chocolats chauds. J'attrapai une serviette sur une pile près de la porte et me joignis à Lucie, à Damien et aux Jumelles qui, regroupés autour de notre poste favori, regardaient une émission sur la mode. J'entrepris de sécher Nala, qui n'apprécia guère ma gentillesse. Lucie ne remarqua pas mon calme inhabituel, trop occupée à babiller. Apparemment, la bataille de boules de neige s'était transformée en un méga carnage après le repas du soir, jusqu'au moment où un projectile avait heurté la fenêtre du bureau de Dragon, le professeur d'escrime, qui n'était pas le genre de vampire à qui les novices cherchaient des noises.

— Dragon a mis un terme à la guerre, gloussa-t-elle, mais on s'est vraiment marrés !

— Ouais, dit Erin, tu as raté une bataille d'enfer, Zoey !

— On a foutu une sacrée raclée à Damien et à son petit copain ! enchérit Shaunee.

— Ce n'est pas mon petit copain ! s'écria Damien. Mais son sourire en coin en disait aussi long qu'un « pas encore ».

— Bien sûr, dirent les Jumelles.

— Moi, je le trouve mignon, déclara Lucie.

— Moi aussi, fit Damien en piquant un fard.

— Que penses-tu de lui, Zoey ? demanda Lucie.

Je battis des paupières. J'avais l'impression d'être dans un espace clos où la tempête faisait rage tandis que tous les autres, à l'extérieur, profitaient du beau temps sans se poser de questions.

— Tout va bien, Zoey ? s'inquiéta Damien.

— Tu pourrais me trouver de l'eucalyptus ? demandai-je à brûle-pourpoint.

— De l'eucalyptus ?

— Oui, quelques branches, et un peu de sauge. J'en ai besoin pour le rituel.

— Pas de problème, répondit-il en m'examinant avec attention.

— Tu as réglé ces histoires de rituel ? voulut savoir Lucie.

Je me tus, inspirai profondément, puis affrontai le regard interrogateur de mon ami.

— Damien, as-tu déjà entendu parler d'un novice qui, mort, serait ensuite revenu à la vie ?

Damien, et c'était tout à son honneur, ne se mit pas à paniquer et ne prétendit pas non plus que j'avais perdu la tête. Les Jumelles et Lucie me regardaient comme si je venais d'annoncer que j'allais tourner dans un film porno. Je les ignorai et restai concentrée sur Damien.

Il passait des heures à étudier, et se souvenait de tout ce qu'il lisait. Si l'un d'entre nous connaissait la réponse à ma question, c'était lui.

— Lorsque le corps d'un novice rejette la Transformation, il est impossible d'arrêter le processus. Tous les livres le disent explicitement. C'est aussi ce que nous a appris Neferet. Que se passe-t-il, Zoëy ?

Je ne l'avais jamais vu aussi sérieux.

— S'il te plaît, s'il te plaît, dis-moi que tu n'es pas malade ! s'écria Lucie, au bord des larmes.

— Non, pas du tout, la rassurai-je. Je vais bien, je te le promets.

— Alors, qu'y a-t-il, Zoëy ? demanda Shaunee.

— Tu nous fais peur, dit Erin.

— Ce n'était pas mon intention. Voilà, ça va vous paraître bizarre, mais je crois que j'ai vu Elliott.

— Hein ? Quoi ? s'exclamèrent-ils en chœur.

— Je ne comprends pas ! souffla Damien. Elliott est mort sous nos yeux !

Soudain, Lucie frappa dans ses mains.

— Comme Elizabeth ! s'écria-t-elle, et, avant que je puisse l'arrêter, elle cracha le morceau. Le mois dernier, Zoëy a cru voir le fantôme d'Elizabeth près du mur est. On ne vous a rien dit pour ne pas vous faire peur.

J'ouvris la bouche pour tout leur expliquer – et je la refermai aussi sec : je ne pouvais leur parler de Neferet.

Si les vampires étaient tous plus ou moins intuitifs, la grande prêtresse, elle, possédait une intuition extraordinaire, à tel point qu'elle semblait capable de lire dans les pensées. Si j'avouais à mes amis qu'elle avait laissé une créature aussi répugnante qu'Elliott le mort vivant lui sucer le sang, elle le saurait aussitôt.

Je devais absolument garder pour moi ce que j'avais vu.

— Zoëy ? fit Lucie en posant la main sur mon bras. Tu sais que tu peux tout nous dire.

Je lui souris. J'aurais tellement voulu que ce soit vrai...

— Je pense avoir vu le fantôme d'Elliott, tout comme je pense avoir vu celui d'Elizabeth le mois dernier.

— Alors, pourquoi tu m'as demandé si les novices pouvaient survivre au rejet ? s'étonna Damien.

Je regardai mes amis droit dans les yeux et leur mentis comme un arracheur de dents.

— Parce que ça m'a paru plus crédible que le fait de voir des fantômes – du moins jusqu'à ce que je formule ça à voix haute... Là, je comprends que c'est dingue.

— À ta place, j'aurais trop flippé ! dit Shaunee.

Erin acquiesça vigoureusement.

— C'était comme avec Elizabeth ? intervint Lucie.

— Là, par chance, je n'avais pas besoin d'improviser.

— Non. Il semblait plus réel. Par contre, il était lui aussi près du mur est, et ses yeux avaient la même lueur rouge.

Shaunee frémit.

— Je ne risque pas de remettre les pieds dans ce coin de sitôt, déclara Erin.

Damien se tapota le menton d'un air professoral.

— On dirait que tu possèdes une autre affinité, Zoëy, celle de voir les novices morts.

— J'aurais pu envisager cette option, aussi improbable soit-elle, si je n'avais pas vu le fantôme présumé, solide et tout à fait réel, déguster le sang de mon mentor. Néanmoins, c'était un excellent moyen de détourner son attention.

— Tu as peut-être raison, dis-je.

— Berk ! fit Lucie. J'espère que non.

— Et moi donc ! Pourrais-tu quand même faire quelques recherches là-dessus, Damien ?

— Bien sûr. Je verrai aussi s'il y a des références à des novices morts revenus hanter les lieux de leur passé.

— Merci, c'est gentil.

— Tu sais, je crois avoir lu dans un vieux texte d'histoire grecque que des esprits vampires arpentaient sans cesse les tombes antiques de...

Je cessai d'écouter, ravie de cette diversion. Je détestais leur mentir et j'aurais aimé leur raconter cette scène qui m'avait traumatisée. Comment allais-je pouvoir regarder Neferet en face dorénavant ?

Nala frotta son museau contre ma joue, puis s'installa sur mes genoux. Je regardai l'écran en la caressant tandis que Damien poursuivait son discours. Soudain, prenant conscience de ce que j'avais sous les yeux, je me jetai sur la télécommande posée sur la table basse. Nala grogna et sauta à terre, irritée. Je montai le son.

Chera Kimiko reprenait l'information principale du soir.

« Le corps du deuxième élève du lycée d'Union disparu, Brad Higeons, a été retrouvé ce soir par les agents de sécurité du Philbrook Muséum dans le petit ruisseau qui en traverse les jardins. Pour le moment, la cause de la mort n'a pas été officiellement déterminée, mais d'après nos sources le jeune homme serait décédé des suites d'une hémorragie provoquée par de multiples lacérations. »

— Non...soufflai-je, un terrible vrombissement me vrillant les oreilles.

— C'est le ruisseau que nous avons franchi la nuit du rituel du Samain, dit Lucie.

— C'est à seulement deux pas d'ici, fit Shaunee.

— Les anciennes Filles de la Nuit y allaient sans cesse, enchaîna Erin.

Damien formula alors ce que nous pensions toutes :

— Quelqu'un essaie de faire croire que des vampires tuent de jeunes humains.

— C'est peut-être le cas, lâchai-je.

— Tu as l'air bouleversé, remarqua Erin.

— C'est normal, fit Shaunee, tu connaissais ces deux garçons. Sans compter que tu as vu un fantôme aujourd'hui !

Damien scrutait de nouveau mon visage.

— Avais-tu un pressentiment au sujet de Brad, Zoey ? demanda-t-il d'une voix calme.

Oui. Non, pas un pressentiment. J'ai su qu'il était mort dès que j'ai appris son enlèvement, soupirai-je.

— Ton intuition était-elle accompagnée de détails précis ? Possèdes-tu d'autres informations sur sa mort ?

Comme réveillées par les interrogations de Damien, les bribes de phrases prononcées par Neferet me revinrent en mémoire : « ... beaucoup trop dangereux... Tu n'en auras plus... Tu ne peux pas comprendre... Je

ne t'autorise pas à me questionner... » Un froid glacial m'envahit.

— Non, rien du tout. Je dois aller dans ma chambre, annonçai-je, soudain incapable de soutenir leur regard.

Je détestais les mensonges, et je doutais de pouvoir tenir encore longtemps en restant avec eux.

— Je dois finir mon discours pour le rituel de demain, prétendis-je. Et je n'ai pas beaucoup dormi aujourd'hui, je suis crevée.

— OK, dit Damien, pas de problème. On comprend.

— Merci, marmonnai-je en quittant la pièce, ennuyée de leur causer tant d'inquiétude.

J'avais gravi la moitié de l'escalier lorsque Lucie me rattrapa.

— Ça t'embête si je viens avec toi ? J'ai très mal à la tête. Je veux seulement dormir, je ne te gênerai pas pendant que tu travailleras.

— Non, ça ne me dérange pas.

Je lui jetai un coup d'œil. Elle était pâle, en effet. Visiblement, même si elle ne les avait pas connus, la mort de Chris et Brad l'avait bouleversée, elle aussi. Sa sensibilité à fleur de peau et mes histoires de fantômes l'avaient terrifiée. Je passai mon bras autour de ses épaules et la serrai contre moi.

— Hé, tout ira bien.

— Oui, je sais. Je suis juste fatiguée.

Nous n'avons pas dit grand-chose en nous mettant en pyjama. Nala entra par la chatière, sauta sur mon lit et s'endormit presque aussi rapidement que Lucie. Cela m'épargna la peine de faire semblant d'écrire un discours déjà terminé. J'avais quelque chose d'autre en tête, quelque chose que je ne pouvais expliquer à personne, pas même à ma meilleure amie.

CHAPITRE DIX-HUIT

Mon livre de sociologie avancée des vampires se trouvait là où je l'avais laissé, sur l'étagère au-dessus de mon bureau. C'était le manuel de quatrième année ; Neferet me l'avait donné peu après mon arrivée, lorsqu'il était devenu clair que ma Transformation était plus rapide que celle des autres novices. Elle avait même voulu me faire passer dans une classe supérieure, mais j'avais réussi à l'en dissuader, arguant que j'étais déjà bien assez différente comme ça. Nous avons trouvé un compromis : je devais lire le manuel du début à la fin et lui poser des questions au fur et à mesure.

J'en avais vraiment eu l'intention... mais, entre mon accession à la tête des Filles de la Nuit, Erik, mes devoirs, et tout ce qui se passait ces derniers temps, je ne l'avais même pas ouvert.

Avec un soupir qui trahissait mon épuisement, je me mis au lit et me calai avec une montagne d'oreillers. Malgré les événements horribles que je venais de vivre, j'avais du mal à garder les yeux ouverts. Je consultai l'index et repérai ce que je cherchais : la soif de sang.

Plusieurs numéros de page suivaient ce terme. Je passai à la première section. D'abord, je n'appris rien que je ne savais déjà : au fur et à mesure que le novice avançait dans sa Transformation, il développait un goût pour le sang, qui, d'exécration, devenait délicieux. Il parvenait ensuite à déceler son odeur à distance. À cause des changements dans son métabolisme, les drogues et l'alcool lui faisaient de moins en moins d'effet ; pour le sang, c'était exactement le contraire.

— Sans blague ! dis-je dans ma barbe. J'étais au courant : du sang de novice mélangé à du vin avait suffi à me faire planer ; celui de Heath avait propagé en moi un feu délectable. Je sautai quelques pages. Mon œil fut attiré par un titre.

SEXUALITÉ ET SOIF DE SANG Bien que les besoins diffèrent selon l'âge, le sexe et la force du vampire, il doit périodiquement boire du sang humain pour rester en bonne santé. L'évolution naturelle, et notre bien-aimée déesse, Nyx, ont fait en sorte que ce processus procure du plaisir tant au vampire qu'au donneur humain. Comme nous l'avons appris

préalablement, la salive de vampire agit comme un anticoagulant. En sécrétant des endorphines qui stimulent les zones du cerveau régissant le plaisir chez l'humain et chez le vampire, elle peut même provoquer un simulacre d'orgasme.

Eh ben ! Pas étonnant que j'aie réagi comme ça avec Heath ! C'était inscrit dans mes gènes ! Fascinée, je poursuivis ma lecture.

Plus le vampire est âgé, plus la quantité d'endorphines relâchées lors de la consommation de sang est importante, et plus la jouissance est intense pour les deux partis.

Selon une hypothèse répandue depuis des siècles au sein de la communauté vampire, cette extase est la raison principale pour laquelle les humains ont vilipendé notre race. Se sentant menacés par notre capacité à leur procurer un plaisir extrême lors d'un acte qu'ils considèrent dangereux et odieux, ils nous ont qualifiés de prédateurs. En réalité, les vampires peuvent contrôler leur soif de sang, de telle sorte que les donneurs humains n'encourent près que aucun risque. Le danger vient de l'Empreinte qui se produit souvent lors du rituel de consommation de sang.

Je passai précipitamment à la section suivante, les joues en feu.

L'EMPREINTE

L'Empreinte est un phénomène qui ne se produit pas systématiquement. De nombreuses études ont tenté de déterminer les raisons exactes pour lesquelles certains humains impriment, et d'autres non. Malgré de nombreux facteurs déterminants, tels que l'attachement émotionnel, la relation entretenue par l'humain et le vampire avant la Transformation, l'âge, l'orientation sexuelle et la fréquence de la consommation, il n'existe aucun moyen de prévoir avec certitude si un humain y est sujet.

Le texte recommandait ensuite la plus grande prudence aux vampires se fournissant sur un donneur vivant – une pratique clairement désapprouvée par les auteurs – plutôt que dans des banques de sang, entreprises secrètes dont de très rares humains connaissaient l'existence (les- quels, apparemment, étaient bien payés pour garder le silence). Il lançait une série d'avertissements concernant les risques de l'Empreinte pour l'humain, insistant sur le fait que le lien émotionnel ainsi créé touchait également le vampire. Je me redressai, le ventre noué. Apparemment, lorsque l'Empreinte était en place, le vampire ressentait

les émotions de l'humain et pouvait même, dans certains cas, l'appeler et/ou retrouver sa trace.

Suivait une digression sur Bram Stoker, qui avait imprimé avec une grande prêtresse. Dans un accès de jalousie et de colère, ne comprenant pas que l'engagement de sa maîtresse envers Nyx passait avant leur relation, il l'avait trahie en grossissant les aspects négatifs de l'Empreinte dans son célèbre *Dracula*.

— Ça alors ! Je ne m'en serais jamais doutée, marmonnai-je.

Pourtant *Dracula* était l'un de mes livres favoris depuis mes treize ans... Je parcourus la suite en pointillé jusqu'à un passage plus intéressant, que je lus lentement en me mordillant la lèvre.

L'EMPREINTE ENTRE NOVICE ET VAMPIRE Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, en raison des risques de l'Empreinte, les novices n'ont pas le droit de boire le sang de donneurs humains. On leur permet néanmoins de pratiquer cela entre eux. Il a en effet été prouvé que deux novices partageant leur sang ne pouvaient imprimer. En revanche, un vampire adulte peut imprimer avec un novice. Ce phénomène provoque alors des complications physiques et émotionnelles chez le novice lorsqu'il achève sa Transformation, complications souvent néfastes pour le vampire lui-même. Il est donc formellement interdit au vampire adulte de laisser un novice boire son sang.

Je secouai la tête au souvenir de la scène consternante que j'avais surprise entre Neferet et Elliott. Même en passant sur le fait, déjà ahurissant, que ce dernier était mort, Neferet était une grande prêtresse : elle n'aurait jamais dû permettre à un novice (même mort) de boire son sang !

J'entamai ensuite un chapitre expliquant comment rompre une Empreinte. Apparemment, cela demandait l'aide d'une grande prêtresse puissante, beaucoup de souffrances physiques, surtout chez l'humain, et, même après, les deux partis devaient se tenir à distance l'un de l'autre, sans quoi l'Empreinte risquait de se rétablir.

Une immense lassitude s'empara de moi. Depuis quand n'avais-je pas vraiment dormi ? Il était six heures dix. Il ferait bientôt jour. J'allai ranger le livre sur son étagère, me sentant vieille et courbaturée. Puis je soulevai un pan des rideaux et jetai un coup d'œil par notre grande fenêtre. Il neigeait toujours ; baigné de la lumière hésitante d'avant l'aube, le monde semblait doux, innocent. Difficile d'imaginer qu'on y avait assassiné des adolescents et que des novices morts y étaient revenus

à la vie. Je fermai les yeux et posai mon front contre la vitre. Je ne voulais plus penser à tout ça. J'étais trop fatiguée... trop perdue... incapable de voir clair dans ce qui se passait autour de moi.

Mon esprit se mit à vagabonder. Erik rentrerait dans la journée. Cette pensée me procura autant de plaisir que de mauvaise conscience et, bien entendu, me ramena à Heath.

J'avais donc imprimé avec lui ! Cette idée m'effrayait et me plaisait en même temps. Était-ce si grave d'être émotionnellement et physiquement liée à Heath, qui désormais était sobre ? Si je n'avais pas rencontré Erik (et Loren), la réponse aurait sans aucun doute été « non ». La seule chose qui me gênait vraiment, c'était qu'il me faudrait dissimuler cette relation. « Bien sûr, je pourrais mentir... » Cette pensée s'insinua comme une fumée empoisonnée dans mon cerveau exténué. « Neferet et Erik savent que, la première fois que j'ai bu le sang de Heath, j'ignorais encore tout de l'Empreinte et de la soif de sang. Je pourrais leur faire croire que j'ai imprimé à ce moment-là. Peut-être me débrouillerais-je pour sortir avec Heath et avec Erik... »

Je savais que j'avais tort, que ce serait malhonnête... mais j'étais tellement tiraillée ! Je m'étais beaucoup attachée à Erik. Il vivait dans mon monde et comprenait les enjeux de la Transformation, la difficulté d'embrasser une vie nouvelle. Rien qu'à l'idée de le quitter, j'avais le cœur brisé.

Mais penser que je ne reverrais plus jamais Heath, que je ne goûterais plus jamais à son sang me faisait paniquer. Je soupirai : si c'était dur pour moi, ce devait être mille fois pire pour lui. Après tout, pendant un mois entier, il s'était baladé avec une lame de rasoir dans la poche, au cas où il me croiserait ! Il avait arrêté de boire et de fumer pour moi. Et il n'avait pas hésité à se couper pour me laisser boire son sang. À ce souvenir, je frémis, et le froid n'y était pour rien. La description rationnelle et détachée que faisait mon livre de sociologie de la soif de sang était très loin de la réalité de ce que j'éprouvais.

Boire le sang de Heath avait provoqué en moi une excitation incroyable ; je voulais recommencer, encore et encore. Très bientôt. Tout de suite, même. Je pensai à son corps musclé, au goût merveilleux de son sang, et dus me mordre la lèvre pour réprimer un gémissement.

Et, soudain, une partie de mon esprit s'éleva, tel un fil s'échappant d'une pelote de laine. Elle se mit à chercher... à chasser... à traquer... et

déboucha dans une pièce obscure, au-dessus d'un lit. Je retins mon souffle.

Il dormait sur le dos, les cheveux ébouriffés, comme un petit garçon. Un petit garçon extrêmement mignon... Même selon les critères des vampires, réputés pour leur beauté surnaturelle, il faisait très fort.

Comme s'il avait senti ma présence, il remua dans son sommeil, tourna la tête et envoya valser son drap. Il ne portait qu'un boxer bleu avec des motifs de petites grenouilles vertes et dodues. Je souris, mais mon sourire se figea lorsque je remarquai la mince ligne rose qui courait sur son cou.

Là où il s'était coupé, là où je l'avais sucé. Je pouvais presque sentir la chaleur et le goût de son sang sur ma langue, sucré, riche, chocolaté.

Incapable de me retenir, je gémis, et, au même instant, il gémit lui aussi, sans se réveiller.

— Zoëy, marmonna-t-il d'un ton rêveur.

— Oh, Heath, chuchotai-je. Je ne sais plus ce que je dois faire.

En revanche, je ne savais que trop bien ce que je voulais faire : oublier ma fatigue, monter dans ma voiture, foncer jusque chez lui, me faufiler par la fenêtre de sa chambre (ce n'aurait pas été une première), rouvrir la plaie à peine cicatrisée et laisser son sang délicieux couler dans ma bouche tout en me pressant contre lui et en faisant l'amour pour la première fois de ma vie.

— Zoëy !

Cette fois, il battit des paupières. Il gémit de nouveau, et sa main descendit lentement sur son ventre...

J'ouvris les yeux et me retrouvai dans ma chambre, toujours appuyée contre la fenêtre, la respiration lourde.

Mon téléphone bipa : j'avais reçu un texto. Les mains tremblantes, je l'ouvris et lus : G senti ta présence. Promets de venir vendredi.

J'inspirai profondément et tapai, le cœur battant : Promis.

Je refermai mon téléphone et l'éteignis. Puis, chassant l'image d'un Heath séduisant qui me désirait de toute évidence autant que je le désirais, je grimpai dans mon lit. J'eus du mal à croire mon réveil, qui indiquait huit heures vingt-sept du matin. J'avais passé plus de deux heures devant la fenêtre ! Je décidai de dénicher plus d'informations sur l'Empreinte et les relations entre humains et vampires la prochaine fois que j'irais à la médiathèque (et le plus tôt serait le mieux). Avant d'éteindre ma lampe de chevet, je regardai Lucie. Recroquevillée sur le

côté, elle me tournait le dos, mais je devinai à sa respiration régulière qu'elle dormait profondément. Par chance, mes amis ignoraient qu'ils côtoyaient un monstre assoiffé de sang et de sexe !

Je voulais Heath.

J'avais besoin d'Erik.

J'étais intriguée par Loren.

J'ignorais complètement comment j'allais me sortir de cet imbroglio.

Je fis une boule de mon oreiller. J'étais tellement fatiguée que j'avais l'impression qu'on m'avait droguée. Pourtant, mon esprit refusait de se calmer. À mon réveil, je reverrais Erik, et probablement Loren. Je devrais affronter Neferet et accomplir mon premier rituel devant un groupe qui n'attendait sans doute que de me voir échouer, ou du moins me ridiculiser, deux choses qui risquaient bien d'arriver. Et puis, il y avait le mystère Elliott : c'était forcément un fantôme, et pourtant son comportement n'avait rien de fantomatique. Sans parler des assassinats qui semblaient avoir été commis par un vampire.

Je fermai les yeux et ordonnai à mon corps de se détendre, à mon esprit de se concentrer sur quelque chose d'agréable, comme... comme la neige, si jolie...

Petit à petit, l'épuisement gagna du terrain et, avec reconnaissance, je sombrai enfin dans un profond sommeil.

CHAPITRE DIX-NEUF

Des coups frappés à la porte me sortirent d'un rêve sur des flocons de neige en forme de chats.

— Zoëy ! Lucie ! Vous allez être en retard ! cria Shaunee.

— OK, OK, j'arrive, lançai-je en me dépêtrant de mes couvertures tandis que Nala protestait, outrée.

Je jetai un coup d'œil sur mon réveil, que je n'avais pas pris la peine de programmer. Après tout, nous n'avions pas cours le dimanche, et en général je ne dormais jamais plus de huit ou neuf heures de suite.

— Zut !

Il était 21 h 59 ! J'avais dormi plus de douze heures. Je me traînai jusqu'à la porte, m'arrêtant pour secouer la jambe de Lucie.

— Humph, marmonna-t-elle d'une voix endormie. J'entrouvris le battant. Shaunee me foudroya du regard.

— C'est pas vrai ! Vous n'avez pas trouvé mieux que de dormir tout ce temps ? Couchez-vous plus tôt si vous ne pouvez pas vous lever le soir ! Erik va monter sur scène dans une demi-heure.

— Ah, zut ! dis-je en me frottant le visage pour me réveiller. J'avais complètement oublié.

Elle leva les yeux au ciel.

— Habille-toi en vitesse, colle-toi une bonne couche de maquillage, et coiffe-toi ! Ton petit ami te cherche partout.

— OK, OK. Merde ! J'arrive. Erin et toi, vous pourriez...

Elle me coupa d'un geste de la main.

— Qu'est-ce que tu crois ? On t'a déjà couverte ! Erin te garde en ce moment même une place au premier rang.

— C'est toi, maman ? marmonna Lucie dans un demi-sommeil. Je veux pas aller à l'école aujourd'hui...

Shaunee fit une grimace méprisante.

— C'est bon, on se dépêche. Gardez-nous des places, dis-je en lui claquant la porte au nez.

Je m'approchai de mon amie et la secouai par l'épaule.

— Réveille-toi !

— Hein ?

— Lucie, il est dix heures du soir. On a dormi comme des loirs, et on est très en retard.

— Hein ?

— Mais tu vas te réveiller, bon sang ! m'écriai-je, passant toute ma frustration sur elle.

Elle jeta un regard sur le réveil et sursauta.

— Quelle horreur ! On est en retard.

— C'est ce que je me tue à te dire ! Je vais enfiler un truc et me préparer. File prendre une douche, tu as une mine horrible.

— D'acc'...

Elle entra dans la salle de bains d'une démarche mal assurée.

Je mis un jean et un pull noir, puis tentai de m'arranger un peu. Dire que j'avais oublié qu'Erik allait interpréter le monologue qu'il avait présenté lors du concours ! Je ne m'étais même pas inquiétée de la place qu'il avait eue, ce qui était tout à fait contraire aux devoirs d'une bonne petite amie. Evidemment, j'avais eu d'autres choses en tête, mais quand même... Tout le monde me voyait comme la veinarde qui avait réussi à attraper Erik après qu'il s'était échappé de la toile d'araignée d'Aphrodite. Moi aussi, je m'étais estimée heureuse de l'avoir. Sauf que j'avais eu du mal à m'en souvenir lorsque j'avais sucé le sang de Heath et flirté avec Loren...

— Désolée de m'être réveillée si tard, Zoëy, dit Lucie, qui sortait de la salle de bains dans un nuage de vapeur, en séchant ses boucles blondes avec une serviette.

Elle était habillée presque comme moi et était encore à moitié endormie, à en juger par son visage pâle et fatigué. Elle bâilla à s'en décrocher la mâchoire et s'étira comme un chat.

— Non, c'est ma faute, dis-je. J'aurais dû mettre mon réveil, vu le manque de sommeil que j'avais accumulé.

Après tout, c'était normal que ma meilleure amie ne se soit pas beaucoup reposée ces derniers temps : je lui communiquais toujours mon stress.

— J'en ai pour une seconde, annonça-t-elle. Le temps de mettre un peu de gloss et de mascara. Mes cheveux seront secs dans deux minutes.

Cinq minutes plus tard, nous sortions du dortoir comme un ouragan et courions jusqu'à la salle de spectacle sans même avoir pris le temps de

petit-déjeuner. Au moment où nous nous assîmes, les lumières se mirent à clignoter pour indiquer que le spectacle allait commencer.

— Erik t'a attendue jusqu'au dernier moment, m'apprit Damien.

Je remarquai avec plaisir qu'il était installé à côté de Jack. Ces deux-là formaient un joli couple.

— Il est furieux ? demandai-je.

— Perplexe serait un terme plus approprié, dit Shaunee.

— Plutôt inquiet, rectifia Erin.

— Vous ne lui avez pas dit que je ne m'étais pas réveillée ?

— Si, répondit Shaunee. D'où son inquiétude.

— Je l'ai mis au courant de la mort de tes deux amis, intervint Damien en leur lançant un regard sévère. C'est pour ça qu'il se faisait du souci.

— Je ne comprends pas comment on peut poser un lapin à un mec aussi sexy, déclara Erin.

— Exact, Jumelle, fit Shaunee.

— Je n'ai pas..., protestai-je, mais, à ce moment-là, les lumières s'éteignirent.

Mme Nolan, notre prof de théâtre, monta sur scène et prit la parole. Elle souligna longuement l'importance pour les acteurs de se former aux classiques et le prestige dont le concours de monologues de Shakespeare jouissait auprès des vampires du monde entier. Elle nous rappela que chacune des vingt-cinq Maisons de la Nuit envoyait ses cinq novices les plus doués, si bien qu'au final cent vingt-cinq talentueux candidats étaient en lice.

— Punaise, je ne savais pas qu'Erik avait dû se confronter à autant de monde ! soufflai-je à Lucie.

— Je suis sûre qu'il a fait un tabac, chuchota-t-elle. Il est formidable.

Elle bâilla et toussa. Je fronçai les sourcils : comment pouvait-elle être encore fatiguée ?

— Chut ! sifflèrent les Jumelles.

Je reportai mon attention sur Mme Nolan.

— Les résultats du concours ont été mis sous scellés jusqu'à ce que tous les élèves soient rentrés dans leurs établissements respectifs. J'annoncerai le classement de nos cinq finalistes au fur et à mesure que je vous les présenterai. Ils viendront alors sur scène pour vous proposer leur monologue. Je ne saurais vous dire à quel point nous sommes fiers d'eux. Ils ont effectué un travail exceptionnel.

Son visage s'éclaira d'un large sourire, puis elle passa à la première candidate, Kaci Crump, une élève de deuxième année que je ne connaissais pas très bien, qui s'était placée cinquante-deuxième avec son interprétation du monologue de Béatrice dans *Beaucoup de bruit pour rien*.

Je la trouvai bonne, mais la candidate suivante, Cassie Kramme, une troisième année qui avait obtenu la vingt-cinquième place, la battait à plates coutures. Elle interpréta le célèbre monologue de Portia du *Marchand de Venise*, qui commence par : « La clémence ne se commande

pas ^[2]... » Ni l'une ni l'autre n'appartenaient aux Filles de la Nuit, me semblait-il. Eh bien ! On pouvait dire qu'Aphrodite n'avait pas pris le risque de se faire piquer son titre de reine des comédiennes !

Le concurrent suivant, Cole Clifton, était un ami d'Erik. Il était grand, blond, et absolument craquant. Il avait terminé en vingt-deuxième position avec son interprétation de Roméo : « Mais doucement ! Quel le lumière jaillit par cette fenêtre ?... » Il était bon. Très, très bon. Shaunee et Erin (surtout Shaunee) applaudirent à tout rompre lorsqu'il eut terminé. Hum... « Il faudrait que je demande à Erik d'arranger un coup entre- son copain et Shaunee », me dis-je.

La concurrente suivante était Deino, une métisse à tomber par terre. Elle avait des cheveux magnifiques et une superbe peau café au lait. Par ailleurs, elle avait appartenu au cercle intime d'Aphrodite. C'était l'une de ses trois meilleures amies, celles qui avaient emprunté leurs prénoms aux Grées, créatures mythologiques malfaisantes, sœurs de la Gorgone : Deino, Enyo, Pemphredo. Traduction : Terrible, Belliqueuse et Acerbe.

Ces noms leur allaient à merveille : ces trois garces égoïstes et cruelles avaient laissé tomber Aphrodite lors du rituel du Samain et, à ce que j'en savais, ne lui avaient plus adressé la parole depuis. Oui, Aphrodite la sorcière s'était plantée, chose qui aurait pu m'arriver à moi aussi ; cependant j'étais sûre que Lucie, les Jumelles et Damien ne m'auraient pas tourné le dos pour autant.

Ils m'en auraient voulu. Ils m'auraient dit mes quatre vérités. Mais ils ne m'auraient jamais abandonnée.

Deino s'était placée à une formidable onzième position. Elle avait choisi la scène de la mort de Cléopâtre, et je dus bien admettre qu'elle était très douée. J'étais tellement éblouie par sa performance que j'en vins à penser que son attitude démoniaque avait peut-être seulement été le fruit de

l'influence d'Aphrodite. Depuis que j'avais pris la tête des Filles de la Nuit, aucune de ses amies proches ne m'avait causé le moindre problème. Terrible, Belliqueuse et Acerbe avaient fait profil bas. Hum... Je tenais peut-être l'occasion d'accueillir un ancien membre du cercle d'Aphrodite dans mon conseil des préfets.

Je réfléchissais encore à la manière d'annoncer ma décision à mes amis (et préfets) lorsque Mme Nolan revint sur scène. Elle attendit que le public se calme avant de prendre la parole, les yeux brillants d'excitation. Un petit frisson me parcourut : Erik avait fini parmi les dix meilleurs !

— Erik Night est notre dernier concurrent, annonça-t-elle, rayonnante. Son incroyable talent s'est révélé dès le jour où il a été marqué, il y a trois ans. Je suis fière d'être son professeur et son mentor. Veuillez lui réserver l'accueil qu'il mérite pour avoir terminé premier du concours international de monologues de Shakespeare !

La salle explosa de joie. Erik s'avança sur scène, souriant. J'en eus le souffle coupé. Comment avais-je pu oublier qu'il était aussi beau ? Grand, il avait des cheveux bruns et des yeux d'un bleu si vif qu'on avait l'impression en les regardant de plonger dans un ciel d'été. Comme tous les autres acteurs, il était vêtu de noir. Il arborait l'insigne des troisièmes années, le chariot doré de Nyx avec sa traînée d'étoiles.

Il se plaça au centre de la scène, m'adressa un grand sourire et me fit un clin d'œil. Je manquai défaillir. Puis il inclina la tête... Lorsqu'il la releva, Erik Night, novice de dix-huit ans, avait disparu. Il s'était transformé sous nos yeux en Othello, un combattant maure qui tentait d'expliquer à une assemblée de sceptiques comment une princesse vénitienne était tombée amoureuse de lui, et lui d'elle.

Son père m'aimait ; il m'invitait souvent ; il me demandait l'histoire de ma vie, année par année, les batailles, les sièges, les hasards que j'avais traversés. ^[3]

Comme tout le monde dans la salle, je ne pouvais le quitter des yeux. Et je ne pouvais m'empêcher de le comparer à Heath. À sa manière, mon ex (?) petit ami était aussi talentueux qu'Erik. Il était le joueur vedette du lycée de Broken Arrow ; une brillante carrière de footballeur universitaire, voire professionnel, s'ouvrait à lui. Je l'avais très souvent regardé jouer au foot, j'avais été fière de lui, je l'avais encouragé. Pourtant, il ne m'avait jamais inspiré autant d'admiration qu'Erik. La seule fois où il m'avait époustouflée, c'était lorsqu'il s'était tranché la

peau pour m'offrir son sang. Erik fit une pause et avança jusqu'au bord de la scène.

J'aurais presque pu le toucher. Alors, il me regarda droit

Elle eût voulu ne pas l'avoir entendu, mais elle eût voulu aussi que le ciel eût fait pour elle un pareil homme ! Elle me remercia et me dit que, si j'avais un ami qui l'aimait, je lui apprisse seulement à répéter mon histoire, et que cela suffirait à la charmer. Sur cette insinuation, je parlai : elle m'aimait pour les dangers que j'avais traversés, et je l'aimais pour la sympathie qu'elle y avait prise.

Il porta les doigts à ses lèvres, les tendit vers moi pour m'offrir ce baiser, puis les ramena contre son cœur et s'inclina. La salle se leva pour l'ovationner. A côté de moi, Lucie riait et s'essuyait les yeux.

— C'était tellement romantique que j'ai pleuré ! cria-t-elle.

— Moi aussi ! répondis-je, émue.

Mme Nolan clôtura la cérémonie et invita tout le monde à passer au foyer, où une réception nous attendait.

— Viens, Zoëy, dit Erin en m'attrapant par un bras.

— Oui, fit Shaunee en m'attrapant par l'autre. On reste avec toi parce que l'ami d'Erik, le Roméo, est décidément trop canon.

Elles entreprirent alors, tels deux petits remorqueurs, de nous frayer un passage à travers le flot d'élèves qui se déversait de la salle de spectacle. Je jetai un regard impuissant à Damien et Lucie. Ils allaient devoir se débrouiller seuls. Les Jumelles étaient une force que nul ne pouvait contrôler, pas même moi.

Une fois dans le foyer, nous vîmes Erik qui entraît avec Cole par la porte des artistes. Dès qu'il m'aperçut il laissa son ami et se dirigea vers moi.

— Miam, miam, murmura Shaunee. Il est trooop craquant.

— Comme toujours, nous sommes entièrement d'accord, dit Erin en poussant un soupir rêveur.

Je restai plantée là comme une idiote. Avec une étincelle malicieuse dans le regard, Erik me prit la main et l'embrassa. Puis il fit la révérence et, de sa puissante voix d'acteur, proclama :

— Bonjour, ma douce Desdémone.

Je me sentis rougir et, oui, je gloussai. Il me serra dans ses bras ; son étreinte était à la fois chaleureuse et convenable en public. J'entendis alors un rire cruel et familier. Aphrodite, éblouissante avec sa minijupe noire, ses bottes à talons aiguilles et son pull moulant, passa devant nous

en remuant les fesses. Je croisai son regard par-dessus l'épaule d'Erik.

— S'il t'appelle Desdémone, susurra-t-elle d'une voix qui, dans une autre bouche, aurait pu paraître amicale, je te conseille la plus grande prudence. Au moindre doute sur ta fidélité, il t'étranglera dans ton lit. Mais ça ne te, viendrait pas à l'idée de le tromper, n'est-ce pas ?

Sur ce, elle rejeta en arrière sa superbe crinière blonde et s'éloigna.

Personne ne dit rien pendant quelques secondes ; puis les Jumelles rompirent le silence.

— Cette nana a un problème.

— Un sérieux problème.

Tout le monde éclata de rire. Tout le monde, sauf moi. Croyait-elle que j'avais trompé Erik avec Loren à la médiathèque ? Était-ce sa façon de m'avertir qu'elle allait le lui raconter ? La croirait-il ? En plus de ça, la voir tirée à quatre épingles m'avait rappelé que je portais un jean froissé et un pull enfilé à la hâte. Mes cheveux et mon maquillage avaient aussi connu des jours meilleurs. Il y avait même de grandes chances que j'aie encore des traces d'oreiller sur la joue.

— Ne la laisse pas t'atteindre, dit gentiment Erik.

Je relevai les yeux sur lui. Il serra ma main et me sourit.

— Ne t'en fais pas, ça ne risque pas, prétendis-je avec entrain. Et puis, on s'en fiche, tu as remporté le concours ! C'est fantastique, Erik. Je suis tellement fière de toi !

Je me collai de nouveau contre lui, me délectant de son odeur, de sa taille qui me donnait l'impression d'être frêle et délicate.

— Erik, c'est trop cool que tu aies gagné ! s'exclama Erin. Ça ne nous étonne pas, tu es énorme sur scène.

— Absolument. Pareil pour ton copain, là-bas, dit Shauneen en désignant Cole du menton. Il fait un Roméo génial !

— Je lui transmettrai, promit Erik avec un sourire taquin.

— Erik, tu as été formidable ! s'exclama à son tour Damien en nous rejoignant, Jack sur les talons.

— Félicitations, fit ce dernier d'un air timide mais enthousiaste.

— Merci, les gars. Hé, Jack, je ne te l'ai pas dit tout à l'heure, mais je suis content que tu sois là. Ça va être sympa d'avoir un camarade de chambre.

Le joli visage de Jack s'illumina, et je pressai la main d'Erik. C'était l'une des raisons pour lesquelles je l'aimais tant : en plus de sa beauté et

de son talent, il était d'une authentique gentillesse. Des tas de types dans sa position (à savoir jouissant d'une certaine popularité) auraient ignoré ce petit première année, ou, pire, lui auraient bien montré qu'ils n'avaient pas la moindre envie de partager la chambre d'une « tapette ». Erik n'était pas du tout comme ça et, encore une fois, je ne pus m'empêcher de le comparer à Heath, qui aurait paniqué à l'idée de cohabiter avec un gay. Non par méchanceté, mais simplement parce qu'il était un homophobe à l'esprit étroit. Cela me fit penser que je n'avais jamais demandé à Erik d'où il venait. Décidément, je faisais une petite amie minable !

Damien me donna un coup de coude.

— Tu m'as entendu, Zoëy ?

— Hein ?

— Hé, ho ! La Terre appelle Zoëy ! Je t'ai demandé si tu avais conscience de l'heure qu'il était. Tu te rappelles que le rituel de pleine lune commence à minuit ?

— Ah, merde ! m'écriai-je en regardant l'horloge murale.

— Onze heures et demie ! Il était grand temps que je me change et que je file à la salle de jeux allumer les bougies et m'assurer que tout était en place sur la table de la déesse.

— Je suis désolée, Erik, je dois y aller. J'ai encore des milliers de choses à faire avant le début du rituel. Vous, dis-je à mes quatre amis, vous venez avec moi.

Ils hochèrent tous la tête comme des marionnettes montées sur ressort. Je me tournai vers Erik.

— Tu seras là, n'est-ce pas ?

— Oui. A ce propos, je t'ai rapporté un petit cadeau de New York. Donne-moi juste une seconde pour aller te le chercher, lança-t-il en se hâtant vers la porte des artistes.

— Il est trop beau pour être vrai ! soupira Erin.

— Espérons que son ami est comme lui, dit Shaunee en adressant un sourire encourageant à Cole, qui, de l'autre côté de la pièce, le lui rendit.

— Damien, est-ce que tu as trouvé de la sauge et de l'eucalyptus ? demandai-je, soudain nerveuse.

— J'aurais vraiment dû manger quelque chose. Mon ventre était une caverne vide qui menaçait de m'engloutir tout entière.

— Oui, Zoëy, ne t'en fais pas. Je les ai même tressés ensemble pour toi.

— Tout sera parfait, tu verras, me rassura Lucie.

— Oui, inutile de t'inquiéter, déclara Shaunee.

— On sera avec toi, dit Erin.

Je leur souris, incroyablement heureuse de les avoir pour amis. Erik revint et me tendit une grosse boîte blanche. J'hésitai un instant.

— Zoey, m'avertit Shaunee, si tu ne l'ouvres pas, je vais le faire à ta place.

Je fis glisser le ruban qui maintenait le paquet fermé, soulevai le couvercle, et restai interdite. Tous ceux qui se trouvaient suffisamment près pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur eurent d'ailleurs la même réaction. Je n'avais jamais vu de robe aussi belle. Elle avait été taillée dans un tissu noir parsemé de particules argentées. Au moindre rayon de lumière, elle étincelait telle une étoile filante dans un ciel nocturne.

— Erik, elle est magnifique ! lâchai-je, émue.

— Je voulais que tu aies quelque chose de spécial pour ton premier rituel.

Nous nous étreignîmes une dernière fois, puis je filai, accompagnée de mes amis. Serrant la robe contre moi, je tentai d'oublier qu'Erik m'avait acheté ce cadeau sublime alors que j'avais sucé le sang de Heath et flirté avec Loren. Ma mauvaise conscience ne cessait pourtant de me répéter : « Tu ne le mérites pas... tu ne le mérites pas... tu ne le mérites pas. »

CHAPITRE VINGT

Shaunee, Erin, Lucie, allumez les bougies blanches. Damien, va mettre celles des éléments à leur place, ça me permettra de m'occuper de la table de Nyx.

J'avais déjà préparé l'offrande à la déesse, un grand plateau chargé de fruits frais, de fromage et de viande. Je n'avais plus qu'à le sortir du réfrigérateur, prendre une bouteille de vin, et disposer le tout sur la table placée au centre du grand cercle de bougies blanches.

Cette table, sur laquelle j'avais installé un verre à pied richement décoré, une statue de la déesse, un briquet long et élégant et la bougie violette de l'esprit, l'élément que j'appellerais en dernier, symbolisait la richesse et les bienfaits que Nyx accordait à ses enfants.

Tout en m'activant, je répétais dans ma tête le discours que j'allais prononcer dans – je jetai un coup d'œil sur l'horloge et me crispai – dans quinze minutes ! Des novices commençaient à affluer, mais ils se cantonnaient dans les coins de la pièce, en petits groupes méfiants, et regardaient les Jumelles et Lucie allumer les bougies. À l'évidence, je n'étais pas la seule à angoisser. Pour eux aussi, c'était nouveau : sous le règne d'Aphrodite, qui avait duré deux ans, le groupe était devenu un club snobinard et fermé, où les novices qui n'appartenaient pas à « l'élite » étaient utilisés et ridiculisés.

Ce soir, les choses allaient changer.

J'observai mes amis. Ils avaient tous choisi de porter du noir pour aller avec la superbe robe qu'Erik m'avait offerte. Je l'admirai pour la énième fois. Elle était simple, mais parfaite. Elle avait des manches longues et un grand décolleté rond, pas aussi profond néanmoins que ceux des robes de rituel d'Aphrodite. Elle me moulait jusqu'à la taille, puis s'évasait gracieusement jusqu'au sol. Au moindre de mes mouvements, ses éclats d'argent luisaient à la lueur des bougies, tout comme le collier qui pendait à mon cou. Chaque Fils et chaque Fille de la Nuit arboraient le même pendentif. Cependant, ma triple lune était incrustée de grenats, et c'était la seule dont on avait retrouvé un double près du cadavre d'un humain...

Non ! Pas de pensées négatives. Je devais me concentrer sur des choses

positives et me préparer à l'épreuve qui m'attendait. Damien revint avec un grand plateau, sur lequel il avait posé les quatre bougies représentant les éléments : jaune pour l'air, rouge pour le feu, bleue pour l'eau et verte pour la terre. Je souris en regardant mes amis : ils avaient de l'allure, avec leurs élégants vêtements noirs et leurs colliers argentés. Damien tendit la bougie verte à Lucie, qui avait déjà pris place au point nord du cercle. Au moment où elle la toucha, elle écarquilla les yeux et poussa un drôle de petit cri. Damien recula si vivement qu'il faillit tomber.

— Tu as ressenti ça ? demanda Lucie d'une voix étrange, à la fois étouffée et amplifiée.

Damien hocha la tête, l'air secoué.

Ils se tournèrent tous les deux vers moi.

— Zoëy, tu pourrais venir une seconde ? lança Damien.

Je me précipitai vers eux, inquiète.

— Que se passe-t-il ?

— Dis-lui, fit Damien.

Lucie, pâle, semblait encore sous le choc.

— Tu ne sens pas ? demanda-t-elle.

Je fronçai les sourcils.

— Quoi donc ?...

Je m'interrompis : l'air embaumait le foin fraîchement coupé, le chèvrefeuille, et la terre tout juste labourée.

— Si, dis-je, perplexe. Pourtant je n'ai pas évoqué la terre...

Nyx m'avait en effet donné le pouvoir de matérialiser les cinq éléments. Un mois après l'avoir découvert, j'ignorais toujours ce que cela impliquait. Je savais en revanche que, quand je formais un cercle, chacun des éléments se manifestait physiquement. Le vent tourbillonnait autour de moi quand j'évoquais l'air. La chaleur du feu me rosissait les joues. La fraîcheur de la mer m'enveloppait quand j'appelais l'eau. À l'appel de la terre, des odeurs de nature s'élevaient, et je sentais l'herbe sous mes pieds, et ce, même quand je portais des chaussures. Bizarre, non ?

Seulement, là, je n'avais rien fait.

Soudain, un immense sourire éclaira le visage de Damien.

— Lucie a une affinité avec la terre !

— Hein ? fis-je brillamment.

— Impossible ! déclara mon amie.

— On n'a qu'à essayer, proposa Damien, excité. Ferme les yeux, Lucie,

et pense à la terre. Pas toi, Zoey.

— OK, promis-je.

Son excitation était contagieuse. Ce serait merveilleux que ma meilleure amie ait reçu un don aussi puissant !

— OK, répéta Lucie, le souffle court.

— Que se passe-t-il ? voulut savoir Erin.

— Pourquoi elle ferme les yeux ? enchaîna Shaunee. Et pourquoi est-ce que ça sent le foin par ici ? Lucie, je te jure que si tu t'es aspergée d'un nouveau parfum de plouc, je vais te traîner sous la douche !

— Chut ! fit Damien en posant un doigt sur ses lèvres. En fait, elle a peut-être développé une affinité avec la terre.

— Non ! s'exclama Shaunee.

— Pas possible ! lâcha Erin.

— Chut ! Vous m'empêchez de me concentrer ! protesta Lucie en les foudroyant du regard.

— Essaie encore ! l'encourageai-je.

Elle hocha la tête, ferma les yeux et plissa le front. Je fis un effort pour penser à autre chose. En quelques secondes seulement, un parfum de fleurs et d'herbe coupée envahit l'atmosphère. On entendait même des gazouillements d'oiseaux...

— Lucie ! m'écriai-je. Ça se confirme !

Mon amie ouvrit les yeux et porta les deux mains à sa bouche, abasourdie et émue.

— Lucie, c'est extraordinaire ! s'exclama Damien.

Nous l'entourâmes pour la féliciter et la serrer dans nos bras tandis qu'elle riait et pleurait de joie.

J'eus soudain un pressentiment. Et, pour une fois, c'était un bon pressentiment.

— Damien, Shaunee, Erin... prenez votre place dans le cercle.

Ils me jetèrent un regard interrogateur, mais le ton de ma voix les fit obéir sur-le-champ. Je souris : c'était cool, d'avoir été désignée comme future grande prêtresse.

Je jetai un coup d'œil aux autres novices : il me fallait une aide extérieure. Juste à ce moment-là, Erik entra avec Jack, et je leur fis signe de me rejoindre.

— Waouh ! fit mon petit ami en me regardant des pieds à la tête. Tu es aussi sexy dans cette robe que je l'avais imaginé.

— Merci, je l'adore !

Je fis une pirouette, autant par coquetterie que pour le bonheur que je ressentais à l'idée de ce qui, j'en étais sûre, allait se produire dans un instant.

— Jack, peux-tu m'apporter le plateau de Damien ? demandai-je.

— Bien sûr ! fit-il en s'élançant aussitôt.

— Que se passe-t-il ? voulut savoir Erik.

— Tu verras, répondis-je avec un grand sourire, incapable de dissimuler mon enthousiasme.

Jack me remit le plateau, que je posai sur la table. Je me concentrai un instant. Mon instinct me soufflait de commencer par le feu. Je pris donc la bougie rouge et la tendis à Erik.

— Je veux que tu apportes cette bougie à Shaunee.

Il plissa le front.

— C'est tout ?

— Oui. Donne-la-lui, et ensuite sois attentif.

— À quoi ?

— Tu verras.

Il haussa les épaules et me jeta un regard qui disait qu'il me trouvait non seulement sexy, mais aussi un peu cinglée. Il s'exécuta néanmoins et s'approcha du point sud du cercle. Il s'arrêta devant Shaunee, qui me regarda par-dessus son épaule.

— Prends la bougie, lui criai-je en me concentrant sur Erik pour ne pas penser au feu.

— OK, dit-elle avec nonchalance.

Je l'observai avec une angoisse bien inutile : ce fut si évident que plusieurs élèves qui se tenaient en dehors du cercle poussèrent des exclamations étouffées. À l'instant où la main de Shaunee entra en contact avec la bougie, on entendit un grand sifflement. Ses longs cheveux noirs se soulevèrent et se mirent à crépiter, comme pris dans un champ d'électricité statique, et sa superbe peau chocolat se mit à flamboyer.

— Je le savais ! m'écriai-je en me retenant à grand-peine de sauter de joie.

— C'est moi qui fais ça ? souffla Shaunee.

— Oui, c'est toi !

— J'ai une affinité avec le feu ?

— Oui ! hurlai-je.

Des « oh ! » et des « ah ! » s'élevèrent dans la foule qui ne cessait de croître. Suivant mon instinct, je fis signe à Erik de revenir au centre du cercle.

— C'est la chose la plus cool que j'ai jamais vue ! déclara-t-il en souriant jusqu'aux oreilles.

— Attends ! Si je ne me trompe pas, nous n'en sommes qu'au début. Remets la bougie bleue à Erin.

— Vos désirs sont des ordres, dit-il en s'inclinant théâtralement.

Si quelqu'un d'autre avait eu un geste pareil en public, il serait passé pour un crétin fini. Erik, lui, passait simplement pour un canon fini, mi-gentleman, mi-pirate.

— J'en étais encore à fantasmer sur lui lorsque Erin et Shaunea poussèrent un petit cri.

— Regardez par terre ! s'écria Erin.

Un cercle s'était formé autour d'elle, à l'intérieur duquel le sol carrelé se ridait comme de l'eau et semblait lui lécher les pieds. On aurait dit qu'elle se tenait au bord d'une étendue d'eau fantôme. Elle me regarda de ses yeux bleus miroitants.

— Oh, Zoey ! Je sais quel est mon élément !

Erik se précipita vers moi et prit de lui-même la bougie jaune.

— Damien, c'est ça ?

— Absolument.

Il se dirigea vers mon ami, qui remuait nerveusement au point est du cercle. Lorsque Erik lui présenta sa bougie, il me lança un regard terrifié.

— Tout va bien, dis-je, vas-y.

— Tu es sûre ? demanda-t-il en jetant des regards inquiets aux novices qui l'observaient avec impatience.

Je me doutai de ce qui clochait : il avait peur d'échouer, de se retrouver exclu de ce phénomène magique. J'avais appris en cours de socio qu'il était très rare qu'un don aussi puissant soit fait à un homme. Nyx dotait les hommes d'une force exceptionnelle ; leurs affinités appartenaient au domaine physique. Ainsi, Dragon, notre professeur d'escrime, possédait une vitesse et une acuité visuelle extraordinaires. Or, l'air était indéniablement une affinité féminine. Cependant, je me sentais calme, sereine. Je hochai la tête et tentai de lui communiquer ma confiance.

— J'en suis sûre. Vas-y, appelle l'air.

Damien inspira à fond et saisit la bougie comme s'il s'agissait d'une grenade dégoupillée.

— Remarquable ! Mirifique ! Prodigieux !

Alors qu'il faisait étalage de son vocabulaire, ses cheveux marron se dressèrent sur sa tête et ses vêtements se mirent à battre furieusement au vent qui s'était levé dans la salle. Il me regarda, le visage baigné de larmes.

— Nyx m'a fait un don ! À moi ! souffla-t-il en insistant sur ce dernier mot.

Je comprenais l'importance que cela revêtait pour lui. La déesse l'avait jugé digne d'elle, contrairement à ses parents, contrairement à tous ceux qui s'étaient moqués de lui parce qu'il préférait les garçons. Je dus faire un effort pour ne pas me mettre à brailler comme un bébé.

— Oui, dis-je avec conviction, à toi, Damien.

Soudain, la voix de Neferet résonna par-dessus la rumeur des novices qui, éberlués, convergeaient vers les quatre nouveaux élus.

— Tes amis sont extraordinaires, Zoëy !

Depuis combien de temps se tenait-elle à l'entrée de la salle de jeux ? Je l'ignorais. Elle était accompagnée de quelques professeurs, cachés dans l'ombre, que je ne parvins pas à identifier.

« Tu peux le faire, me dis-je. Tu peux lui faire face. »

Je m'obligeai à me concentrer sur mes amis et le miracle qui venait de s'accomplir.

— Oui, ils sont extraordinaires ! répétais-je avec enthousiasme.

— Il me paraît juste que Nyx, dans sa grande sagesse, ait ainsi entouré une novice aux pouvoirs hors du commun. Je prédis que ces élèves écriront l'histoire, proclama-t-elle en écartant les bras dans un geste théâtral. Jamais encore autant n'a été donné à tant de personnes en un seul et même lieu.

Elle nous sourit à tous comme une mère aimante. J'aurais moi aussi été subjuguée par sa beauté et sa bonté si je n'avais aperçu la fine ligne rouge à peine cicatrisée qui parcourait son avant-bras. Je frémis et détournai les yeux de cette preuve que je n'avais pas tout inventé.

Je m'en félicitai, car Neferet s'était tournée vers moi.

— Zoëy, je pense que c'est le moment idéal pour annoncer ta nouvelle organisation des Fils et Filles de la Nuit.

J'ouvris la bouche, prête à me lancer dans mes explications, même si je

n'avais prévu de le faire qu'après avoir formé le cercle et fourni aux « anciens » membres la preuve tangible de mes dons, mais personne ne fait attention à moi. Tous les yeux étaient rivés sur Neferet.

Elle alla se placer non loin de Shaunee, de telle sorte que la lumière qui émanait de mon amie l'éclairé comme un projecteur. Puis elle se mit à parler, de la voix puissante et hypnotique qu'elle utilisait lors de ses rituels. Sauf que, cette fois, il s'agissait de MES mots, de MES idées.

— Il est grand temps que les Filles de la Nuit s'appuient sur des bases solides. Il a été décidé que le règne de Zoëy Redbird marquerait le début d'une ère nouvelle. Zoëy va former un conseil des préfets, constitué de sept novices, dont elle sera le chef. Les autres membres du conseil seront Shaunee Cole, Erin Bates, Lucie Johnson, Damien Maslin et Erik Night. Pour accomplir mon souhait d'unité au sein des élèves, j'ai décidé que le dernier préfet serait choisi au sein de l'ancien cercle rapproché d'Aphrodite.

Son souhait ? Je serrai les dents et tentai de me calmer tandis que Neferet attendait que cesse la rumeur d'approbation générale, à laquelle se mêlaient les acclamations délirantes des Jumelles et de Lucie, Damien, Erik et Jack. J'étais sidérée : elle s'attribuait la paternité d'idées sur lesquelles j'avais sué pendant des jours !

Le conseil des préfets sera responsable du bon fonctionnement du groupe. Il lui reviendra donc de s'assurer que tous ses membres obéissent aux principes suivants : l'authenticité de l'air, la loyauté du feu, la sagesse de l'eau, l'empathie de la terre et la sincérité de l'esprit. Si une Fille ou un Fils de la Nuit échouent à représenter ces idéaux, le conseil des préfets décidera d'une punition qui pourra aller jusqu'à l'exclusion.

Elle fit une nouvelle pause. Tous l'écoutaient avec attention, exactement comme j'avais espéré qu'ils le feraient pour moi.

— Par ailleurs, j'ai estimé qu'il serait de l'intérêt de mes novices de s'impliquer davantage dans la communauté. Comme l'ignorance nourrit la peur et la haine des humains envers nous, je souhaite que les Filles et Fils de la Nuit mettent en place une coopération avec une œuvre caritative locale. Après mûre réflexion, j'ai opté pour Chats de gouttière, l'association de défense des chats abandonnés.

L'assemblée rit de bon cœur, exactement comme Neferet lorsque je lui avais fait part de MON idée. Je n'arrivais pas à croire qu'elle s'attribue le mérite de tout ce que je lui avais confié lors de notre dîner en tête à tête.

Je vais vous laisser, maintenant. C'est le rituel de Zoey, et je ne suis venue que pour lui montrer mon soutien sincère, dit-elle en m'adressant un sourire bienveillant, que je réussis par miracle à lui rendre. Mais, avant, j'aimerais faire un cadeau au nouveau conseil des préfets.

Elle tapa dans ses mains, et six vampires adultes émergèrent de l'ombre. Chacun portait un carreau rectangulaire de couleur crème, humide. Ils les posèrent aux pieds de Neferet, puis disparurent. Je fixai les objets, interdite, me demandant de quoi il s'agissait. Neferet éclata de rire. Ce son me fit grincer des dents. Étais-je la seule à la trouver condescendante ?

— Zoey, je suis choquée que tu ne reconnaisse pas ta propre idée !

— Je... non. Je ne sais pas ce que c'est.

— Ce sont des carrés de ciment frais. Je me suis rappelé ton désir que chaque membre du conseil des préfets fasse une empreinte de sa main, de façon qu'elle soit préservée pour toujours. Ce soir, six des sept membres du nouveau conseil en auront l'occasion.

Je clignai des yeux. Génial ! Quand elle consentait enfin à m'attribuer une idée, c'était celle de Damien !

— Merci de cette attention. Mais c'est Damien qui avait pensé à cela, pas moi.

Elle lui adressa un sourire éblouissant. Sans même le regarder, je sentis qu'il en frétilait de plaisir.

— Quelle charmante initiative, Damien ! lança-t-elle avant de se tourner vers l'assemblée.

— C'est un immense plaisir pour moi de voir la générosité dont Nyx a fait preuve à l'égard de ce groupe. Soyez tous bénis, et bonne nuit !

Elle s'inclina en une gracieuse révérence, puis, sous les acclamations, se redressa et, dans un ample mouvement de jupes, fit une sortie royale.

Quant à moi, je restai plantée là, comme si j'avais mis mes plus beaux vêtements alors que je n'avais nulle part où aller.

CHAPITRE VINGT ET UN

Il me fallut un temps fou pour mettre tout le monde en place avant le début du rituel, entre autres parce que je ne pouvais pas montrer ce que je ressentais vraiment : de la colère. Personne n'aurait compris, et n'aurait cru ce que je commençais à entrevoir : quelque chose ne tournait pas rond chez Neferet. Et je n'aurais pas pu leur en vouloir ! Après tout, je n'étais qu'une gamine. Nyx m'avait donné certains pouvoirs, mais je ne jouais pas dans la même catégorie qu'une grande prêtresse. Et puis, j'étais la seule à posséder les différentes parties du puzzle qui, une fois assemblées, formaient d'elle un tableau plutôt noir.

« Aphrodite, elle, me comprendrait, et me croirait », pensai-je, et c'était la vérité, aussi pénible soit-elle à avaler.

— Zoëy, dis-moi quand je dois lancer la musique, me cria Jack depuis le fond de la salle, où se trouvait le matériel audio.

— OK ! Je te ferai un signe de tête, d'accord ?

— Nickel ! s'exclama-t-il avec un grand sourire.

Je reculai de quelques pas et remarquai, non sans ironie, que je me trouvais exactement à la place qu'occupait Neferet quelques minutes plus tôt.

M'efforçant de chasser la confusion et les idées noires qui m'embrouillaient l'esprit, je passai le cercle en revue. Il y avait pas mal de monde, plus que je ne l'avais imaginé. Les novices s'étaient calmés, même si un sentiment d'excitation flottait toujours dans l'air. Dans leurs grands photophores en verre, les bougies blanches projetaient une lumière vive et nette. Mes quatre amis attendaient avec impatience que je commence. Je me concentrai sur eux et sur les dons extraordinaires qu'ils avaient reçus et me préparai à donner le feu vert à Jack.

— Je viens te proposer mes services.

La voix grave de Loren me fit sursauter et je poussai un petit couinement peu séduisant. Il se tenait juste derrière moi, dans l'entrée.

— Bon sang, Loren ! Tu m'as fichu une de ces trouilles !

Sa bouche se fendit en un lent sourire, très sexy.

— Je croyais que tu savais que j'étais là.

— Non, j'étais un peu distraite.

— Stressée, je parie.

Il me toucha le bras d'un geste qui aurait pu paraître innocent et amical, mais qui me fit l'effet d'une caresse très affectueuse. Son sourire s'élargit, et je me demandai s'il lisait dans mes pensées.

— Eh bien, reprit-il, je suis là pour t'aider à gérer ce stress.

Il plaisantait ou quoi ? À sa simple vue, je perdais tous mes moyens. Moi, détendue à proximité de Loren Blake ? Dans mes rêves, à la rigueur...

— Vraiment ? demandai-je en esquissant un sourire entendu, bien consciente que tout le monde nous regardait, y compris mon petit ami. Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je vais te faire ce que je fais à Neferet.

Un silence s'installa entre nous alors que mon esprit se perdait dans des considérations scabreuses : que pouvait-il bien faire à Neferet, au juste ? Il vola à mon secours.

— Lorsqu'une grande prêtresse commence son rituel, un poète évoque la présence de la muse en récitant des vers anciens. Aujourd'hui, je me propose de tenir ce rôle pour une apprentie prêtresse très spéciale. Par ailleurs, j'ai cru comprendre qu'il était nécessaire de dissiper quelques malentendus...

Il serra le poing sur sa poitrine dans un geste de respect que les gens utilisaient pour saluer Neferet. Je restai plantée là à le fixer comme une abrutie. De quoi est-ce qu'il parlait ? Quels malentendus ?

— Mais il me faut ta permission, continua-t-il. Je ne voudrais pas m'imposer dans ton rituel.

— Oh non ! Je veux dire, non, tu ne t'imposes absolument pas, et, oui, j'accepte ton offre. Avec plaisir.

Comment avais-je bien pu me sentir adulte et sexy en présence de cet homme ?

Il me sourit encore, et je me sentis fondre.

— Parfait. Fais-moi signe quand tu seras prête. Ça ne te dérange pas que j'aille dire deux mots à ton assis- tant pour lui expliquer ce petit changement de pro- gramme ? demanda-t-il en désignant Jack qui nous dévisageait, bouche bée.

— Non, répondis-je, dépassée par le surréalisme de la situation.

Lorsqu'il passa à côté de moi, son bras effleura le mien. Étais-je en

train d'halluciner, ou nous nous livrions à un jeu de séduction ? Je passai de nouveau le cercle en revue. Tout le monde me fixait. Erik, qui se tenait à côté de Lucie, sourit et me fit un clin d'œil. Bon, il semblait ne rien avoir remarqué. Tant mieux. Erin et Shaunee suivaient Loren des yeux, l'air affamé. Sentant mon regard, elles me firent une grimace en jouant des sourcils. Bien. Elles aussi se comportaient tout à fait normalement.

J'étais la seule à trouver ça bizarre.

— Reprends-toi ! m'intimai-je à voix basse.

« Concentre-toi... Concentre-toi... Concentre-toi... »

— Zoey, c'est quand tu veux, annonça Loren, qui était revenu auprès de moi.

J'inspirai à fond et redressai la tête.

— Je suis prête.

— N'oublie pas d'écouter ton instinct. Nyx parle au cœur de ses prêtresses, dit-il en plongeant ses yeux sombres dans les miens.

Il avança de quelques pas.

— C'est une nuit de réjouissance ! s'exclama-t-il de sa voix envoûtante. Mais cette joie, vous devez le savoir, ne réside pas seulement dans les dons que Nyx a accordés ce soir de façon aussi éclatante. Elle est née il y a deux nuits, lorsque votre nouvelle dirigeante a décidé de l'orientation qu'elle voulait donner aux Fils et Filles de la Nuit.

Tiens ! De toute évidence il sous-entendait par là que c'était moi, et non Neferet, qui était à l'origine des réformes du groupe. Même si les autres n'eurent pas l'air de s'en apercevoir, j'accueillis avec reconnaissance sa tentative de rétablir la vérité.

— C'est un honneur pour moi de célébrer le premier rituel de Zoey Redbird en tant que préfet en chef et grande prêtresse en formation avec un poème classique de mon homonyme, le poète vampire William Blake. sur la joie qui vient de naître.

Il se retourna vers moi, articula « C'est à toi ! » en silence, puis fit un signe de tête à Jack, qui se pencha sur l'équipement audio.

Les sonorités magiques de la chanson d'Enya *Aldebaran* emplirent la pièce. Je chassai les dernières traces de ma nervosité et commençai à me déplacer à l'extérieur du cercle, comme j'avais vu Neferet et Aphrodite le faire avant moi. Moi aussi, je bougeai au rythme de la musique. Cet aspect du rituel m'avait beaucoup inquiétée – sans être maladroite, je n'étais pas non plus la reine des pom-pom girls. Par chance, cela s'avéra

beau- coup plus simple que je ne l'avais imaginé. J'avais choisi ce morceau pour son tempo cadencé, sa mélodie, mais aussi parce que j'avais découvert sur Google qu'Aldébaran était une étoile géante. Un morceau célébrant le ciel nocturne m'avait paru parfaitement approprié. Et je ne m'étais pas trompée. La musique me portait, entraînait mon corps dans un mouvement gracieux, me permettait de dépasser mon angoisse. Quand Loren se mit à parler, sa voix, comme mon corps, se fondit dans la cadence, comme si nous accomplissions ensemble un charme magique.

« Je n'ai pas de nom ;

Je n'ai que deux jours. »

Comment dois-je t'appeler ?

« Heureuse je suis,

Joie est mon nom. »

Qu'une douce joie t'échoie !

Ces vers me firent frissonner. Lorsque je me dirigeai vers le centre du cercle, j'eus l'impression d'incarner cette émotion.

Jolie joie !

Douce joie, qui n'a que deux jours.

Douce joie je t'appelle ;

Toi qui souris...

À ces mots, je souris aussi, comme en écho, m'abandonnant à la magie et au mystère que la musique et la voix de Loren insufflaient dans la pièce.

Pendant que moi je chante.

Qu'une douce joie t'échoie !

Comme si Loren avait parfaitement minuté le tout, le poème se termina au moment même où j'atteignais la table de Nyx. Un peu essoufflée, je m'adressai aux membres du cercle.

— Bienvenue au premier rituel de pleine lune des nouveaux Fils et Filles de la Nuit !

— Joyeuses retrouvailles ! répondit l'assemblée.

Sans hésiter, je saisis le briquet orné et, déterminée, allai me placer devant Damien. L'excitation et l'impatience de mon ami étaient palpables.

Je lui souris et m'éclaircis la gorge.

— J'appelle l'élément air dans notre cercle et je demande de nous

protéger par les vents de la perspicacité. Viens à moi, air !

Je m'efforçais de placer ma voix comme Neferet. De là à savoir si j'y parvenais...

J'approchai le briquet de la bougie de Damien. Elle s'enflamma malgré la tornade qui nous entourait aussitôt, soulevant nos cheveux et l'ample volant de ma superbe robe. Damien éclata de rire, heureux.

Je longuai le cercle vers la droite jusqu'à Shaunee, dont le visage était inhabituellement sérieux. On aurait dit qu'elle allait passer un contrôle de maths.

— J'appelle l'élément feu dans notre cercle et lui demande de brûler avec la force de la volonté et de la passion. Que toutes deux nous protègent et nous viennent en aide.

Avant même que mon briquet ne l'ait touchée, la mèche s'embrasa. Une vive flamme blanche se mit à danser au-dessus du photophore.

— Oups ! marmonna Shaunee.

Me mordant la joue pour ne pas éclater de rire, je me dirigeai vers Erin, qui m'attendait, serrant entre ses mains la bougie bleue comme s'il s'agissait d'un oiseau prêt à s'envoler.

— J'appelle l'eau en ce cercle et lui demande de nous protéger par ses océans mystérieux et majestueux, de nous nourrir comme la pluie nourrit l'herbe et les arbres. Viens à moi, eau !

Quand j'allumai sa bougie, il se produisit un phénomène des plus étranges. J'aurais juré avoir été transportée sur la rive d'un lac, dont je sentais l'odeur et la fraîcheur sur ma peau.

Je passai à Lucie. Je la trouvais un peu pâle, mais elle m'accueillit avec un grand sourire.

— Je suis prête ! s'écria-t-elle si fort que les novices qui nous entouraient rirent doucement.

— Bien, j'appelle donc la terre en ce cercle et lui demande de nous protéger avec la puissance de la pierre et la richesse des champs de blé. Viens à moi, terre !

J'allumai la bougie verte, et fus submergée par des senteurs pastorales et des chants d'oiseaux.

— Regardez ! s'exclama Erik.

Je me tournai vers lui, surprise. Il désignait le cercle. Un fil de lumière argentée reliait mes amis entre eux.

Je retournai à la table de Nyx et me plaçai devant la bougie violette.

— Pour finir, j'appelle l'esprit dans notre cercle et lui demande de se joindre à nous pour nous apporter perspicacité et vérité. Que les Fils et Filles de la Nuit soient protégés par son intégrité. Viens à moi, esprit !

Ma bougie s'embrasa plus vivement encore que celle de Shaunee et les odeurs et les sons des quatre autres éléments prirent vie autour de moi, m'emplissant de force, de calme et d'énergie. D'un geste sûr, je pris la tresse de sauge et d'eucalyptus et l'enflammai à même la bougie. Je la laissai se consumer un instant, puis soufflai dessus pour l'éteindre. Sa fumée parfumée s'éleva par vagues au-dessus de moi. Le moment du discours était venu, tant redouté depuis l'intervention de Neferet, qui m'avait coupé l'herbe sous le pied.

Je longuai le cercle en agitant la tresse autour de moi. Je regardai chaque membre dans les yeux pour que tous se sentent les bienvenus.

— Ce soir, je veux modifier un certain nombre de choses, par exemple la nature de l'encens ou encore la maltraitance de nos camarades de classe.

Je m'exprimais lentement, laissant mes mots se mêler à la fumée qui s'enroulait autour de mes camarades. Nul n'ignorait que, sous le règne d'Aphrodite, l'encens avait été chargé de marijuana, ni qu'elle avait pris plaisir à saigner de pauvres élèves pour améliorer le vin de rituel. Tant que j'aurais mon mot à dire, cela n'arriverait plus.

— J'ai choisi de brûler de l'eucalyptus et de la sauge, deux plantes aux vertus bienfaisantes.

Soudain, l'air se mit à tourbillonner autour de moi, entraînant la fumée dans des spirales et des volutes, comme si une main de géant en dirigeait les courants.

La pleine lune est une période magique, superbe et mystérieuse, pendant laquelle le voile entre le connu et l'inconnu s'amenuise tant qu'il devient possible de le soulever. Mais, ce soir, je tiens à m'attacher à un autre aspect de la pleine lune, ce moment idéal pour terminer un cycle et en commencer un autre. Je veux en finir avec la mauvaise réputation des Fils et Filles de la Nuit. Une ère nouvelle va débiter.

Je choisissais mes mots avec soin sans cesser de me déplacer.

— À partir de maintenant, ce groupe brillera par son intégrité et sa détermination. Ce soir, Nyx a décidé de doter certains novices d'affinités élémentaires, et j'estime qu'ils symbolisent à merveille nos idéaux. Mon ami Damien est la personne la plus authentique que je connaisse. Il a su

la rester même dans les moments les plus difficiles. Il représente bien l'air.

Le vent se leva autour de Damien, qui me sourit timidement.

— Mon amie Shaunee est la personne la plus loyale que je connaisse. Si elle est de votre côté, elle y restera, que vous ayez raison ou tort. Et si vous avez tort, elle ne se gênera pas pour vous le faire remarquer, mais elle ne vous abandonnera pas. Elle représente bien le feu.

La peau café au lait de Shaunee se mit à luire sous l'effet du feu qui embrasait son corps sans le brûler.

— La beauté d'Erin est aussi grande que son intelligence. C'est même l'une des personnes les plus sages que je connaisse. En la choisissant, Nyx a prouvé qu'elle voyait au-delà des apparences. Elle représente bien l'eau.

J'entendis le bruit des vagues se brisant sur le rivage lorsque je passai devant elle.

Je m'arrêtai devant Lucie. Elle avait des cernes sous les yeux, la peau pâle, l'air fatigué. Elle s'était fait trop de souci pour moi.

— Mon amie Lucie sait toujours si je suis triste ou joyeuse, nerveuse ou détendue. Elle s'inquiète pour moi, comme elle s'inquiète pour tous ceux qu'elle aime. Elle se laisse parfois dépasser par son empathie, c'est pourquoi je suis heureuse qu'elle puisse désormais puiser sa force dans la terre, élément qu'elle représente bien.

Je lui souris, et elle fit de même en battant des paupières pour ne pas pleurer. Je retournai alors au centre du cercle. Je déposai la tresse de plantes et pris la bougie de l'esprit.

— Je ne suis pas parfaite, et je ne prétends pas le devenir. Tout ce que je peux vous promettre, c'est que je souhaite sincèrement le meilleur pour les Fils et Filles de la Nuit, comme pour les autres novices de la Maison de la Nuit.

Je m'apprêtais à dire que *j'espérais* parvenir à bien représenter l'esprit lorsque la voix d'Erik retentit.

— Elle représente bien l'esprit !

Mes quatre amis acquiescèrent avec force et, ravie et surprise, j'entendis plusieurs novices se joindre à eux.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Dès que je repris la parole, tout le monde se tut.

— Ceux qui, parmi vous, pensent pouvoir respecter ces idéaux, s'efforcer d'être authentiques, loyaux, sages, pleins d'empathie et sincères, peuvent rester dans ce groupe. Réfléchissez-y et, lorsque vous aurez pris votre décision, venez nous en faire part, à moi ou à n'importe lequel des préfets. Nous ne vous tiendrons pas rigueur de votre passé.

Je regardai les anciennes amies d'Aphrodite. A mon grand plaisir, Deino soutint mon regard et hocha la tête avec gravité. Peut-être n'était-elle pas si « terrible » que ça, finalement...

Je reposai la bougie et pris le grand verre à pied, que j'avais rempli de vin rouge doux.

— Et maintenant, buvons à la pleine lune, à la fin d'un cycle et à notre nouveau départ.

Tout en offrant à boire à chacun des membres, je récitai la prière de pleine lune. La plupart me sourirent et murmurèrent « Sois bénie » après avoir bu une gorgée de vin, ce qui me toucha profondément. À l'évidence, tout le monde se fichait que je n'y aie pas ajouté de sang. Quant à moi, je préférais ne pas y penser...

Je bus la dernière gorgée de vin : puis, dans l'ordre inverse, je remerciai et renvoyai chaque élément. Lucie, Erin, Shaunee et Damien soufflèrent leur bougie.

— Notre rituel de pleine lune est terminé. Joyeuses retrouvailles et joyeuse séparation, et au plaisir de se retrouver à nouveau !

— Joyeuses retrouvailles, joyeuse séparation et au plaisir de se retrouver de nouveau !

— Et voilà. J'avais survécu à mon premier rituel de dirigeante des Filles de la Nuit !

— Hé, et les empreintes ? s'écria Lucie. On va les faire, et on se casse ! J'ai mal au ventre, et une terrible migraine.

Je hochai la tête. J'étais affamée, moi aussi, et je risquais d'attraper la migraine si je n'avais pas ma dose de caféine très vite.

— Je suis d'accord avec Lucie, dis-je. Dépêchons- nous, comme ça on

pourra aller manger avec les autres.

— Neferet a demandé aux cuisiniers de nous préparer un bar à tacos, annonça Damien. J'y ai jeté un coup d'œil tout à l'heure, ça a l'air fameux.

— Alors, bougez-vous un peu ! grommela Lucie en se dirigeant d'un pas lourd vers les carrés de ciment.

— Qu'est-ce qu'elle a ? murmura Damien. Elle est toute pâle !

— Allez, finissons-en, qu'on puisse aller manger, dis-je en m'arrêtant devant mon carré, ravie qu'Erik choisisse celui qui se trouvait juste à côté.

Nous avons beaucoup ri en plongeant les mains dans le ciment et en écrivant notre nom avec des brindilles que Jack était allé chercher dehors.

Alors que nous examinions notre œuvre en nous nettoyant les doigts, Erik se pencha vers moi.

— Je suis vraiment content que Neferet m'ait désigné pour faire partie du conseil des préfets.

Je hochai la tête, préférant ne pas lui avouer que c'était Damien, les Jumelles, Lucie et moi-même qui avions décidé de sa nomination. Je ne voulais pas gâcher son plaisir, et puis c'était une omission qui ne faisait de mal à personne (à part mon ego). Je m'apprêtais à inviter tout le monde à passer dans l'autre pièce lorsque j'entendis des bruits bizarres à ma droite. Mon cœur se serra.

Lucie toussait.

Je me tournai vers elle, alarmée. À genoux devant son carré, elle dut sentir mon regard, car elle s'assit sur les talons et releva les yeux sur moi. Elle s'éclaircit la gorge puis, avec un sourire fatigué, haussa les épaules et articula silencieusement : « Un chat dans la gorge. »

Je me souvins alors qu'elle avait déjà toussé pendant le spectacle de monologues.

— Va chercher Neferet, lançai-je à Erik en me redressant. Vite !

Je me dirigeai vers mon amie, qui s'essuyait les mains. Soudain, une toux violente secoua ses épaules. Elle pressa la serviette contre sa bouche.

Alors, l'odeur du sang parvint à mes narines. J'eus l'impression d'avoir heurté à pleine vitesse un mur en béton. Je m'arrêtai et fermai les yeux.

Peut-être que si je restais immobile, j'arriverais à me convaincre que ce n'était qu'un mauvais rêve. Je me réveillerais dans quelques heures, en pensant à mon rituel, et Nala et Lucie ronfleraient paisiblement, l'une sur mon oreiller, l'autre dans son lit.

Je sentis un bras sur mes épaules.

— Elle a besoin de toi, Zoëy, dit Damien d'une voix vacillante.

J'ouvris les yeux. Il pleurait déjà.

— Je ne peux rien faire.

— Si, tu peux, fit-il en resserrant son étreinte. Tu dois l'aider.

— Zoëy ! sanglota Lucie.

Sans plus hésiter, je me dégageai des bras de Damien et courus jusqu'à ma meilleure amie qui, recroquevillée par terre, serrait contre sa poitrine sa serviette trempée de sang. Elle eut un autre haut-le-cœur, et un flot écarlate jaillit de son nez et de sa bouche.

— Des serviettes ! lançai-je à Erin, qui était assise à côté d'elle, livide et silencieuse.

— Ça va aller, Lucie, chuchotai-je en m'accroupissant devant ma meilleure amie. Je te promets que ça va aller.

Elle secoua la tête, le visage baigné de larmes rouges.

— C'est faux, lâcha-t-elle d'un filet de voix. Je suis en train de mourir.

— Je reste avec toi, Lucie ! Je ne te laisserai pas seule.

Elle attrapa ma main et je fus choquée de sentir à quel point ses doigts étaient glacés.

— J'ai peur, Zoëy.

— Je sais. Moi aussi, j'ai peur. Mais on va traverser cette épreuve ensemble, je te le promets.

Erin me tendit une pile de serviettes. J'entrepris d'essuyer le visage et les mains de Lucie, mais une nouvelle quinte de toux lui déchira la poitrine. J'étais dépassée. Il y avait trop de sang. Désormais, elle tremblait si fort qu'elle ne pouvait même plus tenir sa serviette toute seule. Dans un sanglot, je l'attirai sur mes genoux et la serrai dans mes bras. Puis je me mis à la bercer comme un bébé, en lui murmurant que tout irait bien, que je ne la quitterais pas.

— Zoëy.

La voix de Damien me fit sursauter. J'avais complètement oublié qu'il y avait d'autres personnes dans la pièce. Il me tendait la bougie verte de la terre, qu'il avait rallumée. Aussitôt, mon instinct l'emporta sur ma peur et mon désespoir. Un grand calme m'envahit.

— Baisse-toi et approche la flamme !

Il tomba à genoux et, sans se soucier de la mare de sang qui ne cessait de croître autour de nous, il leva la bougie devant le visage de Lucie. Je

sentis, plus que je ne les vis, Erin et Shaunee s'agenouiller à mes côtés.

— Lucie, ouvre les yeux, dis-je doucement.

Dans un horrible bruit de succion, ses paupières s'ouvrirent à grande-peine. Le blanc de ses yeux avait viré au rouge, et un torrent de larmes roses s'écoula sur ses joues d'une pâleur mortelle. Néanmoins, elle réussit à regarder la flamme.

— J'appelle la terre, dis-je avec force, et je lui demande d'accompagner une novice extraordinaire,

— Lucie Johnson, qui vient tout juste d'être dotée d'une affinité avec cet élément. La terre est notre foyer, notre mère nourricière – et un jour nous retournerons tous à elle. Je lui demande donc d'accueillir et de réconforter notre amie.

Soudain, un souffle d'air parfumé nous enveloppa. On se serait cru dans un verger aux odeurs de pomme et de foin, bercés par le chant des oiseaux et le bourdonnement des abeilles.

Les lèvres rougies de mon amie esquissèrent un sou-rire.

— Je n'ai plus peur, Zoëy, murmura-t-elle sans quitter la bougie des yeux.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit dans un bruit fracassant et Neferet courut vers nous. Elle s'accroupit et tenta de repousser Damien et les Jumelles pour me prendre Lucie des bras.

— Non ! m'écriai-je avec une puissance qui fit sursauter tout le monde, y compris Neferet. On reste avec elle. Elle a besoin de son élément, et elle a besoin de nous.

— Très bien, dit mon mentor. De toute façon, c'est presque terminé. Aide-moi à lui faire boire cette potion pour que son passage soit indolore.

Je m'apprêtais à prendre des mains de la grande prêtresse le flacon rempli d'un liquide blanchâtre, mais mon amie déclara d'une voix étonnamment claire :

— C'est inutile. Depuis que la terre est là, je n'ai plus mal.

— Bien sûr, mon enfant, susurra Neferet.

Elle toucha la joue maculée de sang de Lucie, dont le corps cessa instantanément de trembler, puis elle se releva.

— Aidez Zoëy à la hisser sur la civière. Ne les séparez pas. Nous allons l'emmener à l'infirmerie, ajouta-t-elle à mon intention.

Je hochai la tête. Des mains puissantes nous agrippèrent toutes les deux et je me retrouvai sur la civière, Lucie dans les bras, entourée de

Damien, Shaunee, Erin et Erik. Nous sortîmes rapidement dans la nuit. Plus tard, je devais me souvenir d'innombrables détails étranges notés lors du court trajet de la salle de jeux à l'infirmerie. Il neigeait très fort, mais aucun flocon ne semblait nous atteindre ; dans le parc, il régnait un calme surnaturel, comme si la terre s'était repliée sur elle-même, déjà endeuillée. Je répétais à mon amie que tout irait bien, qu'il n'y avait rien à craindre. À un moment, elle se pencha sur le côté pour vomir du sang. Des gouttes écarlates éclaboussèrent le blanc immaculé de la neige fraîche.

Une fois à l'intérieur, on nous installa sur un lit. Neferet fit signe à mes amis de s'approcher de nous. Damien s'assit à côté de Lucie. Il n'avait pas lâché la bougie, qui était toujours allumée. Il la plaça de façon qu'elle puisse la voir, au cas où elle rouvrirait les yeux. J'inspirai profondément. La senteur des pétales de pommier et le chant des oiseaux ne nous avaient pas quittés.

Lucie remua, battit plusieurs fois des paupières, hébétée, puis me regarda et sourit.

— Tu pourras dire à mon papa et à ma maman que je les aime ? demanda-t-elle d'une voix intelligible mais extrêmement faible.

— Oui, Lucie.

— Et tu pourrais faire autre chose pour moi ?

— Tout ce que tu veux.

— Tu n'as pas vraiment de parents, alors dis aux miens que tu es leur fille maintenant. Je m'inquiéterai moins pour eux si je sais que vous prendrez soin les uns des autres.

Le visage baigné de larmes, j'eus du mal à lui répondre à travers mes sanglots.

— Ne te fais aucun souci. Je leur dirai.

Elle sourit de nouveau et ses paupières se refermèrent.

— Bien. Maman te fera des cookies aux pépites de chocolat.

Avec un effort évident, elle releva les paupières et regarda tour à tour Damien, Shaunee et Erin.

— Vous tous, restez auprès de Zoëy. Ne laissez rien ni personne vous séparer.

— Ne t'inquiète pas, murmura Damien, en larmes.

— On s'occupera d'elle pour toi, parvint à bafouiller Shaunee.

Erin, qui tenait sa main et pleurait elle aussi, ne réussit qu'à hocher la

tête.

— Bien, dit Lucie en fermant les yeux. Zoëy, je vais dormir, maintenant, d'accord ?

— D'accord, Lucie.

Ses paupières s'entrouvrirent une dernière fois.

— Tu vas rester avec moi ?

— Je ne bouge pas d'ici, répondis-je en la serrant plus fort contre moi. Repose-toi. On va tous rester là avec toi.

— OK..., dit-elle doucement. Elle ferma les yeux et inspira à deux ou trois reprises. Puis son corps se ramollit, et elle cessa de respirer. Ses lèvres s'écartèrent un peu, comme si elle souriait. Du sang s'écoulait toujours de sa bouche, de ses yeux, de son nez et de ses oreilles, mais je ne le sentais pas. Je ne sentais que les parfums de la terre. Alors, dans un grand souffle d'air fleuri, la bougie verte s'éteignit, et ma meilleure amie mourut.

CHAPITRE VINGT-TROIS

— Zoëy, chérie, tu dois la laisser.

Les mots de Damien ne trouvèrent aucun écho dans mon cerveau. Je l'entendais, mais j'avais l'impression qu'il s'exprimait dans une langue étrangère.

— Zoëy, viens avec nous, fit Shaunee.

— Elle est en état de choc, dit Neferet. Parlez-lui doucement. Essayez de lui faire lâcher le corps de Lucie.

« Le corps de Lucie. » Ces paroles résonnèrent étrangement en moi. Je tenais quelque chose dans mes bras. Ça, je le savais. Mais j'avais les yeux fermés – je ne voulais pas les ouvrir – et j'avais très, très froid. J'avais l'impression que je ne me réchaufferais plus jamais.

— J'ai une idée, dit Damien, dont la voix vint cogner les parois de mon esprit comme une boule de flipper. Même si nous n'avons ni bougies, ni cercle sacré, Nyx est toujours parmi nous. ■ Utilisons nos éléments pour l'aider. Je vais commencer.

Une main m'attrapa le haut du bras et j'entendis Damien appeler l'air pour qu'il chasse l'odeur de mort et de désespoir. Une rafale de vent tournoya autour de moi. Je frémis.

— Je vais prendre le relais, déclara Shaunee. On dirait qu'elle a froid.

Quelqu'un d'autre me toucha le bras et, après quelques mots que je ne saisis pas, j'eus la sensation de me trouver devant un feu de cheminée.

— À moi, dit Erin. J'appelle l'eau et lui demande de laver mon amie et future grande prêtresse de la tristesse et de la douleur qui l'oppressent.

Ses mots me parvinrent avec plus de clarté, mais je ne voulais toujours pas ouvrir les yeux. J'entendis la voix d'Erik.

— Il manque un élément.

— C'est toujours Zoëy qui représente l'esprit, dit Damien.

— Pour l'instant, Zoëy est incapable de représenter quoi que ce soit. On va l'aider.

Deux mains puissantes vinrent se joindre aux trois autres posées sur mes bras.

— Je n'ai aucun don pour ces choses-là, mais Zoëy compte pour moi, et

elle possède une affinité avec les cinq éléments. Je demande donc à l'esprit de l'aider à se réveiller et à surmonter la mort de sa meilleure amie.

Un courant électrique traversa tout mon corps, me ramenant soudain à la conscience. Le visage souriant de Lucie apparut sur l'écran de mes paupières fermées. Elle ne saignait plus et avançait en riant, heureuse et en bonne santé, vers une femme superbe qui lui tendait les bras.

« Nyx ! pensai-je. Lucie est accueillie par la déesse. »

J'ouvris les yeux.

— Zoey ! s'écria Damien. Tu es revenue !

— Zoey, il va falloir que tu lâches Lucie, maintenant, dit Erik, l'air grave.

J'examinai mes amis. Ils pleuraient tous les quatre, une main posée sur moi. Je compris alors ce que je serrais dans mes bras et, doucement, je baissai les yeux.

Lucie semblait paisible. Malgré sa pâleur, ses lèvres qui viraient au bleu et le sang qui le maculait, son visage était détendu. Elle ne saignait plus, et je réalisai qu'une odeur désagréable avait remplacé celle de fleurs, une odeur de mort, fétide.

— Zoey, répéta Erik, tu dois la lâcher.

— Mais je lui ai promis que je resterais avec elle, articulai-je d'une voix éraillée.

— C'est ce que tu as fait. Tu es restée avec elle jusqu'au bout. Elle est partie maintenant, tu ne peux plus rien faire.

— S'il te plaît, Zoey, supplia Damien.

— Neferet doit la laver pour que sa maman puisse lui dire adieu, intervint Shaunee.

— Elle n'aimerait pas que ses parents la voient dans cet état, tu sais, enchaîna Erin.

— D'accord, mais... mais je ne sais pas comment faire.

Ma voix se brisa ; je sentis des larmes couler sur mes joues.

— Je vais la prendre, dit Neferet en tendant les bras comme pour y recevoir un bébé.

Elle avait l'air si triste, si belle, si forte – si familière – que j'oubliai tous mes doutes à son sujet. Je hochai la tête et me penchai lentement en avant. Elle glissa les bras sous le corps de Lucie et le souleva. Puis elle déposa avec douceur mon amie sur le lit vide à côté du mien.

Je baissai les yeux. Le sang avait imprégné ma nouvelle robe noire, qui

commençait déjà à se rigidifier. Les fils argentés se teintaient désormais de cuivre. Cette vision m'était insupportable. Il fallait que je bouge, que je sorte de là, que j'enlève cette robe. Mais quand je balançai les pieds sur le côté du lit et tentai de me lever, la pièce se mit à tourner. Mes amis me rattrapèrent *in extremis*.

— Ramenez-la dans sa chambre, aidez-la à se déshabiller et à se laver. Ensuite assurez-vous qu'elle se couche et qu'elle reste bien au chaud et au calme.

Neferet parlait de moi comme si je n'étais pas là, mais je m'en fichais. Je ne voulais pas être là. Je ne voulais plus rien.

— Faites-lui boire ça avant de la mettre au lit, ça l'empêchera de faire des cauchemars, reprit-elle en me caressant la joue de sa main douce.

Une onde de chaleur se propagea dans mon corps. Sous le choc, je reculai instinctivement.

— Porte-toi bien, Zoëy, Petit Oiseau. Je te promets que tu surmonteras cette épreuve. Maintenant, raccompagnez-la au dortoir.

Je me levai. Erik se plaça à ma droite, la main sous mon coude, Damien à ma gauche. Les Jumelles se postèrent derrière. Avant de quitter l'infirmerie, sans un mot, je jetai un dernier regard à Lucie. On aurait presque dit qu'elle dormait. Je savais pourtant qu'elle était morte. Morte !

Nous sortîmes dans la nuit enneigée. Je frissonnai. Erik ôta sa veste et la mit sur mes épaules.

Le trajet jusqu'au dortoir ne me parut durer que quelques secondes. Quand nous entrâmes dans la salle commune, tout le monde se tut. Je ne regardai personne. Je laissai simplement Erik et Damien me conduire vers l'escalier.

Soudain, Aphrodite nous bloqua le passage. Je battis des paupières à plusieurs reprises avant de parvenir à fixer mon regard sur son visage. Elle semblait fatiguée.

— Je suis désolée pour Lucie, dit-elle. Je ne voulais pas qu'elle meure.

— Ne nous adresse pas la parole, espèce de vipère ! cracha Shaunee.

Les Jumelles firent un pas en avant, visiblement décidées à en venir aux mains.

— Non, attendez, articulai-je à grand-peine. Il faut que je lui parle.

Mes amis me dévisagèrent comme si j'avais perdu la tête. Je me dégageai et m'éloignai de quelques pas d'une démarche mal assurée.

Aphrodite hésita un instant, puis me suivit.

— Tu savais ce qui allait arriver à Lucie ? demandai-je à voix basse. Tu as eu une vision ?

— Non, fit-elle en secouant lentement la tête, juste un pressentiment. Je savais que quelque chose d'horrible allait se produire ce soir.

— J'en ai, moi aussi.

— Des pressentiments ?

J'acquiesçai.

— Les miens sont plus difficiles à déchiffrer que mes visions, reprit-elle, moins précis. Tu te cloutais de ce qui allait arriver ?

— Non, pas du tout. Mais, avec le recul, je me rends compte que de nombreux signes auraient dû m'alerter.

— Tu n'aurais rien pu faire, affirma-t-elle en me regardant droit dans les yeux. Tu n'aurais pas pu la sauver. C'est pour ça que Nyx ne t'a pas prévenue.

— Qu'est-ce que tu en sais ? D'après Neferet, Nyx t'a laissée tomber.

C'était de la méchanceté gratuite, mais je m'en moquais. Je voulais que tout le monde souffre autant que moi.

— Neferet ment, dit-elle sans ciller. Elle fit un pas en arrière, puis se ravisa.

— Surtout, ne bois rien de ce qu'elle te donne. Sur ce, elle quitta la pièce. En un clin d'œil, mes amis se retrouvèrent à mes côtés.

— N'écoute pas cette sorcière ! souffla Shaunee, furieuse.

— Si elle a dit du mal de Lucie, je t'assure qu'elle va le regretter ! enchérit Erin.

— Non, non. Elle a juste dit qu'elle était désolée.

— Pourquoi tenais-tu à lui parler ? demanda Erik. Lui et Damien m'avaient reprise par le bras et nous gravissions l'escalier.

— Je voulais savoir si elle avait prévu la mort de Lucie.

— Attends ! Neferet a été claire, intervint Damien. Nyx lui a tourné le dos ; comment elle aurait pu le savoir ?

— Il fallait quand même que je lui pose la question.

Je n'ajoutai pas qu'elle avait bien prévu l'accident qui avait failli coûter la vie à ma grand-mère : je ne pouvais pas en parler devant Erik. Nous nous arrê tâmes devant la porte de ma chambre – de *notre* chambre, à Lucie et moi. Erik l'ouvrit, et nous entrâmes.

— Non ! Ils ont enlevé ses affaires ! Ils n'ont pas le droit !

Tout ce qui avait appartenu à mon amie avait disparu, de sa lampe de chevet en forme de botte de cow-boy à son poster de Johnny Cash, en passant par sa pendule à l'effigie d'Elvis. Ses étagères étaient vides ; son ordinateur s'était envolé. Je savais sans avoir besoin de le vérifier qu'il n'y avait plus aucun vêtement dans son armoire.

— Ils font toujours ça, dit Erik, me prenant par la taille. Rassure-toi, ils n'ont rien jeté. Ils ont juste déplacé ses affaires pour éviter que ça ne te rende triste. Si tu veux récupérer quelque chose, et que sa famille soit d'accord, ils te le donneront.

Je me taisais. Je ne voulais pas des affaires de Lucie. Je voulais Lucie.

— Zoey, fit Damien avec douceur. Va prendre une douche bien chaude.

— D'accord.

— Pendant ce temps, dit Shaunee, on va aller te chercher quelque chose à manger.

— Je n'ai pas faim.

— Tu dois manger, insista Erin. On va te trouver un truc simple. De la soupe, par exemple.

Elle avait l'air si désolée que j'acceptai. De toute façon, j'étais bien trop fatiguée pour discuter.

— J'aurais voulu rester, dit Erik, mais c'est le couvre-feu, il faut que je rentre.

— Je comprends.

— Moi aussi, j'aurais aimé rester, déclara Damien, mais autant arrêter de se voiler la face. Je ne suis pas une fille.

Je savais qu'il voulait me faire rire, alors je me forçai à sourire pour ne pas le décevoir. Je devais ressembler à ces affreux clowns tristes sur le visage desquels on peint un sourire à côté d'une larme.

Erik me serra dans ses bras, imité par Damien, et ils s'en allèrent.

— Tu veux que l'une de nous attende pendant que tu prends ta douche ? demanda Shaunee.

— Non, ça va aller.

— OK. Bon..., lâcha-t-elle, de nouveau au bord des larmes.

— On revient tout de suite, dit Erin en la prenant par la main.

Elles sortirent et la porte claqua doucement derrière elles.

Je me déplaçais avec précaution, comme un robot qu'on aurait mal programmé. J'ôtai ma robe, mon soutien-gorge et ma culotte et mis le tout dans le sac en plastique de notre – de *ma* – corbeille à papier. Je le

nouai et le déposai près de la porte. L'une des Jumelles le jetterait pour moi.

Une fois dans la salle de bains, je me figeai devant mon reflet dans le miroir. J'étais redevenue cette inconnue à l'air familier. J'avais une mine horrible, les yeux cerclés de noir, immenses, encore plus sombres que d'ordinaire. Mes tatouages saphir ressortaient vivement sur ma peau pâle, maculée de traces de sang. Je n'avais pas enlevé le collier des Filles de la Nuit, qui dardait ses rayons de cuivre et d'argent.

— Pourquoi ? murmurai-je. Pourquoi avez-vous laissé mourir Lucie ?

Je n'attendais pas de réponse, et elle ne vint pas. J'entrai dans la douche et y restai un très long moment, laissant mes larmes se mêler à l'eau et au sang, puis disparaître dans les canalisations.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Lorsque je sortis de la salle de bains, Shaunee et Erin chuchotaient, assises sur le lit de Lucie. Il y avait entre elles un plateau avec un bol de soupe, des crackers et une canette de soda. Leur conversation cessa.

Je soupirai et m'assis sur mon lit.

— Si vous commencez à vous comporter bizarrement en ma présence, je vais avoir du mal à le supporter.

— Désolées, marmonnèrent-elles ensemble, penaudes.

Shaunee me tendit le plateau. Je fixai la nourriture comme si je ne me rappelais plus ce que j'étais censée en faire.

— Tu dois manger puis prendre le médicament que Neferet t'a donné, dit Erin.

— Tu te sentiras peut-être un peu mieux après, enchaîna Shaunee.

— J'ai l'impression que je n'irai jamais mieux.

Les yeux d'Erin se remplirent de larmes, qui se mirent à couler le long de ses joues.

— Arrête, Zoey, je t'en prie ! Ça voudrait dire qu'aucun de nous n'ira jamais mieux.

— Tu dois essayer, fit Shaunee en reniflant. Lucie serait en colère si tu n'essayais pas.

— Vous avez raison.

Je pris la cuillère et commençai à manger. La soupe au poulet et aux vermicelles propagea dans ma gorge une agréable chaleur, qui se répandit dans tout mon corps et chassa le froid glacial qui s'y était installé.

— Et quand elle était en colère, reprit Shaunee, elle n'arrivait plus à contrôler son fichu accent.

« Hé, vous, là, soyez un peu plus gentilles », imita Erin d'une voix nasillarde.

Nous avons souri et, soudain, la soupe m'a paru moins difficile à avaler. À la moitié du bol, une pensée subite me frappa.

— Ils ne vont pas organiser de funérailles, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Shaunee.

— Ils ne le font jamais, précisa Erin.

— En fait, Jumelle, je crois que les parents de certains novices en organisent, chez eux.

— C'est vrai, Jumelle. Mais ça m'étonnerait que quelqu'un d'ici fasse le voyage jusqu'à... Comment s'appelait ce bled d'où venait Lucie, déjà ?

— Henrietta, dis-je. La ville des combats de poules.

— Des combats de poules ? répétèrent les Jumelles en chœur.

— Oui, ça la rendait dingue, d'ailleurs. Elle avait beau être une petite campagnarde, elle savait que c'était affreux.

— Des poules de combat ? C'est quoi, ça ? demanda Shaunee, perplexe.

— Aucune idée ! dit Erin en haussant les épaules.

Je pensais qu'il n'y avait que les coqs qui se battaient, remarquai-je.

Nous nous regardâmes et éclatâmes d'un rire qui se mua bientôt en sanglots.

— Lucie aurait trouvé ça hilarant, déclarai-je, une fois calmée.

— Tu crois vraiment que ça va s'arranger, Zoëy ? demanda Shaunee, l'air malheureux.

— Je pense, oui.

— Comment ? demanda Shaunee.

— Je ne sais pas. Je suppose qu'il va falloir vivre au jour le jour.

Surprise, je me rendis compte que j'avais fini ma soupe. Je me sentais mieux, réchauffée, plus normale. Par contre, j'étais incroyablement fatiguée. Les Jumelles durent s'en rendre compte, car Erin reprit mon plateau tandis que Shaunee me tendait un petit flacon de liquide laiteux.

— Neferet a dit que tu devais boire ça pour ne pas avoir de cauchemars.

— Merci, je le prendrai tout à l'heure. Je veux d'abord aller aux toilettes. Laissez-moi ma canette, au cas où ça aurait trop mauvais goût.

— Tu as besoin d'autre chose ? demanda Shaunee.

— Non, merci.

— Appelle-nous si tu veux quoi que ce soit, dit Erin, d'accord ? On a promis à Lucie que...

Sa voix se brisa, alors Shaunee termina à sa place.

— On lui a promis de prendre soin de toi, et nous honorons toujours nos promesses.

— Oui, je vous appellerai.

— OK, bonne nuit...

— Bonne nuit.

A peine la porte refermée, j'allai vider le flacon dans le lavabo, puis je le

jetai à la poubelle.

Voilà, j'étais toute seule. Je regardai mon réveil : six heures du matin. Incroyable comme les choses pouvaient changer en quelques heures seulement... Malgré moi, je ne cessais de me repasser les images de la mort de Lucie.

La sonnerie de mon téléphone me fit sursauter. Je regardai le numéro qui s'affichait. Grand-mère ! Je décrochai avec un énorme soulagement, me forçant à ne pas éclater en sanglots.

— Je suis tellement contente que tu m'appelles, Grand-mère !

— Je viens de me réveiller, Petit Oiseau. J'ai rêvé de toi. Est-ce que ça va ?

À en juger par son ton inquiet, elle connaissait déjà la réponse. Ce n'était pas surprenant : elle et moi avions toujours entretenu un lien très spécial.

— Non, ça ne va pas du tout, murmurai-je en me remettant à pleurer. Lucie vient de mourir.

— Oh, Zoëy ! Je suis sincèrement désolée !

— Elle est morte dans mes bras, Grand-mère, quelques minutes après s'être découvert une affinité avec l'élément terre.

— Elle a dû puiser un grand réconfort dans ta présence, dit-elle en pleurant elle aussi.

— Tous ses amis sont restés avec elle.

— Nyx était sans doute là aussi.

— Oui, je pense que la déesse était là, mais je ne comprends pas, Grand-mère. Pourquoi lui aurait-elle donné ce pouvoir si elle devait la laisser mourir ensuite ?

— La mort n'a jamais de sens quand elle touche quelqu'un de jeune. Cependant, même si elle est partie trop tôt, je crois que Lucie était proche de ta déesse, et qu'elle repose désormais en paix.

— J'aurais aimé venir te voir, mais avec toute cette neige les routes sont impraticables. Tu sais quoi ? Je vais jeûner et prier pour elle, aujourd'hui.

— Merci. Je sais que ça l'aurait touchée.

— Ma chérie, il va falloir que tu surmontes tout ça.

— Comment ?

— En honorant sa mémoire, en menant une vie dont elle aurait été fière. Tu dois aussi vivre pour elle, maintenant.

— C'est dur, Grand-mère, d'autant que les vampires veulent qu'on

oublie ceux qui meurent. Ils les voient comme des obstacles devant lesquels on ne fait que ralentir pour mieux sauter.

— Je ne voudrais pas critiquer ta grande prêtresse, ni aucun autre vampire, mais cela ne me paraît pas très judicieux. Occulter la mort n'est jamais une solution.

— C'est aussi ce que je pense. Et ce que pensait
Une idée s'imposa alors à moi.

— Je vais changer ça, repris-je. Avec ou sans permission, je ferai en sorte qu'on honore la mémoire de Lucie. Elle ne tombera pas aux oubliettes !

— Ne va pas t'attirer d'ennuis, ma puce.

— Il paraît que je suis la novice la plus puissante de l'histoire des vampires. Ce serait inquiétant si la simple perspective de m'attirer des ennuis m'empêchait d'assumer mes convictions, non ?

— Tu pourrais bien avoir raison, Petit Oiseau, dit-elle après un temps d'hésitation.

— Je t'aime, Grand-mère.

— Moi aussi, je t'aime, *u-we-tsi a-ge-hu-tsa*. Et maintenant, essaie de dormir. Sache que je prierai pour toi. Je demanderai aux esprits de nos aïeules de veiller sur ma petite-fille.

— Merci, Grand-mère. Au revoir.

— Au revoir, Petit Oiseau.

Je refermai doucement mon téléphone. Parler à Grand-mère m'avait fait du bien ; l'énorme poids invisible qui m'écrasait la poitrine s'était allégé, me permettant de respirer.

Alors que je m'allongeais, Nala passa la tête par la chatière, sauta sur mon lit et se mit à miauler. Je la câlinai en lui disant à quel point j'étais contente de la voir. Je jetai un coup d'œil sur le lit vide de Lucie. La mauvaise humeur de ma chatte – qu'elle traitait de vieille dame grincheuse – l'avait toujours fait rire, et elle l'avait aimée autant que moi.

Mes yeux me piquèrent de nouveau ; je me demandai si mes larmes se tariraient un jour. Juste à ce moment, mon téléphone m'annonça l'arrivée d'un message. Je l'ouvris en m'essuyant les yeux.

— Ça va ? Je sens ke non.

Heath. Au moins, il n'y avait plus de doute à avoir : nous avons bel et bien imprimé. Qu'est-ce que j'allais pouvoir faire ?

— Mauvaise journée. Ma meilleure amie est morte.

Je crus que sa réponse ne viendrait jamais. Finalement, ma sonnerie retentit.

— Mes amis aussi sont morts.

Je fermai les yeux. Comment avais-je pu oublier ?

— Je suis désolée.

— Moi aussi. Tu veux ke je vienne ?

Je fus surprise par le puissant *oui* qui explosa en moi. Ce serait merveilleux de trouver l'oubli dans les bras de Heath... dans le charme écarlate de son sang...

— Non, tapai-je à toute vitesse, les mains tremblantes. Tu as cours.

— Eh non ! Congé pr cause 2 neige !

Un petit sourire aux lèvres, je repensai à l'époque où les importantes chutes de neige avaient été pour moi synonyme de mini-vacances, pendant lesquelles je jouais dehors avec mes amis avant de me pelotonner en leur compagnie devant un film et une bonne pizza. Mon téléphone interrompit cette rêverie nostalgique. Vendredi je t'aiderai à aller mieux.

Zut ! J'avais complètement oublié que je lui avais promis de le retrouver après le match. C'était une très mauvaise idée, je le savais. Je devais tout déballer à Neferet. Elle m'aiderait à régler la situation.

Alors, les paroles d'Aphrodite me revinrent en mémoire : « Neferet ment. » Non, je ne pouvais pas me confier à mon mentor, et pas seulement à cause de cet avertissement, mais parce que mon intuition me l'interdisait.

— Zo ?

Je soupirai. J'étais trop fatiguée pour me concentrer. Je voulais lui répondre que je ne pouvais pas le voir, même si j'en mourais d'envie. J'appuyai sur les touches.

— NON. Puis j'effaçai tout et tapai simplement OK.

De toute façon, ma vie partait en sucette ; alors, pour- quoi me gêner ?

— OK ! répondit-il aussitôt.

Avec un autre soupir, j'éteignis mon téléphone et me mis à caresser Nala en fixant le vide. Si seulement j'avais pu retourner en arrière...

Au bout d'un moment, je remarquai que, pour une raison inconnue, les vampires qui avaient débarrassé les affaires de Lucie avaient oublié la vieille couverture en patchwork qu'elle laissait toujours au pied de son lit. J'allai la chercher et me blottis dessous avec Nala.

Je sentais l'épuisement dans chaque cellule de mon corps, et pourtant je ne pouvais pas dormir. La solitude me pesait. Les petits ronflements de Lucie me manquaient. La tristesse m'envahit, si profonde que je craignis de m'y noyer.

Quelqu'un frappa deux petits coups à la porte, puis l'ouvrit doucement. Je me redressai. C'étaient Shaunee et Erin, en pantoufles et pyjama, serrant contre elles des oreillers et des couvertures.

— On peut dormir avec toi ? demanda Erin.

— On ne voulait pas rester seules, expliqua Shaunee.

— Oui, et on s'est dit que tu n'aurais sûrement pas envie de rester seule non plus.

— Vous avez bien fait, dis-je en ravalant mes larmes. Entrez.

Elles hésitèrent un peu avant de grimper sur le lit de Lucie. Belzébuth, leur chat au long poil gris, vint s'installer entre elles. Nala releva la tête, lui jeta un regard méprisant ; puis, comme s'il ne méritait pas une once de sa royale attention, elle se remit en boule et s'endormit.

Je commençais à sombrer dans le sommeil lorsqu'un autre coup se fit entendre à la porte. Cette fois, néanmoins, elle resta fermée.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— C'est moi.

Nous avons toutes les trois échangé un regard perplexe, puis je suis allée ouvrir. Damien attendait dans le couloir, vêtu d'un pyjama en flanelle orné d'ours roses portant des nœuds papillons. Il était trempé et avait des flocons plein les cheveux. Il tenait dans ses bras un sac de couchage et un oreiller. Je l'attrapai par le bras et l'attirai à l'intérieur. Cameron, son petit chat tigré et potelé, le suivit à pas délicats.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Damien ? chuchotai-je. Tu vas avoir des ennuis si tu te fais choper !

— Oui, dit Erin, l'heure du couvre-feu est dépassée depuis longtemps.

— C'est le dortoir de jeunes filles innocentes ! renchérit Shaunee.

Les Jumelles se regardèrent et s'esclaffèrent, ce qui me tira un sourire. C'était bizarre, de ressentir un peu de joie au milieu de cette peine immense, ce qui explique sans doute pourquoi le fou rire des Jumelles et mon sourire ne durèrent pas.

— Lucie ne voudrait pas que nous cessions d'être heureux, dit Damien, rompant le malaise, avant d'aller étaler son sac de couchage entre les deux lits. Et si je suis là, c'est parce que nous devons nous serrer les

coudes. De toute façon je doute fort que vous soyez des jeunes filles innocentes.

Les Jumelles maugréèrent, l'air plus amusées que vexées. De mon côté, je notai qu'il me faudrait leur poser quelques petites questions sur le sexe.

— Ne va pas croire que je ne suis pas contente de te voir, mais on va avoir du mal à te faire sortir de là en pleine cohue, quand tout le monde sera en train de prendre son petit déj'et de s'activer avant d'aller en cours, dis-je en élaborant plusieurs plans d'évasion dans ma tête.

— Oh, ne t'en fais pas pour ça. Les vampires ont annoncé que l'école serait fermée aujourd'hui à cause de la neige. Le dortoir sera tranquille. Je n'aurai qu'à sortir en même temps que vous, et on n'y verra que du feu.

— Ils ont mis une annonce sur le panneau d'affichage ? demandai-je. Tu veux dire qu'on ne l'aurait su qu'après s'être levées et habillées ? Ils exagèrent !

— Ils l'ont annoncé à la radio, comme les écoles normales, expliqua-t-il, un sourire dans la voix. Seulement, Lucie et toi, vous n'écoutez pas les infos quand vous vous...

Il s'arrêta net en se rendant compte qu'il avait parlé comme si elle était toujours vivante.

— C'est vrai, m'empressai-je de répondre pour le mettre à l'aise. On écoutait toujours de la country. L'intérêt, c'est que j'étais tellement pressée d'y échapper que je me préparais deux fois plus vite !

Mes amis pouffèrent et, lorsqu'ils se turent, je déclarai :

— Je n'ai pas l'intention de l'oublier, ni de prétendre que sa mort ne me touche pas.

— Moi non plus, déclara Damien.

— Nous non plus, firent Shaunee et Erin.

— Je ne pensais pas que ça pourrait arriver à un novice ayant reçu une affinité de Nyx, repris-je après un moment. Je... Non, je n'aurais jamais imaginé ça.

— Personne n'est assuré de réussir sa Transformation, dit Damien, pas même ceux que la déesse a gâtés de ses dons.

— Ce qui signifie que nous devons rester soudés, commenta Erin.

— Oui, c'est le seul moyen pour qu'on s'en sorte, acquiesça Shaunee.

— Alors, c'est ce qu'on fera, conclus-je. Promettez-moi que, si le pire se produit, si certains d'entre nous ne survivent pas, les autres feront en sorte qu'on ne les oublie pas.

— Promis, dirent mes trois amis avec solennité.

Ensuite, nous nous sommes tus. Ma chambre ne me semblait plus aussi triste. Juste avant de m'endormir, je chuchotai : « Merci de ne pas m'avoir laissée seule... » J'ignorais si je remerciais mes amis, ma déesse, ou Lucie.

CHAPITRE VINGT-CiNQ

Dans mon rêve, il neigeait. Au début, je trouvais ça cool. C'était si beau... Le monde était parfait, comme dans un film de Disney. Un monde où rien de mal ne pouvait arriver, ou alors seulement de brèves péripéties, car, comme chacun sait, chez Disney les histoires se terminent toujours bien...

Je marchais d'un pas lent, sans sentir le froid. Ce devait être juste avant l'aube – difficile à dire à cause du mauvais temps. Je penchai la tête en arrière. La neige épaisse s'accrochait aux branches des vieux chênes et s'empilait contre le mur est, qui paraissait molletonné, moins imposant.

Le mur est.

J'hésitai un moment en réalisant où je me trouvais. C'est alors que je vis quatre silhouettes, la capuche de leur cape rabattue, debout devant la trappe ouverte.

« Non ! Je ne veux pas être là ! Pas si tôt après ce qui est arrivé à Lucie. Les deux dernières fois où des novices sont morts, c'est ici que j'ai vu leurs fantômes, ou leurs corps revenus à la vie. Peu importe si c'est Nyx qui m'a donné le pouvoir de voir les morts. J'en ai assez ! Je ne veux pas... »

Ce monologue intérieur s'interrompt lorsque la plus petite des quatre personnes se retourna. Lucie ! Non, ce ne pouvait pas être elle. Elle était trop pâle, trop mince. Et quelque chose d'autre clochait...

Je ressentis un besoin impérieux de comprendre. Après tout, si c'était vraiment elle, je n'avais rien à craindre. Même transformée par la mort, elle restait ma meilleure amie, non ? Toute appréhension oubliée, je m'approchai d'eux et retins mon souffle. Aucun ne me remarqua ; on aurait dit que j'étais invisible. Je fis encore un pas en avant, incapable de détacher les yeux de Lucie. Elle était effrayante : elle bougeait frénétiquement, jetait des regards de droite et de gauche, l'air affolé.

— On n'a rien à faire là. On doit partir.

Sa voix me fit sursauter. Elle avait toujours son accent de la campagne, mais c'était bien le seul trait reconnaissable. Elle s'exprimait sur un ton dur et monocorde, dénué de toute émotion, sauf peut-être une sorte de

peur animale.

— Ccce n'est pas toi qui commandes, siffla un autre personnage en lui montrant les dents, agressif.

Berk ! C'était cet horrible Elliott ! Ses yeux luisaient d'un rouge sale. Inquiète, je regardai Lucie : elle ne se laissa pas intimider. Retroussant les lèvres à son tour, les yeux écarlates, elle poussa un rugissement affreux.

— La terre te parle, à toi ? cracha-t-elle. Non !

Elle s'avança vers lui. Il recula.

— Tant que ce ne sera pas le cas, tu m'obéiras ! déclara mon amie. C'est elle qui l'a dit.

Elliott s'inclina en une révérence servile, que les deux autres imitèrent. Lucie leur désigna la trappe.

— Maintenant, on y va, et plus vite que ça !

À ce moment-là, j'entendis une voix familière de l'autre côté du mur.

— Hé, vous connaissez Zoey Redbird ? Dites-lui que je suis là, et...

Heath ne put terminer sa phrase. Les quatre créatures se ruèrent vers lui avec une rapidité surhumaine.

— Non ! hurlai-je. Arrêtez ! Qu'est-ce que vous faites ?

Le cœur battant à tout rompre, je courus jusqu'à la trappe. J'arrivai juste à temps pour les voir se jeter sur lui.

— Il nous a vus ! s'écria Lucie. Il vient avec nous !

— Attendez ! Elle a dit qu'on n'avait plus le droit ! hurla Elliott sans lâcher le bras de Heath, qui se débat- tait de toutes ses forces.

— Il nous a vus ! répéta Lucie. Alors, en attendant qu'elle nous dise quoi faire de lui, il va venir avec nous !

Personne n'osa répliquer. Ils l'entraînèrent au loin, la neige étouffant peu à peu ses cris.

Je me redressai brusquement dans mon lit, en sueur, haletante et tremblante. Nala grogna. Je regardai autour de moi, prise de panique. J'étais seule ! Avais-je rêvé les événements de la veille ? Le lit vide de Lucie, ses étagères nues me ramenèrent à la réalité. Ma meilleure amie était morte. Le poids de la tristesse s'abattit sur moi. Je savais qu'il y resterait pour longtemps.

Où étaient les Jumelles et Damien ? Ils avaient pourtant dormi ici ! Encore groggy, je me frottai les yeux et regardai mon réveil. Il était dix-sept heures. Comme j'avais dû m'endormir entre six et sept heures du

matin, j'avais largement eu mon compte de sommeil.

Je me levai pour aller regarder par la fenêtre. Il neigeait toujours et, même s'il était encore tôt, les lampadaires à gaz, nimbés de neige, illuminaient déjà la nuit couleur ardoise. Des novices faisaient des bonshommes et des batailles de boules de neige. Je crus apercevoir Cassie Kramme, la fille qui avait si bien réussi lors du concours de monologues, en train de se rouler dans la neige avec deux autres filles. Lucie aurait adoré ça. Elle m'aurait réveillée des heures plus tôt et m'aurait forcée à aller m'amuser dehors avec elle. A cette pensée, j'hésitai entre le rire et les larmes.

— Zoëy ? Tu es debout ?

Shaunee se tenait sur le seuil de ma chambre.

Je lui fis signe d'entrer.

— Où étiez-vous passés ?

— Ça fait deux heures qu'on est levés, on regarde des films. Tu veux venir avec nous ? Erik va nous rejoindre avec Cole, son ami trooop craquant.

Elle regarda soudain autour d'elle d'un air coupable, comme si elle venait juste de se rappeler que Lucie n'était plus là. Elle s'en voulait de s'être comportée normalement.

— Shaunee, on doit avancer, fis-je. On doit continuer à sortir avec des garçons, à s'amuser, à profiter de la vie. Si la mort de Lucie nous a appris quelque chose, c'est bien que rien n'est jamais acquis. On n'a pas le droit de gâcher le temps qui nous est accordé. Quand j'ai dit que je voulais que l'on se souvienne d'elle, cela ne signifiait pas qu'on devait rester tristes pour toujours, mais qu'il fallait se souvenir du bonheur qu'elle nous a apporté, garder son sourire au fond de nos cœurs. Pour toujours.

— Pour toujours, répéta-t-elle.

— J'arrive dans une seconde, le temps de passer un jean.

— OK, dit-elle avec un grand sourire.

Lorsqu'elle fut partie, mon masque joyeux disparut.

Je pensais ce que je lui avais dit, mais j'allais avoir du mal à appliquer mes propres principes. De plus, je n'arrivais pas à sortir de mon cauchemar. J'avais l'impression d'entendre les cris de Heath dans le silence oppressant de ma chambre.

En pilotage automatique, je mis mon jean le plus confortable et le sweat gigantesque que j'avais acheté à la boutique de l'école deux semaines plus

tôt. L'insigne argenté brodé au niveau du cœur représentait Nyx brandissant une lune pleine. Pour je ne sais quelle raison, cela me réconforta. Je me brossai les cheveux et soupirai en me voyant dans le miroir. Je ne ressemblais à rien. Je passai un peu de fond de teint sur mes cernes, ajoutai une touche de mascara et de gloss à la fraise ; puis, me sentant un peu mieux armée pour affronter le monde, je quittai ma chambre.

Je m'arrêtai au bas de l'escalier. La scène qui s'offrait à moi était familière, et pourtant un peu différente. Des élèves regardaient la télé en petits groupes. Ils parlaient beaucoup moins fort qu'à l'habitude. Mes amis étaient installés autour de notre poste favori : les Jumelles dans leurs fauteuils rembourrés assortis, Damien et Jack (qui avaient décidément l'air de très bien s'entendre) assis par terre, à côté du canapé qu'occupait Erik. À ma grande surprise, je vis que Cole, son « ami trooop craquant », avait tiré une chaise entre les Jumelles. Je souris malgré moi : il était très courageux, ou bien complètement inconscient. Ils discutaient à voix basse, sans prêter la moindre attention au *Retour de la momie* qui défilait sur l'écran. Tout était normal, donc, à deux exceptions près. Une, ils étaient beaucoup trop calmes. Deux, Lucie aurait dû se trouver sur le canapé, les pieds repliés sous elle, à demander aux autres de se taire pour qu'elle puisse regarder le film.

Je ravalai les larmes qui me brûlaient la gorge, je devais tenir bon. Nous devons tenir bon.

— Salut, tout le monde, dis-je d'un ton dégagé avant de m'asseoir à côté d'Erik. Il passa le bras autour de mes épaules et m'attira à lui, ce qui me fit un bien fou, tout en éveillant ma mauvaise conscience. Du bien, parce qu'il était adorable et super sexy et que j'étais toujours étonnée qu'il m'apprécie autant. Quant à ma culpabilité, on pouvait l'expliquer en un seul mot : Heath.

— Bon ! lança-t-il. Maintenant que Zoëy est là, le marathon peut commencer.

— J'en déduis que nous allons regarder *La Guerre des étoiles*, fis-je.

— Une fois de plus, marmonna Cole.

— Es-tu en train de prétendre que tu n'es pas un grand fan de ce film ? demanda Shaunee en haussant un sourcil.

Il lui sourit, et même de ma place je vis ses yeux pétiller.

— Disons que ce n'est pas pour regarder une énième fois la version

longue du film préféré d'Erik que je suis venu ici. Je suis un grand fan, mais ni de Darh ni de Chewbacca.

— Sous-entendrais-tu que tu as un faible pour la princesse Leia ? railla-t-elle.

— Non, je préfère les filles un peu plus... hautes en couleur, répondit-il en se penchant vers elle.

— Moi non plus, je ne suis pas là parce que je suis fan de *Star Wars*, précisa Jack en regardant Damien avec adoration.

— Ça, gloussa Erin, on se doute que tu te fiches de la princesse Leia.

— Heureusement, dit Damien.

— J'aimerais que Lucie soit avec nous, soupira Erik. Je l'entends d'ici : « Dites donc, vous n'êtes pas très gentils. »

Tout le monde se tut. Il rougit, comme s'il n'avait réalisé qu'après coup ce qu'il avait sorti. Je souris et posai la tête sur son épaule.

— Tu as raison. Elle nous gronderait comme si on était ses gosses.

— Et ensuite, enchaîna Damien, elle ferait du pop corn et nous forcerait à partager équitablement.

— J'aimais bien sa façon de maltraiter la langue, dit Shaunee.

— Ses expressions du terroir, compléta Erin.

Nous avons tous souri, et une sensation de chaleur m'est montée dans la poitrine. C'est comme ça que nous nous rappellerions toujours Lucie, avec des sourires et beaucoup d'amour.

— Euh, je peux m'asseoir avec vous ? demanda Drew Partain.

Il se tenait à quelques pas de nous, l'air triste. Il avait le visage pâle et les yeux rouges, comme s'il avait pleuré. Me souvenant qu'il avait flirté avec Lucie, je ressentis une grande compassion.

— Bien sûr ! Prends une chaise. Il y a de la place à côté d'Erin, ajoutai-je sur une inspiration subite.

Celle-ci écarquilla légèrement ses beaux yeux bleus, mais elle se ressaisit aussitôt.

— Oui, viens là, Drew. Mais, je te préviens, on regarde *La Guerre des étoiles*.

— Ça me va, dit-il avec un sourire timide.

— Petit, mais mignon, chuchota Shaunee à Erin, dont je crus voir rosir les joues.

— Je vais aller nous faire du pop corn, annonçai-je et me chercher une...

— ... canette de soda ! s'exclamèrent en chœur Damien, les Jumelles et Erik.

J'entrai dans la cuisine le cœur plus léger. Tout irait bien. La Maison de la Nuit était mon foyer. Mes amis étaient ma famille. Je suivrais mes propres conseils, je prendrais une journée après l'autre, un souci après l'autre. Je viendrais à bout de mes problèmes de cœur. J'évitais Neferet (sans que cela soit trop apparent) en attendant d'avoir compris ce qui se passait entre elle et Elliott le mort vivant, et qui m'effrayait au point de me donner des cauchemars.

Je déposai un sac de pop corn extracraquant et extragras dans chacun des quatre micro-ondes, puis allai chercher de grands saladiers. Peut-être devrais-je former un autre cercle pour demander à Nyx de m'aider à démêler le mystère Elliott. Le cœur serré, je me rendis compte que je devrais désormais me passer de Lucie. Comment la remplacer ? Cette idée me rendait malade, mais je n'avais pas le choix. J'allais devoir trouver quelqu'un pour mon prochain rituel de pleine lune. Je fermai les yeux, frappée de plein fouet par la réalité douloureuse de l'absence de ma meilleure amie. « S'il vous plaît, montrez-moi la voie », priai-je Nyx en silence.

— Zoëy, viens vite ! me cria Erik.

Je sursautai et ouvris brusquement les yeux. En voyant son expression, j'eus une poussée d'adrénaline.

— Que se passe-t-il ?

— Viens. C'est les infos.

Il me prit la main et m'entraîna avec lui.

Il régnait un silence assourdissant dans la pièce. Tous les novices fixaient notre grand écran, sur lequel on voyait Chera Kimiko, le visage grave.

« ... la police demande au public de ne pas céder à la panique malgré cette troisième disparition. Les inspecteurs poursuivent leurs investigations et nous ont assurés qu'ils avaient plusieurs pistes possibles. Pour ceux qui nous rejoignent, un adolescent de Broken Arrow a été porté disparu. Il s'agit encore d'un joueur de football, qui s'appelle Heath Luck. »

Mes genoux me lâchèrent. Je me serais effondrée si Erik ne m'avait pas attrapée par la taille. Il m'aida à m'asseoir sur le canapé. J'écoutai la suite en état d'apnée.

« Le camion du jeune homme a été retrouvé devant la Maison de la Nuit. Néanmoins, Neferet, la grande prêtresse de l'établissement, a affirmé qu'il n'avait pas pénétré sur le campus. Bien entendu, les spéculations vont bon train, surtout après la publication du rapport des médecins légistes sur la mort des deux autres garçons. Ils sont en effet décédés des suites d'une hémorragie causée par des morsures et des lacérations multiples. S'il est vrai que les vampires ne mordent pas, il n'en reste pas moins que les lacérations peuvent leur être attribuées. Il est important de rappeler au public que les vampires sont légalement tenus de ne pas boire le sang d'un humain non consentant. Nous reviendrons sur ce titre dans notre bulletin de vingt-deux heures, et nous reprendrons bien entendu l'antenne si de nouvelles informations nous parviennent... »

— Apportez-moi une bassine, je me sens mal ! réussis-je à crier malgré le vrombissement dans mes oreilles.

Quelqu'un me fourra un récipient entre les mains, et je vomis tripes et boyaux.

CHAPITRE VINGT-SIX

— Tiens, Zoëy, rince-toi la bouche, ça te fera du bien.

Je pris une gorgée d'eau du verre que me tendait Erin. Je la recrachai dans la bassine.

J'aurais voulu enfouir mon visage entre mes mains et éclater en sanglots, mais je savais que toute la pièce me regardait. Alors, lentement, je redressai mes épaules et repoussai mes cheveux humides derrière mes oreilles. Je ne pouvais pas me permettre de céder à la panique. J'avais déjà commencé à réfléchir aux moyens de sauver Heath. C'était lui qui comptait, pas moi, ni mon envie de me laisser aller à l'hystérie.

— Il faut que je voie Neferet, annonçai-je en me levant avec détermination, surprise que mes genoux me soutiennent aussi bien.

— Je viens avec toi, déclara Erik.

— C'est gentil, mais il faut d'abord que j'aie me broser les dents. Ça va aller, assurai-je aux Jumelles, qui s'étaient levées pour me suivre. Je n'en ai pas pour longtemps.

Sur ce, je gravis l'escalier en quatrième vitesse. Je ne ralentis même pas devant ma chambre. Je continuai dans le couloir, tournai à droite et m'arrêtai devant la chambre 124. Au moment où j'allais frapper, la porte s'ouvrit.

— Je savais que tu viendrais, dit Aphrodite en me jaugeant avec froideur. Entre.

Je fus surprise par les jolis tons pastel de sa chambre. Je m'étais attendue à ce qu'elle soit sombre, sinistre comme la toile d'une veuve noire.

— Tu n'as pas de quoi faire un bain de bouche, par hasard ? Je viens de vomir.

— Là-dedans, dit-elle en désignant du menton l'armoire à pharmacie, au-dessus du lavabo. Le verre est propre.

Tandis que je me rinçais la bouche, je tentai de rassembler mes pensées. Puis je me tournai vers elle. J'avais décidé d'aller droit au but. Je n'avais pas de temps à perdre.

— Comment sais-tu si une vision est réelle, ou si ce n'est qu'un rêve ?

Elle s'assit sur l'un des lits et rejeta en arrière sa longue chevelure blonde.

— C'est une sensation viscérale. Les visions ne sont jamais agréables ou douces, comme dans les films. Elles sont horribles. En gros, si tu te sens mal, ça veut dire que c'est une vision, et pas un rêve, dit-elle en m'examinant avec attention. Alors, comme ça, tu as des visions ?

— J'en ai eu une aujourd'hui. Au début, je croyais que c'était un rêve, ou plutôt un cauchemar. Plus maintenant.

— Ah, pas de chance, lâcha-t-elle en esquissant un sourire ironique. Je décidai de changer de sujet.

— C'est quoi, le problème, avec Neferet ?

Son visage se vida soudain de toute expression.

— Comment ça ?

— Tu le sais très bien ! Quelque chose ne va pas chez elle. Je veux savoir quoi.

— Tu es sa novice, sa favorite, son nouveau jeune prodige. Tu crois vraiment que je vais me confier à toi ? J'ai beau être blonde, je ne suis pas stupide.

— Alors, pourquoi tu m'as conseillé de ne pas prendre le médicament qu'elle m'avait donné ?

Elle détourna les yeux.

— Ma première camarade de chambre est morte six mois après son arrivée à la Maison de la Nuit. J'ai pris cette saloperie. Ça... ça m'a affectée. Pendant très long-temps.

— Affectée comment ?

Je me sentais bizarre, détachée. Mes visions se sont arrêtées pendant une ou deux semaines. Par la suite, je n'arrivais même plus à me rappeler à quoi elle ressemblait. Venus. Elle s'appelait Venus Davis. C'est à cause d'elle que j'avais choisi de m'appeler Aphrodite. On trouvait ça cool, à l'époque.

Elle me regarda avec tristesse.

— Je me suis forcée à me souvenir d'elle, et j'ai pensé que toi aussi tu voudrais te souvenir de Lucie.

— C'est vrai. Merci.

— Tu ferais mieux de t'en aller. Il ne faut pas que quelqu'un découvre que tu es venue me voir.

Elle avait raison. Je me tournais vers la porte quand elle ajouta :

— Elle te fait croire qu'elle est bienveillante, mais c'est faux. Tout ce qui est lumineux n'est pas forcément bon, et tout ce qui est sombre n'est pas forcément mauvais.

L'avertissement d'Aphrodite me fit penser au conseil que Nyx m'avait donné le jour où j'avais été marquée.

« L'obscurité n'est pas toujours synonyme de mal, tout comme la lumière n'apporte pas toujours le bien. »

— En d'autres termes, répondis-je, sois prudente en présence de Neferet et ne lui fais pas confiance.

— Oui, sauf que je n'ai jamais dit ça.

— Dit quoi ? Nous n'avons jamais eu cette conversation.

Je refermai la porte derrière moi et me précipitai dans ma chambre. Je me lavai le visage et me brossai les dents avant de redescendre dans la salle commune.

— Prête ? demanda Erik.

— On vient avec toi, déclara Damien en désignant les Jumelles, Jack et Drew.

Je m'apprêtais à refuser, mais j'en fus incapable. En vérité, j'étais heureuse qu'ils soient là, qu'ils ressentent le besoin de faire front autour de moi, de me protéger. J'avais toujours craint que mes pouvoirs et ma Marque extraordinaires ne me stigmatisent, m'empêchant de me faire des amis. Apparemment, je m'étais trompée.

— OK, allons-y.

J'ignorais encore ce que j'allais dire à Neferet ; je savais juste trois choses : je ne pouvais pas continuer à me taire, mon « rêve » était en fait une vision, et les « créatures » que j'avais vues n'étaient pas que de simples fantômes. L'idée qu'elles aient enlevé Heath me remplissait d'horreur. Quant à ce que cela laissait présager sur ce qu'était devenue Lucie, cela me glaçait le sang.

Avant que nous n'ayons atteint la porte, elle s'ouvrit et Neferet entra, majestueuse, dans un souffle d'air enneigé. Les inspecteurs Marx et Martin la suivaient, emmitouflés dans des anoraks bleus fermés jusqu'au menton. Leurs casquettes étaient couvertes de neige et ils avaient le nez rouge. Comme toujours, Neferet était impeccable, parfaitement calme, parfaitement maîtresse d'elle-même.

— Ah, Zoey, tu tombes bien ! Ces messieurs ont une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Ils aimeraient s'entretenir avec toi pendant quelques

instants.

— Je viens d'apprendre la disparition de Heath aux informations, déclarai-je aux inspecteurs sans un regard pour Neferet, que je sentis se tendre. Si je peux vous aider d'une quelconque manière, je le ferai.

— Pourrait-on retourner dans la bibliothèque ? demanda l'inspecteur Marx.

— Bien sûr, répondit Neferet.

Je me tournai vers Erik avant de les suivre.

— On t'attend là, dit-il.

Rassurée, j'entrai dans la bibliothèque. La porte à peine refermée, l'inspecteur Martin se mit à m'interroger.

— Zoëy, veux-tu nous dire où tu te trouvais ce matin entre six heures et demie et huit heures et demie ?

— J'étais dans ma chambre. J'ai parlé à ma grand mère au téléphone, ensuite j'ai échangé quelques textos avec Heath, répondis-je en sortant mon portable de ma poche. Vous pouvez les lire si vous voulez, je ne les ai pas effacés.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, Zoëy, intervint Neferet.

— Ça ne me dérange pas, fis-je en me forçant à lui sourire.

L'inspecteur Martin prit l'appareil et copia les messages dans son carnet.

— As-tu vu Heath ce matin ? reprit son collègue.

— Non. Il m'a proposé de venir me voir, mais j'ai refusé.

— Je lis là que tu avais prévu de le voir vendredi.

Neferet me lança un regard perçant. J'inspirai à fond.

Je n'avais qu'une solution : m'en tenir, autant que possible, à la vérité.

— Oui, je devais le retrouver vendredi après le match.

— Zoëy, tu sais bien que notre règlement intérieur interdit strictement aux élèves de sortir avec des humains qu'ils connaissent autrefois ! protesta Neferet.

Pour la première fois, je remarquai le dégoût avec lequel elle prononçait le mot « humains ».

— Je sais. Je suis désolée. J'aurais dû couper les ponts, mais c'était difficile, avec notre passé commun. Je me suis dit qu'il serait plus simple de lui expliquer face à face, une bonne fois pour toutes, que nous ne pouvions plus nous voir. Je ne vous en ai pas parlé, car je voulais gérer ça toute seule.

— Donc, tu ne l'as pas vu ce matin ? insista l'inspecteur Marx.

— Non. Après cet échange de messages, je suis allée me coucher.

— Quelqu'un peut-il témoigner que tu te trouvais dans ta chambre à cette heure-là ?

— Messieurs, intervint Neferet, glaciale, il me semble vous avoir informés de la terrible perte subie par Zoëy pas plus tard qu'hier. Sa camarade de chambre est décédée. Comment voulez-vous que quiconque puisse confirmer... ?

— Excusez-moi, Neferet, la coupai-je, mais, en fait, je peux le prouver. Mes amies Shaunee et Erin ont passé la nuit dans ma chambre. Elles ne voulaient pas me laisser seule.

— Je préférerais laisser Damien en dehors de tout ça pour ne pas lui attirer d'ennuis.

— Oh, c'était une très délicate attention, dit Neferet, passant en un clin d'œil en mode « mère inquiète ».

Seulement, je n'étais pas dupe...

— On a retrouvé le camion de ce garçon non loin du mur d'enceinte de l'école, reprit Martin, mais la neige a recouvert toutes les traces.

— A mon avis, vous feriez mieux de fouiller les égouts, au lieu de questionner ma novice, intervint Neferet avec une désinvolture qui me donna envie de hurler.

— Je vous demande pardon ? fit Marx.

— Pour moi, ce qui s'est produit est très simple. Ce garçon voulait revoir Zoëy. Déjà, le mois dernier, lui et sa petite amie ont escaladé notre mur pour tenter de l'emmener avec eux, dit-elle d'un ton méprisant. Il était ivre et sous l'emprise de la drogue, cette nuit-là, et il l'était probablement encore ce matin. Avec toute cette neige, il a dû tomber dans un caniveau. N'est-ce pas là que finissent les ivrognes ?

— Madame, il s'agit d'un adolescent, pas d'un ivrogne. D'après ses parents, cela fait un mois qu'il n'a pas bu une goutte d'alcool.

Neferet émit un petit rire sarcastique. A ma grande surprise, Marx l'ignora et se tourna vers moi.

— Qu'en penses-tu, Zoëy ? Vous êtes sortis ensemble pendant deux ans, c'est ça ? Selon toi, où aurait-il pu aller ?

— Je l'ignore. Mais j'ai fait un drôle de rêve sur lui ce matin, et plus ça va, plus je me dis qu'il s'agissait peut-être d'une vision.

La voix dure et cassante de Neferet rompit le silence abasourdi qui

avait suivi cette déclaration.

— Zoëy, tu n'as jamais manifesté un quelconque don pour la prophétie ou pour les visions.

Je pris délibérément une voix mal assurée, un peu effrayée, ce qui ne me demanda d'ailleurs pas trop d'efforts.

— Je sais, mais la coïncidence est vraiment étrange. Dans mon rêve, Heath se faisait enlever près du mur est.

— Par qui, Zoëy ? me pressa l'inspecteur Marx qui, de toute évidence, me prenait au sérieux.

— Je ne sais pas. Mais ce n'était ni des novices ni des vampires. Je n'ai aperçu que quatre silhouettes revêtues de capes.

— Tu as vu où elles allaient ?

— Non, je me suis réveillée en hurlant, dis-je, les larmes aux yeux. Vous devriez fouiller les alentours. Des individus y rôdent, qui enlèvent des ados, mais ce n'est pas nous.

— Bien sûr que ce n'est pas nous, m'appuya Neferet en me passant un bras autour des épaules. Messieurs, je crois que Zoëy en a suffisamment subi pour la journée. Laissez-moi vous présenter Shaunee et Erin, qui, j'en suis sûre, corroboreront son alibi.

« Alibi ». Ce terme me fit froid dans le dos.

— Si tu te rappelles quoi que ce soit d'autre, ou si tu fais d'autres rêves prémonitoires, n'hésite pas à me contacter, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, dit l'inspecteur Marx.

Il me tendit sa carte pour la seconde fois. Je l'acceptai et le remerciai. Il suivit Neferet jusqu'à la porte, puis, soudain, revint vers moi.

— Ma sœur jumelle a été marquée et s'est transformée, il y a quinze ans, dit-il à voix basse. Nous sommes restés proches, même si elle était censée oublier sa famille humaine. Alors, tu peux me faire confiance.

— Inspecteur Marx ? appela Neferet depuis la porte.

— Je voulais simplement remercier Zoëy une dernière fois et lui présenter mes condoléances, prétendit-il en la rejoignant.

Je restai où j'étais et tentai de mettre un peu d'ordre dans mes pensées. La sœur de Marx, un vampire ? En fait, ce n'était pas étonnant. Ce qui l'était, en revanche, c'était qu'il l'aimait encore. Peut-être pouvais-je vraiment me fier à lui...

La porte claqua et je sursautai. Adossée contre le battant, Neferet me dévisageait.

— As-tu imprimé avec Heath, oui ou non ?

Une panique froide m’envahit. Elle allait lire en moi ! Je m’étais bercée d’illusions, je ne faisais pas le poids contre une grande prêtresse. Et puis, soudain, je sentis sur moi la caresse d’une brise légère venue de nulle part... la chaleur d’un feu invisible... la fraîcheur d’une pluie de printemps... l’odeur suave d’un pré vert et fertile... La puissance des forces élémentaires emplît mon esprit. Riche d’une assurance nouvelle, j’osai enfin croiser son regard.

— Vous m’avez dit vous-même que c’était impossible ! m’exclamai-je en prenant une voix piteuse. Vous m’avez dit que ce qui s’était passé sur le mur ne suffisait pas à créer une Empreinte...

Ses épaules se détendirent presque imperceptiblement.

— En effet, je ne pense pas que vous ayez imprimé à ce moment-là. Mais ne l’as-tu pas revu depuis ? N’as-tu plus jamais bu son sang ?

— Bu son sang ? répétai-je, bouleversée. Je n’ai pas vraiment bu son sang cette fois-là, si ?

— Non, non, bien sûr que non, me rassura-t-elle. Ce n’était rien du tout. Seulement, en t’entendant parler de ton rêve, je me suis demandé si tu n’avais pas rencontré de nouveau ton petit ami.

— Mon ex-petit ami, rectifiai-je presque automatiquement. Non, mais comme il n’arrêtait pas de m’appeler et de m’envoyer des textos, j’ai décidé d’accepter un rendez-vous pour lui faire comprendre qu’on ne pouvait plus se voir. Je suis désolée. J’aurais dû vous en parler, mais je voulais vraiment résoudre ce problème par moi-même. Après tout, c’est moi seule qui me suis fichue dans ce pétrin.

— J’ai beau louer ton sens des responsabilités, j’estime néanmoins que tu as eu tort de laisser croire à ces inspecteurs que ton rêve était une vision.

— Ça avait l’air tellement réel...

— Ça, je le conçois volontiers. As-tu pris le médicament que je t’ai donné hier soir ?

— Le liquide blanchâtre ? Oui, Neferet.

C’était vrai, sauf que j’avais vidé cette saleté dans le lavabo. À cette nouvelle, Neferet parut se détendre un peu plus.

— Parfait. Si tu continues à faire des cauchemars, viens me voir, je te concocterai un mélange plus puissant. J’ai peut-être sous-estimé la dose dont tu avais besoin.

Je me retins de sourire : il n'y avait pas que la dose qu'elle avait sous-estimée...

— Merci, Neferet. Je vous suis très reconnaissante.

— Bon, va retrouver tes amis, maintenant. Je suis sûre qu'ils s'inquiètent pour toi.

Je hochai la tête et retournai avec elle dans la salle commune. Je pris bien soin de dissimuler mon dégoût lorsqu'elle me serra dans ses bras devant tout le monde et me dit au revoir avec la chaleur d'une mère.

En effet, elle avait tout d'une mère, ou plutôt de MA mère, Linda Heffer, la femme qui m'avait trahie pour un homme et qui accordait beaucoup plus d'importance à sa petite personne et aux apparences qu'à moi. Les points communs entre Neferet et Linda devenaient de plus en plus flagrants.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Après le départ des policiers, nous regagnâmes nos places et attendîmes que les autres novices reprennent une activité normale. Le DVD de *La Guerre des étoiles* était passé aux oubliettes.

— Est-ce que ça va ? demanda finalement Erik.

— Oui, je crois, répondis-je en me blottissant dans ses bras.

— Les flics ont du nouveau sur Heath ? voulut savoir Damien.

— Non. Ou alors, ils ne me l'ont pas dit.

— On peut faire quelque chose ? intervint Shaunee. Je secouai la tête.

— Juste attendre les infos de vingt-deux heures. Je fixais l'écran en pensant à Heath. Avais-je un mauvais pressentiment ? Oui, sans aucun doute. Mais était-ce le même que pour Chris Ford et Brad Higeons ? Non, pas vraiment. Mon instinct me soufflait que Heath était en danger, mais qu'il n'était pas mort. Pas encore.

Plus je pensais à lui, moins je tenais en place. Lorsque les infos commencèrent, il me fallut une patience sur-humaine pour supporter le reportage sur la violente- tempête de neige qui s'était abattue sur Tulsa et ses environs. Je m'agitai devant les images sinistres du centre-ville et des autoroutes désertées. Sur Heath, rien de nouveau, à part un reportage lugubre sur les recherches entravées par le mauvais temps.

— Je dois y aller, dis-je en me levant d'un bond.

— Où ça, Zoëy ? s'étonna Erik.

Je n'en avais aucune idée. Alors, je pensai au petit îlot de bonheur dans ce monde de confusion et de folie.

Mes amis me lancèrent un regard ahuri.

— Lenobia a dit que je pouvais aller broser Perséphone quand je voulais. M'occuper d'elle me calme, et là, cela ne me ferait pas de mal.

— Bon, d'accord, dit Erik. Moi aussi, j'aime bien les chevaux. Allons voir Perséphone.

— Non, j'ai besoin d'être seule.

J'avais parlé bien plus durement que je ne l'aurais voulu. Je me rassis à côté de lui et glissai ma main dans la sienne.

— Je suis désolée. C'est juste que je dois réfléchir.

Il me fit un petit sourire triste.

— Alors, je vais t'accompagner à l'écurie, et ensuite je reviendrai ici suivre les infos pour toi. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Ça me va.

Voir mes amis aussi inquiets me désolait, mais je ne pouvais pas faire grand-chose pour les rassurer.

— C'est génial, toute cette neige, dit Erik pendant que nous pataugions dedans, nous enfonçant jusqu'aux mollets.

Je me rappelle qu'il avait neigé comme ça une fois, quand j'avais sept ou huit ans. Par malchance, c'était tombé pendant les vacances de Noël. On n'avait même pas manqué les cours.

Erik grommela une vague réponse, et nous continuâmes en silence. Je ne savais pas quoi dire pour alléger l'atmosphère. Finalement, il se racla la gorge.

— Tu tiens encore à lui, pas vrai ? Plus qu'à un simple ex ?

— Oui.

Il méritait la vérité ; par ailleurs, je ne supportais plus les mensonges.

Arrivés devant la porte de l'écurie, nous nous arrêtâmes dans un halo de lumière jaune. À l'abri du porche, qui nous protégeait du plus gros de la tempête, on se serait cru à l'intérieur d'une boule à neige.

— Et moi, dans l'histoire ?

— Je tiens aussi à toi, Erik. J'aimerais réparer tout ça, faire disparaître mes problèmes, mais c'est impossible. Je ne vais pas te mentir au sujet de Heath. Je crois que nous avons imprimé.

— L'autre fois, sur le mur ? C'est impossible ! J'étais là, tu as à peine goûté à son sang, Zoëy ! Il ne veut pas te perdre, c'est pour ça qu'il se comporte de cette façon. Je ne peux pas l'en blâmer, cela dit, ajouta-t-il avec un petit sourire.

— Je l'ai revu.

— Quoi ?

— Il y a quelques jours. Je n'arrivais pas à dormir, alors je suis allée prendre un café au Starbucks d'Utica Square. Il était en train de coller des photos de Brad. Ce n'était pas prémédité, Erik. Si j'avais su qu'il serait là, je n'y serais jamais allée. Je t'assure.

— Mais tu l'as vu.

Je hochai la tête.

— Et tu as bu son sang ?

— Je ne voulais pas, mais il a fait exprès de se couper. Je n'ai pas pu résister.

Je ne détournai pas une seule fois le regard, l'implorant en silence de me comprendre. Maintenant que je me trouvais confrontée à la possibilité de le perdre, je réalisais à quel point il comptait pour moi, lui aussi.

— Je suis désolée, Erik. J'aurais préféré éviter ça, mais c'est arrivé, et maintenant qu'il y a ce truc entre lui et moi, je ne sais plus quoi faire.

Il poussa un long soupir et épousseta mes cheveux couverts de neige.

— Je vois. Seulement, il y a aussi un truc entre toi et moi. Un jour, si nous achevons cette foutue Transformation, nous serons semblables. Je ne serai pas un vieil homme plusieurs décennies avant toi. Si on est ensemble, les vampires ne chuchoteront pas sur notre passage. Les humains ne te détesteront pas. Ce sera normal, ce sera naturel.

Sur ce, il posa la main sur ma nuque, m'attira à lui et m'embrassa fougueusement. Sa bouche était froide et sucrée. Je passai les bras autour de ses épaules. Au début, je voulais juste réparer le mal que je lui causais. Au fur et à mesure cependant, notre étreinte se fit plus intense, nos corps se rapprochèrent. Je n'éprouvais pas un désir aveuglant, comme avec Heath, mais j'aimais la sensation de chaleur et de vertige qu'il me procurait. Il me plaisait, tout simplement. Beaucoup, même. Et puis, il avait raison, nous étions faits pour être ensemble. Heath et moi, non.

Lorsque le baiser se termina, nous avions tous les deux le souffle court.

— Je suis vraiment désolée, dis-je en posant la main sur sa joue.

Il pivota la tête pour l'embrasser.

— On trouvera une solution, dit-il.

— Je l'espère, murmurai-je, plus pour moi que pour lui. Merci de m'avoir accompagnée. Je ne sais pas pour combien de temps j'en ai, alors ne m'attends pas.

— Zoëy, si tu as effectivement imprimé avec Heath, tu as peut-être une chance de le retrouver, lâcha Erik alors que j'ouvrais la porte.

Je me retournai. Il semblait tendu et malheureux, pourtant il n'hésita pas à s'expliquer.

— Quand tu brosseras ta jument, pense à lui. Appelle-le. S'il le peut, il viendra à toi. Sinon, grâce à votre Empreinte, tu pourras avoir une idée de l'endroit où il se trouve.

— Merci, Erik.

Il me fit encore un sourire triste.

— A plus tard, Zoëy.

Et il disparut dans la neige.

L'odeur de foin chaud et de cheval m'enveloppa dès que je fis un pas dans l'écurie, faiblement éclairée au gaz. Les chevaux mastiquaient paresseusement dans leurs box. Tout en secouant la neige de mes vêtements et de mes cheveux, je cherchai Lenobia du regard. Apparemment, elle n'était pas là.

— Tant mieux. J'étais ici pour réfléchir, pas pour expliquer ma présence en pleine tempête de neige.

Bon, j'avais dit la vérité à Erik, et il n'avait pas rompu. Bien sûr, selon ce qui se passerait avec Heath, il pouvait toujours me larguer. Je soupirai : sortir avec deux types était épuisant ! Soudain, le souvenir du sourire et de la voix incroyablement sexy de Loren assaillit mon esprit rongé par la culpabilité. J'attrapai une étrille et un peigne en me mordillant la lèvre. En fait, je sortais plus ou moins avec trois types. C'était n'importe quoi ! Rien qu'à l'idée qu'Erik puisse apprendre que je m'étais en partie dénudée devant Loren, j'avais envie de me larguer moi-même. Je décidai d'éviter Loren ou, à défaut, de le traiter comme n'importe quel professeur. Bref, arrêter de flirter avec lui.

J'ouvris le box de Perséphone. Elle s'ébroua, tout endormie, l'air surpris. Je lui embrassai le nez en lui murmurant des flatteries, et elle me souffla sur le visage. Je me mis à la brosser sans cesser de poursuivre ma réflexion.

De toute façon, je n'arriverais pas à mettre de l'ordre dans ma vie amoureuse tant que Heath ne serait pas retrouvé sain et sauf. Je refusais d'envisager la possibilité que cela n'arrive pas. A vrai dire, avant même qu'Erik ne me le suggère, j'avais réfléchi aux moyens de le localiser. C'était entre autres ce qui m'avait agitée toute la soirée. La triste vérité, c'est que j'avais peur, peur de ce que je risquais de découvrir, peur de ne pas être assez forte pour y faire face. La mort de Lucie m'avait anéantie et je doutais de ma capacité à sauver qui que ce soit.

Pourtant, je n'avais pas le choix.

Bon... Penser à Heath... Je commençai par évoquer l'adorable petit garçon qu'il avait été à l'école primaire. En CE2, ses cheveux avaient été beaucoup plus blonds, avec plein d'épis qui se dressaient sur sa tête comme du duvet de caneton. C'était à cette époque qu'il m'avait dit pour

la première fois qu'il m'aimait et qu'un jour il m'épouserait. Evidemment, je lui avais ri au nez. J'étais en CE1. Il avait beau avoir presque deux ans de plus que moi, je le dépassais quand même de trente centimètres. Tout mignon qu'il était, il n'en restait pas moins un garçon, et donc une source d'énervement.

Il n'avait jamais cessé d'être énervant, mais il avait grandi et forci. Quelque part entre le CE1 et la seconde, j'avais commencé à le prendre au sérieux. Je me souvins de notre premier baiser et du trouble que j'avais alors ressenti, de sa douceur, du fait qu'il me faisait me sentir belle, même le nez rougi par un rhume, de ses bonnes manières démodées. Il m'avait tenu les portes et avait porté mes livres depuis qu'il avait neuf ans.

Puis je pensai à notre dernière rencontre. Il était tellement persuadé que nous étions faits l'un pour l'autre, tellement confiant, qu'il n'avait pas hésité à se blesser pour m'offrir son sang.

Je fermai les yeux et m'appuyai contre le flanc doux de Perséphone, laissant défiler les souvenirs sur l'écran de mes paupières closes. Les images de notre passé se transformèrent progressivement en une vague sensation d'obscurité, d'humidité, de froid – et la peur me saisit aux entrailles. Suffocante, je tentai de me concentrer sur lui, comme la fois où je l'avais vu en rêve dans sa chambre. Sans succès. La connexion était brouillée, saturée d'émotions négatives. Je redoublai d'efforts et, suivant le conseil d'Erik, je l'appelai.

— Heath, viens à moi. Je t'appelle, Heath. Je veux que tu viennes maintenant. Où que tu sois, échappe-toi et viens à moi !

— Rien. Pas de réponse. Seulement une peur froide, humide.

— Heath ! m'écriai-je. Viens !

Cette fois, je ressentis de la frustration, puis du désespoir. Mais toujours aucune image de lui. Je savais qu'il ne pouvait pas me rejoindre, et j'ignorais toujours où il se trouvait.

Pourquoi l'avais-je vu aussi clairement, l'autre nuit ? J'avais juste pensé à lui, comme maintenant. J'avais pensé à...

À quoi, au juste ? Soudain, je me sentis rougir en réalisant ce qui m'avait menée à lui. Ce n'était ni l'adorable petit garçon qu'il avait été, ni le fait qu'en sa présence je me sentais belle. C'était son sang... La soif brûlante qu'il provoquait en moi.

Bon, dans ce cas...

J'inspirai profondément et je me concentrai sur son sang chaud, épais, irrésistible, du désir à l'état liquide. Le boire avait réveillé des parties de mon corps dont j'avais à peine eu conscience auparavant. Et ces parties affamées le réclamaient. Je crevais d'envie de me délecter de son sang sucré tandis qu'il me toucherait, serrée contre lui...

Les images d'obscurité incohérentes se clarifièrent d'un seul coup. Il faisait toujours sombre, mais grâce à ma vision nocturne cela ne me posait aucun problème. Au début, j'eus du mal à comprendre ce que je voyais. Je me trouvais dans une pièce étrange, une sorte de niche au fond d'une grotte ou d'une galerie. Les murs étaient arrondis et suintants. La faible lumière provenait d'une lanterne enfumée pendue à un crochet métallique. Tout le reste baignait dans les ténèbres. Ce que j'avais d'abord pris pour un tas de vêtements sales bougea et gémit. J'avais l'impression de flotter et, quand je reconnus ce gémissement, je planai jusqu'à lui.

Il était recroquevillé sur un matelas taché, livide, les mains et les chevilles liées par du ruban adhésif. Son cou et ses bras saignaient.

— Heath !

Ma voix n'était pas audible ; pourtant il releva la tête comme si j'avais hurlé.

— Zoëy ? C'est toi ? demanda-t-il, les yeux écarquillés.

Il se redressa et regarda frénétiquement autour de lui.

— Va-t'en, Zoëy ! Ils sont fous ! Ils vont te tuer, comme ils ont tué Chris et Brad.

Il se mit à se débattre, essayant de rompre ses liens, mais ne parvint qu'à faire saigner ses poignets à vif.

— Heath ! Arrête ! Tout va bien. Je ne risque rien. Je ne suis pas vraiment là.

Il se calma et plissa les yeux comme s'il cherchait à me distinguer dans l'obscurité.

— Mais... je t'entends ! lâcha-t-il.

— Dans ta tête ! Tu m'entends dans ta tête, Heath.

— Nous avons imprimé, c'est pour ça. Nous sommes liés maintenant.

Il sourit, l'air béat.

— C'est cool, Zo !

Je levai mentalement les yeux au ciel.

— OK, Heath, concentre-toi. Où es-tu ?

— Tu ne vas pas me croire, Zo ! Je suis sous Tulsa.

— Comment ça ?

— Tu te rappelles le cours d'histoire de Shaddox ? Il nous avait parlé des galeries creusées sous la ville dans les années 20, pendant la prohibition. Eh bien, je suis dedans.

Je restai interdite quelques secondes. Je ne me rappelais que vaguement avoir appris ça au lycée, et j'étais abasourdie que Heath – qui n'avait pas franchement une réputation d'excellent élève – s'en souvienne.

— Il disait qu'on y cachait de l'alcool, expliqua-t-il comme s'il lisait dans mes pensées. Je trouvais ça cool.

— Dis-moi juste comment y accéder, Heath.

Il secoua la tête et prit un air buté que je ne lui connaissais que trop bien.

— Pas question. Ils te tueraient. Préviens les flics ! Dis-leur d'envoyer une brigade d'intervention spéciale, ou un truc comme ça.

C'est exactement ce que j'aurais voulu faire : sortir de ma poche la carte de l'inspecteur Marx, l'appeler et le laisser sauver la situation.

Hélas, je craignais que ce ne soit pas possible.

— Qui ça, « ils » ?

— Hein ?

— Les gens qui t'ont enlevé, qui est-ce ?

— Ce ne sont pas des gens, et ce ne sont pas des vampires non plus, même s'ils boivent du sang. Ils ne sont pas comme toi, Zo, ils... ils sont différents, ils sont maléfiques, dit-il en frissonnant.

— Est-ce qu'ils ont bu ton sang ?

Cette pensée me mettait dans une fureur incontrôlable. J'avais envie de hurler : « Il m'appartient ! » Je me forçai à respirer calmement.

— Oui, grimaça-t-il. Mais ils n'arrêtent pas de se plaindre. Ils disent qu'il n'a pas bon goût. A mon avis, c'est grâce à ça que je suis toujours en vie.

Il pâlit encore plus.

— Ce n'est pas comme quand tu bois mon sang, Zo. Avec toi, c'est agréable. Avec eux, c'est... c'est dégoûtant. Ils sont dégoûtants.

— Combien sont-ils ? demandai-je, les dents serrées.

— Je ne sais pas. Il fait si sombre... Et puis, ils se déplacent toujours en petits groupes, collés les uns contre les autres, comme s'ils craignaient de rester seuls. Enfin, à part trois d'entre eux. L'un s'appelle Elliott, l'autre

Venus – bizarre, non ? - et la troisième Lucie.

— Est-ce que Lucie a des cheveux blonds, courts et bouclés ? demandai-je, le ventre noué.

— Oui. C'est elle la responsable.

Il venait de confirmer mes craintes : je ne pouvais pas appeler la police.

— Écoute, Heath. Je vais te sortir de là. Explique- moi comment te localiser.

— Tu vas appeler la police ?

— Oui, prétendis-je.

— Non. Tu mens.

— Je ne mens pas !

Il sourit.

— Si, Zo, je le sais. Je le sens. Rappelle-toi, nous sommes liés.

— Heath, je ne peux pas m'adresser à la police.

— Alors, je ne te dirai pas où je suis.

Soudain, à l'autre bout de la galerie, j'entendis de petits bruits. Cela me fit penser aux rats qui détalait dans les labyrinthes que nous construisions en cours de bio. Aussitôt, le sourire de Heath disparut, et il devint blanc comme un linge.

— Heath, on n'a plus le temps de jouer à ça. Écoute- moi ! J'ai des pouvoirs hors du commun. Ces... - j'hésitai, ne sachant comment qualifier le groupe de créatures qui incluait désormais ma meilleure amie –, ces choses ne peuvent pas me faire de mal.

Heath ne répondit rien, mais il n'avait pas l'air convaincu. Les bruits s'amplifiaient.

— Tu dis que tu sais quand je mens. Donc, logiquement, tu sais quand je dis la vérité. Réfléchis bien, insistai-je en le voyant hésiter. L'autre jour, tu m'as raconté que tu te rappelais seulement des bribes de ce qui s'est passé au Philbrook Museum. Eh bien, c'est moi qui t'ai sauvé ce soir-là, pas les flics, ni un vampire adulte. Je t'ai sauvé, et je peux recommencer, affirmai-je avec une assurance que j'étais loin de ressentir. Dis-moi où tu es.

Il hésitait toujours. Je m'apprêtais à lui gueuler dessus lorsqu'il reprit la parole.

— Tu vois où se trouve l'ancienne gare ?

— Le bâtiment qu'on aperçoit du centre des Arts du spectacle, là où on est allés voir *Le Fantôme de l'Opéra* l'année dernière, pour mon

anniversaire ?

— C'est ça. Ils sont passés par le sous-sol, auquel on accède par une espèce de grille. Elle est vieille et rouillée, mais elle s'ouvre sans problème. On descend dans les galeries par la plaque d'égout.

— Bien, je vais...

— Attends, ce n'est pas tout. Il y a des tas de galeries, larges comme des grottes. Crois-moi, ce n'est pas aussi marrant que je l'avais imaginé. Elles sont sombres, humides et répugnantes. Prends la première à droite et continue, en te dirigeant toujours sur la droite. Je suis au bout.

— OK. Je vais faire aussi vite que possible.

— Sois prudente, Zo.

— Promis. Fais attention à toi.

— Je vais essayer.

A ce moment, des grognements se firent entendre.

— Cela dit, tu devrais peut-être te dépêcher, souffla-t-il.

CHAPITRE VINGT-HUIT

J'ouvris les yeux et me retrouvai dans le box de Perséphone. J'étais en sueur, je suffoquais. La jument frottait son chanfrein contre mon épaule en poussant de petits hennissements inquiets. Je la caressai et lui grattai le menton, les mains tremblantes, en lui murmurant que tout irait bien. Pourtant, rien n'était moins sûr.

L'ancienne gare se situait à une dizaine de kilomètres de là, dans un quartier désert, sous un grand pont sinistre qui reliait deux parties de la ville. Autrefois point de passage de nombreux trains de voyageurs et de marchandises, elle avait été très fréquentée.

En temps normal, il ne m'aurait fallu que quelques minutes pour m'y rendre en voiture. Mais, ce soir-là, les circonstances étaient tout sauf normales.

Aux infos de vingt-deux heures, on avait annoncé que les routes étaient impraticables. Or, cela remontait – je regardai ma montre – à plus de deux heures, et il neigeait toujours ! Prendre ma voiture était donc exclu. Y aller à pied m'aurait pris trop de temps.

— Vas-y à cheval.

Perséphone et moi avons toutes les deux sursauté au son de la voix d'Aphrodite. Elle était accoudée à la porte de la stalle, le visage pâle.

— Tu as une sale gueule, remarquai-je.

Elle sourit.

— Les visions, ça fatigue.

— Tu as vu Heath ? demandai-je.

Mon ventre se noua de nouveau. Aphrodite n'avait jamais de visions de bonheur et de lumière. Elle ne voyait que la mort et la destruction.

— Oui.

— Et... ?

— Et si tu ne sautes pas sur ce cheval tout de suite, il va mourir. Bien sûr, tu n'es pas obligée de me croire, ajouta-t-elle en me défiant du regard.

— Je te crois, dis-je sans la moindre hésitation.

— Alors, bouge-toi les fesses, et vite.

Elle entra dans le box et me tendit une bride. Pendant que je la mettais à la jument, elle disparut et revint avec une selle et une couverture, que nous installâmes en silence. Perséphone, devinant que l'heure était grave, demeura parfaitement immobile.

— Appelle d'abord tes amis, dit Aphrodite alors que je m'apprêtais à faire sortir la jument.

— Hein ?

— Seule, tu ne pourras pas vaincre ces créatures.

— Mais... comment vont-ils faire pour venir avec moi ?

J'avais mal au ventre, je tremblais de peur et je ne comprenais rien à ce qu'elle me racontait.

— Ce n'est pas parce qu'ils ne peuvent pas t'accompagner qu'ils ne sont pas en mesure de t'aider.

— Aphrodite, je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes. Tu vas me dire comment, oui ou non ?

— Je n'en sais rien, putain ! s'exclama-t-elle, aussi frustrée que moi. Je sais seulement qu'ils peuvent t'aider.

J'ouvris mon téléphone et, tout en priant Nyx de me montrer la voie, je composai le numéro de Shaune. Elle répondit à la première sonnerie.

— Quoi de neuf, Zoë ?

— J'ai besoin de votre aide. Va t'installer dans un endroit tranquille avec Erin et Damien. Appelez vos éléments, comme vous l'avez fait pour Lucie.

— Pas de problème. Tu vas nous rejoindre ?

— Non, je vais aller chercher Heath.

Elle n'hésita que quelques secondes avant de dire :

— OK. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Restez ensemble, demandez à vos éléments de se manifester et pensez à moi, c'est tout, fis-je d'un ton neutre.

Je commençais vraiment à avoir le chic pour paraître calme alors que ma tête menaçait d'exploser.

— Sois prudente, Zoë.

— Oui, ne t'inquiète pas.

Je m'inquiéterais bien assez pour deux.

— Ça ne va pas plaire à Erik.

— Je sais. Dis-lui... Dis-lui... Dis-lui qu'on parlera à mon retour, lâchai-je, faute de mieux.

— OK.

— Merci, Shaunee. À plus.

Je refermai mon téléphone et me tournai vers Aphrodite.

— C'est quoi, ces créatures ?

— Je ne sais pas.

— Mais tu les as vues ?

— Aujourd'hui, c'était la deuxième fois que je les voyais. Dans ma première vision, elles ont tué les deux types.

Aussitôt, je sentis la rage m'envahir.

— Et tu l'as gardé pour toi, parce que ce n'était que des adolescents humains ? Ils ne valaient pas la peine d'être sauvés ?

— Je l'ai dit à Neferet ! s'écria-t-elle en me lançant un regard incendiaire. Je lui ai tout raconté, tout ! C'est à ce moment-là qu'elle a décrété que mes visions étaient fausses.

Je sus qu'elle disait la vérité aussi sûrement que je savais qu'il y avait un côté obscur chez Neferet.

— Désolée. Je l'ignorais.

— Peu importe. Vas-y, sinon ton petit ami va mourir.

— Mon ex-petit ami.

— Peu importe. Attends, je vais te faire la courte échelle.

Lorsque je fus en selle, elle me tendit une épaisse couverture écossaise.

— Ce n'est pas pour toi, dit-elle, devant mes protestations. Il en aura besoin.

J'enroulai la couverture autour de moi, réconfortée par sa bonne odeur de cheval, puis je suivis Aphrodite jusqu'à la porte arrière de l'écurie. Dès qu'elle la fit glisser, des tourbillons de neige s'engouffrèrent à l'intérieur. Je frissonnai, plus d'appréhension que de froid.

— Lucie est parmi eux, murmura Aphrodite en détournant les yeux.

— Je sais.

— Elle n'est plus la même.

— Je sais, répétais-je, même si l'admettre à voix haute me déchirait le cœur. Merci pour tout, Aphrodite.

Elle me regarda alors avec une expression indéchiffrable.

— Ne va pas te mettre en tête que nous sommes amies.

— Ça ne me viendrait pas à l'idée.

— Parce que ce n'est pas le cas.

— Ça, c'est sûr.

J'aurais juré l'avoir vue réprimer un sourire.

A—u moins, les choses sont claires. Ah, n'oublie pas de t'envelopper de silence et d'obscurité pour éviter que les humains ne te voient. Le temps presse. Tu ne peux pas prendre le risque de te faire arrêter.

— D'accord. Merci du conseil.

— Bonne chance, alors.

J'agrippai les rênes, inspirai profondément, puis je serrai les cuisses et fis partir Perséphone d'un claque- ment de langue.

Je pénétrai dans un étrange monde d'obscurité blanche. Les gros flocons duveteux s'étaient transformés en une petite neige gelée, coupante comme un rasoir, fouettée par un vent de biais. Je tirai le plaid sur ma tête pour me protéger et me penchai en avant, poussant Perséphone dans un trot rapide. « Dépêche-toi ! hurlait mon instinct. Heath a besoin de toi ! »

Je traversai le parking du campus. Les rares voitures qui y étaient stationnées étaient recouvertes de neige. J'appuyai sur le bouton d'ouverture du portail. Une congère bloqua son ouverture, et nous ne passâmes que de justesse. Je pris à droite, puis fis arrêter la jument sous les chênes qui bordaient le mur.

— Nous sommes silencieuses... comme des fantômes... Personne ne peut nous voir. Personne ne peut nous entendre, lançai-je par-dessus les gémissements du vent.

Aussitôt, les éléments en furie se calmèrent autour de nous.

— Vent, continuai-je, prise d'une inspiration subite, apaise-toi à mon approche. Feu, réchauffe mon chemin. Eau, fais cesser la neige sur mon passage. Terre, abrite- moi face au danger. Et toi, esprit, aide-moi à ne pas succomber à ma peur.

A peine ces mots avaient-ils quitté mes lèvres qu'un petit éclair d'énergie s'abattit sur moi. Perséphone s'ébroua et fit un pas sur le côté. On aurait dit qu'une bulle de sérénité avait suivi son mouvement. Malgré la tempête qui faisait rage et la nuit glaciale, étrangement terrifiante, le calme m'envahit : j'étais protégée par les éléments.

— Nyx, je vous remercie pour les immenses présents que vous m'avez accordés, murmurai-je en inclinant la tête, avant d'ajouter silencieusement que j'espérais les mériter.

— Allons chercher Heath ! lançai-je à Perséphone.

Elle s'élança au galop, avalant le bitume avec une facilité incroyable. La

neige et la glace semblaient reculer comme par magie devant ses sabots. Nous filions dans la nuit sous l'œil bienveillant de la déesse, la Nuit personnifiée.

Nous descendîmes ainsi Utica Street. A l'entrée de l'autoroute de Broken Arrow, je découvris des barrières couronnées de gyrophares : elle était fermée. Un petit sourire au coin des lèvres, je les contournai, puis nous nous mîmes à galoper sur la chaussée déserte. Je m'accrochais à l'encolure de Perséphone, couchée sur elle. Avec ma couverture flottant au vent, je m'imaginais dans la peau d'une héroïne follement romantique. Sauf que j'aurais préféré filer rejoindre l'homme que j'aimais, bravant l'interdit du roi mon père, plutôt que de foncer droit en enfer.

Nous prîmes la sortie menant au centre des Arts du spectacle et, au-delà, à l'ancienne gare. Jusque-là, je n'avais croisé personne ; désormais, j'apercevais quelques SDF qui traînaient autour de la gare routière et des voitures de flics qui passaient de temps à autre. « Nous sommes silencieuses... comme des fantômes... Personne ne peut nous voir. Personne ne peut nous entendre », répétais-je sans cesse.

On ne nous jeta pas un seul coup d'œil. J'avais vraiment l'impression de m'être transformée en fantôme, et je ne trouvais pas cette idée particulièrement réconfortante.

Je fis ralentir Perséphone au niveau de la salle de spectacle et nous abordâmes au trot le large pont qui enjambait l'entremêlement des vieilles voies ferrées.

Arrivée au milieu du pont, j'arrêtai mon cheval pour observer la gare désaffectée, sombre et sinistre, en contrebas. Grâce à Mme Brown, mon professeur d'arts plastiques du lycée, je savais que ce bâtiment, autrefois un superbe spécimen d'art déco, avait été laissé à l'abandon, puis pillé. Désormais, il n'aurait pas déparé Gotham City, la ville de Batman. Trois immenses fenêtres en ogive s'élevaient comme des dents entre deux tourelles qui auraient fait fureur dans un château hanté.

— Dire qu'on va devoir entrer là-dedans..., murmurai-je à ma jument.

Elle était essoufflée par l'effort, mais ne paraissait pas particulièrement nerveuse. C'était sans doute un signe positif. Après tout, les bêtes étaient réputées pour leur intuition...

Nous repartîmes. Au bout du pont, je trouvai une petite route défoncée qui descendait à la gare. Il faisait très sombre. Cela n'aurait pas dû m'inquiéter, avec ma vision de nuit, et pourtant j'étais complètement

terro- risée. Nous contournâmes le bâtiment à la recherche de la porte que Heath m'avait décrite.

Il ne me fallut pas longtemps pour la trouver. La grille rouillée paraissait infranchissable. Refusant d'écouter ma peur, je descendis de selle et conduisis Perséphone sous le porche pour qu'elle soit à l'abri du vent et, autant que possible, de la neige. J'attachai ses rênes à un bout de métal, dépliai la couverture sur elle, puis je la caressai en lui susurrant qu'elle était une brave fille et que je n'en aurais pas pour longtemps. Je me dis que, si je le répétais plusieurs fois, cela finirait peut-être par se réaliser... Il m'était extrêmement difficile de me séparer d'elle ; je ne m'étais pas rendu compte à quel point sa présence me rassurait.

Un peu de réconfort n'aurait pas été de trop tandis que, debout devant la grille, j'essayais de sonder les ténèbres qui s'étendaient derrière...

Je distinguai une immense pièce noire où traînaient plusieurs objets : apparemment, cette gare sinistre n'était pas aussi déserte que tout le monde le croyait. Génial. Je tirai sur la grille et l'ouvris sans peine, ce qui indiquait qu'elle était souvent empruntée. Super.

L'intérieur, éclairé par de faibles rais de lumière provenant des fenêtres munies de barreaux, était moins affreux que je l'avais imaginé. De toute évidence, des SDF étaient passés par là, comme en témoignait le fatras qui s'offrait à ma vue : de grands cartons, des couvertures sales et même un caddie. Il n'y avait personne, ce qui était plutôt bizarre par le temps qu'il faisait. Logiquement, cet endroit aurait dû être plein à craquer.

Bien sûr, si des morts vivants avaient élu domicile ici, cette désertion devenait compréhensible...

« N'y pense pas. Cherche l'escalier menant au sous-sol et à la plaque d'égout. »

Je n'eus aucun mal à le trouver. Une fois en bas, je me dirigeai vers le recoin le plus sombre et le plus sale de la pièce. Gagné ! En temps normal, il aurait fallu me payer cher pour que je daigne toucher cet objet dégoûtant, sans parler de le soulever pour ensuite descendre dans un trou nauséabond.

Or, c'est bien ce qui m'attendait.

J'exécutai cette manœuvre aussi facilement que j'avais ouvert la porte, preuve que je n'étais pas la première à passer par là. Après avoir descendu une échelle en fer d'environ cinq mètres, je me laissai tomber à

terre. J'étais dans les égouts. Il y faisait noir comme dans une mine de charbon. J'attendis un moment que ma vision de nuit s'ajuste, trépignant d'impatience : je n'avais pas une minute à perdre. Heath était en danger de mort.

— Toujours sur la droite, murmurai-je.

Je sursautai, effrayée : ce simple chuchotement avait provoqué un écho invraisemblable.

Heath n'avait pas menti : les galeries formaient un réseau labyrinthique, qui me fit penser aux traces que laissent les vers dans la terre. J'avancai, prenant à droite à chaque embranchement. Au début, je repérai d'autres signes du passage de sans-abri, puis plus rien. Les galeries, d'abord lisses et arrondies, devenaient toujours plus basses et irrégulières. On aurait dit qu'elles avaient été creusées par des nains complètement ivres, tout droit sortis d'un livre de Tolkien. Il y faisait un froid de canard.

Je continuai toujours sur ma droite, priant pour que Heath ne se soit pas trompé. J'envisageai un instant de m'arrêter et d'essayer de le localiser grâce à notre Empreinte, mais j'étais trop pressée.

Je sentis leur odeur avant même de les entendre ou de les voir. C'étaient les mêmes relents de moisi qui m'avaient agressé les narines lors de nos précédentes « rencontres » près du mur. Je finis par comprendre que c'était l'odeur de la mort. Comment ne m'en étais-je pas aperçue plus tôt ?

Au virage suivant, l'obscurité céda la place à une faible lumière vacillante. Je m'arrêtai pour rassembler mes forces.

« Tu peux y arriver, Zoey, me dis-je, bravache. Tu as été choisie par ta déesse. Tu as déjà botté les fesses à une tripotée de fantômes. Tout ça, c'est dans tes cordes. »

J'en étais toujours à essayer de me redonner du courage lorsque j'entendis Heath crier. Sans plus hésiter, je repartis en courant.

Etant une apprentie vampire particulièrement douée, je me déplaçai si vite que quelques secondes me suffirent pour parvenir jusqu'à eux. Elles me parurent pourtant durer des heures.

Les créatures se trouvaient dans une petite grotte, au bout de la galerie. La lanterne qui pendait à un clou rouillé projetait leurs ombres monstrueuses sur les parois aux courbes grossières. Elles avaient formé un demi-cercle autour de Heath, qui se tenait debout sur un matelas sale,

acculé contre le mur. Il avait réussi à se détacher les chevilles, mais ses poignets étaient toujours solidement liés. Une nouvelle plaie saignait à son bras droit, dégageant une odeur riche et alléchante.

Il ne m'en fallait pas plus pour réagir. Heath m'appartenait ! Malgré les sentiments contradictoires que m'inspirait ma soif de sang, malgré mon affection pour Erik, il était à moi. Et personne, personne, n'avait le droit de toucher à ce qui m'appartenait.

Je fonçai dans le tas comme si j'étais une boule de bowling et ces créatures des quilles sans cervelle, et me plaçai à côté de Heath.

— Zo !

Une expression de bonheur délirant passa sur son visage pendant un millième de seconde. Puis, reprenant une attitude virile, il m'agrippa la main et essaya de me pousser derrière lui.

— Fais attention ! Ils ont les dents et les ongles hyper acérés, dit-il avant d'ajouter dans un murmure : Tu n'as pas appelé les forces d'intervention spéciales, n'est-ce pas ?

Je ne me laissai pas distraire : il était bien mignon, mais il n'était qu'un humain. Je tapotai ses mains liées, fis une petite moue amusée et, d'un seul coup d'ongle, tranchai le ruban adhésif. Il recula, les yeux écarquillés.

Je lui adressai un grand sourire. Mon angoisse avait disparu. Maintenant, j'étais juste très, très en colère.

— J'ai amené mieux qu'une brigade d'intervention. Reste en arrière et observe.

Je le poussai contre le mur et lui fis un barrage de mon corps, bien décidée à affronter cette bande de...

Berk ! Je n'avais jamais vu d'êtres aussi abjects. Ils étaient une dizaine. Livides, les yeux luisant d'un rouge mauvais, ils sifflaient et crachaient en montrant des dents pointues. Et leurs ongles ! Ils étaient longs, jaunes et affûtés.

— Ccce n'est qu'une noviccce, siffla l'un d'eux. Sssa Marque ne fait pas d'elle un vampire, mais un monssstre.

Je l'étudiai plus attentivement.

— Elliott !

— Plus maintenant. Je ne sssuis plus l'Elliott que tu connaissais.

Sa tête bougeait d'avant en arrière quand il parlait, comme celle d'un serpent. Soudain, ses yeux perdirent toute expression et il retroussa les

lèvres.

— Je vais te montrer ccce que j’entends par là...

Il s’approcha de moi à grandes enjambées dans une posture de prédateur. Les autres créatures, enhardies par son exemple, se mirent à s’agiter.

— Attention, Zo ! Ils vont attaquer, lança Heath en essayant de repasser devant moi.

— J’aimerais bien voir ça, dis-je.

Je fermai les yeux.

Je pensai à Shaunee et invoquai le pouvoir du feu, qui pouvait à la fois purifier et détruire.

— Viens à moi, flamme !

Mes paumes commencèrent à chauffer. J’ouvris les yeux et levai les mains au ciel. Une flamme jaune en jaillit.

— Plus un pas, Elliott ! Tu étais un emmerdeur de ton vivant, et la mort n’a rien changé !

Il fit un pas en arrière. J’avançai. Je m’apprêtais à dire à Heath de me suivre lorsqu’une voix me figea.

— Tu as tort, Zoey. La mort a changé pas mal de choses.

Les créatures s’écartèrent pour laisser passer Lucie.

CHAPITRE VINGT-NEUF

La flamme se mit à crachoter, puis s'éteignit. Le choc avait rompu ma concentration.

— Lucie !

Je fis un pas vers elle, mais son apparence me glaça. Je me figeai. Elle était horrible – bien pire que dans ma vision rêvée. Ce n'était pas tant sa pâleur, sa maigreur, ni même son odeur fétide qui la faisaient paraître si différente. C'était son expression.

Ma Lucie avait été la personne la plus gentille que j'avais jamais connue. Maintenant, quelle que soit sa nature – morte, non morte, bizarrement ressuscitée –, elle était méconnaissable. Elle avait un regard cruel et froid. Son visage était plein de haine.

— Lucie, que t'est-il arrivé ?

— Tu ne sais pas ? Je suis morte.

Son accent de la campagne n'avait pas disparu, contrairement à sa douceur et à sa joie. Elle parlait maintenant comme une vulgaire racaille.

— Tu es un fantôme ?

— Un fantôme ? ricana-t-elle. Oh non, je ne suis pas un foutu fantôme.

— Alors, tu es vivante ? demandai-je, prise d'un espoir insensé.

Elle retroussa les lèvres avec un air méprisant qui lui allait tellement mal que cela me donna presque envie de vomir.

— On pourrait dire ça comme ça, mais ce n'est pas si simple. Moi non plus, d'ailleurs, je ne suis plus aussi simple qu'autrefois.

Bon, au moins, elle ne m'avait pas sifflé au visage comme cet horrible Elliott. « Lucie est en vie ! » songeai-je. Je m'accrochai à ce miracle, ravalai ma peur et ma répulsion et, me déplaçant rapidement pour qu'elle n'ait pas le temps de reculer (ou de me mordre), je la serrai contre moi, ignorant la puanteur qu'elle dégageait.

— Je suis tellement contente que tu ne sois pas morte ! murmurai-je.

J'avais l'impression d'étreindre une pierre. Elle ne se libéra pas, elle ne me mordit pas : elle n'eut aucune réaction. Les autres créatures se mirent à cracher et à grogner. Je la relâchai et fis un pas en arrière.

— Ne me touche plus jamais ! gronda-t-elle.

— Lucie, y a-t-il un endroit où nous pourrions discuter ? Je dois ramener Heath chez lui, mais je veux bien revenir te voir ensuite. Ou alors, que dis-tu de rentrer à l'école avec moi ?

— Tu ne comprends rien à rien, pas vrai ?

— Si. Je comprends que tu as subi des choses affreuses, mais tu es toujours ma meilleure amie, alors j'ai l'intention de te sortir de là.

— Zoëy, tu ne vas nulle part.

Je fis semblant de ne pas saisir la menace.

— D'accord. Après tout, on peut très bien parler ici... Même si ce n'est pas très intime, pour ne pas dire carrément repoussant, ajoutai-je en toisant les grossières créatures.

— Tue-les ! rugit Elliott.

— Tais-toi, Elliott ! avons-nous toutes les deux répondu en même temps.

Nos regards se croisèrent et j'aurais juré avoir entraperçu dans le sien autre chose que de la colère et de la haine.

— Tu sssais qu'ils ne peuvent pas vivre maintenant qu'ils nous ont vus, insista Elliott, tandis que les autres créatures produisaient d'immondes petits grognements approbateurs.

Une fille se détacha alors de la meute. De toute évidence, elle avait été très belle. Maintenant encore, elle possédait un charme sinistre, surnaturel. Elle était grande, blonde, et se mouvait avec plus de grâce que les autres. Mais quand je plongeai mes yeux dans les siens, écarlates, je n'y lus que de la cruauté.

— Si tu ne peux pas le faire, dit-elle, je vais m'en charger à ta place. Même souillé par l'Empreinte, son sang reste chaud et vivant.

Elle commença à s'avancer vers Heath d'une étrange démarche dansante. Je lui bloquai le passage.

— Touche-le, et tu meurs pour de bon.

Elle éclata d'un rire sifflant.

— Retourne avec les autres, Venus, lui ordonna Lucie. Tu n'attaques pas tant que je n'ai pas donné le feu vert.

Venus. Ce nom m'évoquait quelque chose...

— Venus Davis ? demandai-je soudain.

La jolie blonde plissa les yeux.

— Comment me connais-tu, novice ?

— Elle connaît un tas de choses, tu sais, dit Heath en se positionnant

devant moi.

Il avait parlé de ce que j'appelais sa voix de footballeur, rauque et menaçante. Il n'avait pas l'air de rigoler.

— Et vous, bande de dégénérés, vous commencez sérieusement à me les casser, reprit-il.

— Pourquoi est-ce que ça parle ? cracha Lucie.

Je soupirai et levai les yeux au ciel. Heath avait raison, cette situation devenait carrément gonflante. Il était temps qu'on mette les voiles et que ma meilleure amie redevienne celle qu'elle était avant.

— Ça ? répétai-je. Il s'appelle Heath, Lucie. Tu te souviens ? C'est mon ex-petit ami.

— Zo, je ne suis pas ton ex-petit ami, protesta Heath. Je suis ton petit ami.

— Heath, je t'ai déjà expliqué que ça ne pouvait pas marcher entre nous.

— Arrête, Zo ! On a imprimé ! Toi et moi, c'est pour la vie ! s'exclama-t-il avec un sourire béat, comme si nous nous trouvions au beau milieu d'un bal de promo, et non cernés par une meute de morts vivants prêts à nous dévorer.

— C'était un accident. Il va falloir qu'on en discute, mais ce n'est pas le moment idéal.

— Ah, Zo... Tu sais bien que tu m'aimes, soupira-t-il, toujours aussi sûr de lui.

— Heath, tu es le type le plus borné que je connaisse !

Il me fit un clin d'œil, et je ne pus m'empêcher de sourire.

— Très bien. Je t'aime, concédai-je.

— Que se passe-t-il ? siffla l'affreux Elliott.

Les zombis remuaient nerveusement ; Venus fit un pas de plus en direction de Heath. Je réussis à ne pas trembler, à ne pas crier. Un calme surnaturel m'envahit. Je jetai un coup d'œil à Lucie et, soudain, je sus ce que je devais faire. Les mains sur les hanches, je me tournai vers elle.

— Dis-lui. Dis-leur à tous.

— Leur dire quoi ? demanda-t-elle en plissant ses yeux grenat d'un air menaçant.

— Ce qui se passe. Je suis sûre que tu le sais.

— L'humanité ! Ils montrent leur humanité ! fit-elle, les traits tordus, comme si on lui arrachait les mots de la bouche.

Les créatures grondèrent ; on aurait dit qu'on les avait aspergées d'eau bénite. (Encore un cliché ridicule sur les vampires.)

— Faiblesse ! éructa Venus. C'est pour ça que nous sommes plus forts qu'eux ! Nous en sommes libérés.

Je l'ignorai. J'ignorai Elliott. Je les ignorai tous pour me concentrer sur Lucie. Je l'obligeai à croiser mon regard et me forçai à ne pas tressaillir devant ses yeux rouges et brillants.

— Conneries ! lâchai-je.

— Venus a raison, déclara Lucie d'une voix glaciale, mauvaise. Notre humanité est morte avec nous.

— C'est peut-être vrai pour eux, mais pas pour toi.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, Zoëy.

— Et alors ? Je te connais, et je connais notre déesse. Le reste, je m'en fiche.

— Ce n'est plus ma déesse.

— Vraiment ? Et ta maman n'est plus ta maman ?

Je sus que j'avais touché une corde sensible en la voyant se crispier, comme en proie à une souffrance physique.

— Je n'ai pas de maman. Je ne suis plus humaine.

— Tu en as d'autres, des comme ça ? Techniquement, moi non plus je ne suis plus humaine. Je suis en train de me transformer, ce qui veut dire que je suis entre les deux. Le seul à être encore humain ici, c'est Heath !

— Mais n'allez pas croire que je vous tiens rigueur de votre non-humanité, les gars, dit-il.

— Heath, soupirai-je. Le mot « non-humanité » n'existe pas. On dit inhumanité.

— Je sais, Zo, je ne suis pas stupide. J'ai juste inventé un mot.

— Ça suffit ! J'en ai assez ! tonna Lucie. Ils nous ont vus. Ils en savent trop. Tuez-les.

Sur ce, elle nous tourna le dos et s'éloigna.

Cette fois, Heath ne fit pas dans la dentelle. Me prenant par surprise, il me tacla, et je m'affalai sur le matelas répugnant. Puis, se retournant vers le cercle de créatures enragées qui se refermait sur nous, solidement planté sur ses jambes écartées, les poings serrés, il poussa le rugissement des Tigres de Broken Arrow, son équipe de foot.

— Allez, venez ! Montrez-moi un peu de quoi vous êtes capables !

Ce n'est pas que je n'appréciais pas son côté macho, mais le petit

blondinet risquait d'être dépassé par les événements. Je me relevai.

— Feu, j'ai encore besoin de toi ! criai-je avec l'autorité d'une grande prêtresse.

Des flammes jaillirent de mes paumes et se propagèrent sur mes bras. J'aurais aimé étudier ce phénomène de plus près – c'était vraiment trop cool, ça ne brûlait même pas ! —, mais j'avais plus urgent à faire.

— Bouge de là, Heath.

Il me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et ses yeux s'écarquillèrent.

— Zo ?

— Je vais bien. Pousse-toi !

Il fit un bond sur le côté. Les créatures reculèrent sans cesser de tendre les bras pour essayer de l'attraper.

— Laissez-le tranquille ! hurlai-je. Voilà ce qui va se passer : Heath et moi allons sortir d'ici. Si vous essayez de nous en empêcher, je vous tuerai. Et, cette fois, ce sera la bonne.

Evidemment, je n'avais aucune envie de tuer qui que ce soit. Je voulais sortir Heath de ce guêpier et retrouver Lucie pour qu'elle m'explique pourquoi des novices déclarés décédés se baladaient en toute liberté, les yeux luisants, faisant preuve de manières exécrables et dégageant une odeur de moisi.

Un mouvement attira soudain mon attention à la lisière de mon champ de vision. Je me tournai juste à temps pour voir l'une des créatures se jeter sur Heath. Je lui lançai une boule de feu aussi facilement que s'il s'était agi d'une balle. Alors qu'elle s'enflammait en poussant des hurlements, je la reconnus et réprimai un haut-le-cœur. C'était Elizabeth Sans-Nom-de-Famille, la gentille fille qui était morte le mois précédent. Son corps se tordait par terre, telle une coquille vide ; une odeur de viande pourrie remplit la galerie.

— Vent et pluie ! m'écriai-je. Je vous appelle à l'aide !

Pendant que le vent se levait, chargé de la senteur des pluies de printemps, je visualisai Damien et Erin, assis en tailleur à côté de Shaunee. Les yeux fermés, l'air concentré, chacun tenait entre ses mains la chandelle de la couleur de son élément. Je pointai un doigt flamboyant sur la carcasse fumante d'Elizabeth, et une averse se déversa aussitôt sur elle. Puis une petite brise se leva et emporta avec elle la fumée verdâtre et fétide.

— Ceux qui essaieront de nous arrêter subiront le même sort, dis-je en faisant signe à Heath de passer devant moi.

Je le suivis à reculons. Les créatures nous emboîtèrent le pas en poussant des grognements étouffés. C'est à ce moment-là que je pris conscience de mon épuisement. Je laissai le feu s'éteindre sur mes bras, ne gardant qu'une petite flamme vacillante entre mes mains pour que Heath puisse retrouver son chemin dans l'obscurité. Après deux embranchements, je lui demandai de s'arrêter.

— On doit se dépêcher, Zo, souffla-t-il. Je sais que tu as des pouvoirs, mais ces saletés sont trop nombreuses.

— Il y en a d'autres, tu ne pourras pas toutes les contenir. Sans vouloir être désagréable, ajouta-t-il en me caressant la joue, tu as vraiment une sale gueule.

En effet, je ne me sentais pas au mieux de ma forme. Pas question de l'admettre, cependant.

— J'ai une idée, déclarai-je.

Quelques secondes plus tôt, nous avions dépassé un virage où la galerie était tellement étroite qu'il me suffisait d'écarter les bras pour toucher les parois. J'allai me placer à cet endroit.

— Va te mettre là-bas, ordonnai-je à Heath en lui désignant un point éloigné de moi, dans la direction opposée.

Il fronça les sourcils, mais s'exécuta. Lui tournant le dos, je me concentraï et levai les bras au ciel.

Je songeai aux champs fraîchement labourés, aux herbes hautes des belles prairies d'Oklahoma. Je pensai à la terre au sein de laquelle je me trouvais...

— Je t'appelle, terre ! lançai-je.

À ce moment-là, l'image de Lucie s'imprima sur mes paupières closes. Ce n'était pas la Lucie d'autrefois, souriante, le visage ouvert, appliquée devant sa bougie verte. Celle-ci était recroquevillée dans un coin sombre, livide, les yeux écarlates. Néanmoins, elle ne portait plus le masque d'imperturbable cruauté qui en avait fait une caricature d'elle-même. « C'est un début », pensai-je. J'abaissai les bras avec force.

— Referme-toi !

Une pluie de cailloux et de terre se mit à tomber, puis se transforma rapidement en une mini-avalanche qui noya les rugissements furieux des créatures prises au piège.

Une vague de faiblesse s'abattit sur moi et je titubai. Je vis Heath accourir vers moi.

— Je te tiens, Zo, dit-il en passant ses bras puissants autour de moi.

Je me laissai aller contre lui. Ses coupures s'étaient rouvertes lors de notre fuite, et la senteur du sang qui coulait sur ses joues me chatouillait les narines.

— Ils ne sont pas vraiment coincés, tu sais, dis-je pour penser à autre chose. Il y a d'autres galeries, ils finiront bien par trouver la sortie.

— Ne t'en fais pas, Zo, dit-il sans desserrer son étreinte, mais en s'écartant pour me regarder dans les yeux. Je sais ce qu'il te faut. Ça t'aidera à reprendre des forces.

Il me sourit et ses yeux bleus s'assombrirent.

— Ne t'inquiète pas, répéta-t-il. Je veux que tu le fasses.

— Pas après tout ce que tu as vécu, dis-je d'une voix tremblante de désir. Tu as perdu trop de sang.

— Tu plaisantes ! Un grand gaillard comme moi peut bien se passer d'un peu de sang. Pour toi, je suis prêt à me passer de tout, ajouta-t-il, l'air grave.

Sans me quitter des yeux, il passa un doigt sur sa plaie, puis le frotta sur sa lèvre inférieure. Il se pencha vers moi et m'embrassa.

Son sang suave fondit dans ma bouche. Une onde brûlante de plaisir et d'énergie se propagea dans tout mon corps. Il se détacha de mes lèvres et les guida jusqu'à sa joue. Lorsque ma langue jaillit, il gémit et colla ses hanches contre les miennes. Je fermai les yeux et commençai à le lécher...

Soudain, la voix rauque de Lucie vint rompre le charme.

— Tue-moi !

CHAPITRE TRENTE

Le visage rouge de honte, le souffle court, je me dégageai des bras de Heath et m'essuyai la bouche.

Lucie se trouvait à quelques mètres de nous. Des larmes coulaient sur ses joues ; ses traits étaient tordus par le désespoir.

— Tue-moi, répéta-t-elle dans un sanglot.

— Non, dis-je en secouant la tête.

Je m'avançai vers elle, mais elle recula, une main tendue devant elle pour me tenir à distance. Je m'arrêtai et respirai à fond pour me calmer.

— Rentre à la Maison de la Nuit avec moi. On essaiera de comprendre ce qui s'est passé. Tout ira bien, Lucie, je te le promets. La seule chose qui compte, c'est que tu sois en vie.

— Je ne suis pas vraiment en vie, et je ne peux pas retourner là-bas.

— Bien sûr que tu es vivante ! Tu marches, et tu parles.

— Je ne suis plus moi-même. Une partie de moi – la meilleure – a été détruite. C'est pareil pour tous les autres, dit-elle en désignant le tas de pierres effondrées.

— Tu n'es pas comme eux, affirmai-je avec fermeté.

— Peut-être, mais je ne suis plus comme toi.

Elle posa les yeux sur Heath, qui attendait à côté de moi.

— Tu n'imagines pas les pensées horribles qui me traversent l'esprit, reprit-elle. Je pourrais le tuer sans hésitation. Je l'aurais déjà fait si son sang n'avait pas été altéré par votre Empreinte.

— Ce n'est sûrement pas la seule raison, Lucie. Si tu ne l'as pas tué, c'est que tu n'en avais pas vraiment envie.

— Si, j'en avais envie. J'en ai encore envie.

— Ce sont eux qui ont tué Brad et Chris, intervint Heath. Et c'est ma faute.

— Heath, ce n'est pas le moment de...

— Non, tu dois m'écouter, Zoëy. Ces horreurs ont enlevé Brad et Chris parce qu'ils traînaient autour de la Maison de la Nuit, et c'est ma faute ! Je leur avais raconté à quel point tu étais devenue sexy. Je suis désolé, Zo.

Soudain, son expression se durcit.

— Tu devrais la supprimer. Tu devrais tous les supprimer. Tant qu'ils rôderont en ville, les gens seront en danger.

— Il a raison, dit Lucie.

— Et en quoi cela résoudrait-il quoi que ce soit ? Il y en aurait d'autres comme vous après, non ?

Déterminée, je franchis la distance qui me séparait d'elle. Elle fit mine de s'enfuir, mais mes mots l'arrêtèrent.

— Comment c'est arrivé, Lucie ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, le visage déformé par l'angoisse. Je sais seulement qui a fait ça.

— Dans ce cas, qui est-ce ?

Elle s'apprêtait à me répondre quand, soudain, elle alla se blottir contre la paroi.

— Elle arrive !

— Quoi ? Qui ? demandai-je en m'accroupissant à côté d'elle.

— Sors d'ici ! Vite ! Tu as encore le temps de t'enfuir.

Elle m'attrapa la main.

— Elle te tuera si elle te voit, et lui aussi. Tu en sais trop. Même sans ça, elle te tuera peut-être, mais ce sera plus difficile à la Maison de la Nuit.

— De qui est-ce que tu parles, Lucie ?

— De Neferet.

Alors même que je secouais la tête, sous le choc, je sentis au fond de moi qu'elle disait la vérité.

— C'est Neferet qui vous a fait ça ?

— Oui. Maintenant, va-t'en, Zoëy !

Elle était terrorisée, et je savais qu'il y avait de quoi. Si Heath et moi ne sortions pas d'ici, nous allions mourir.

— Je ne t'abandonnerai pas, Lucie. Sers-toi de ton élément. Tu as toujours un lien avec la terre, je le sens. Alors tires-en de la force. Je reviendrai te chercher et on trouvera un moyen de te sortir de là. Je te le promets.

Je la serrai dans mes bras et, après une toute petite hésitation, elle me rendit mon étreinte.

— Allons-y, Heath.

Je lui attrapai la main et l'entraînai dans l'obscurité. La lumière dans ma paume s'était éteinte quand j'avais invoqué la terre, et je n'avais pas l'intention de la rallumer. Cela pourrait guider Neferet jusqu'à nous.

Alors que nous partions en courant, j'entendis Lucie murmurer : « S'il te plaît, ne m'oublie pas... »

Le coup de fouet que m'avait donné le sang de Heath ne dura pas. Quand nous arrivâmes à l'échelle en métal, j'étais épuisée : j'aurais pu m'effondrer et dormir trois jours d'affilée. Heath voulait remonter au sous-sol sans plus attendre, mais je le retins. Haletante, je m'appuyai contre le mur et sortis mon téléphone, ainsi que la carte de visite de l'inspecteur Marx.

Je composai le numéro.

— Marx à l'appareil, répondit une voix grave dès la deuxième sonnerie.

— Inspecteur Marx, ici Zoey Redbird. Je ne dispose que d'une seconde. Je viens de retrouver Heath Luck.

— Nous sommes au sous-sol de la gare de Tulsa, et nous avons besoin d'aide.

— Tenez bon. J'arrive tout de suite !

Il y eut un bruit au-dessus de nous. J'éteignis mon téléphone et demandai à Heath de se taire. Heath passa le bras autour de mes épaules. Nous retînmes notre respiration. Alors, nous entendîmes un roucoulement et un battement d'ailes.

— Ce n'est qu'un oiseau, je pense, murmura-t-il. Je vais voir si la voie est libre.

J'étais trop fatiguée pour discuter. De toute façon, Marx était en route, et je ne voulais pas passer un instant de plus dans ces souterrains sordides.

— Sois prudent, soufflai-je.

Il hocha la tête, me pressa l'épaule, puis monta à l'échelle. Il souleva doucement la plaque en métal, passa la tête par le trou et me fit signe de le rejoindre.

— Ce n'est qu'un pigeon. Viens !

Avec lassitude, je pris la main qu'il me tendait et le laissai me hisser. Nous courûmes vers l'escalier menant dans le hall et restâmes de longues minutes assis près de la grille à guetter le moindre bruit.

— Sortons, murmurai-je à la fin. On attendra Marx dehors.

Heath était frigorifié, mais je venais de me souvenir de la couverture que m'avait donnée Aphrodite. Et puis, je préférais encore affronter la tempête de neige que rester dans ces souterrains flippants.

— D'accord, dit Heath entre deux claquements de dents. J'en ai marre

de cet endroit. On se croirait dans une tombe.

Main dans la main, nous nous apprêtions à franchir la grille en fer lorsque la sirène d'une voiture de police retentit au loin. Alors que mon corps, tendu à l'extrême, commençait à se relâcher, j'entendis des pas dans mon dos.

— J'aurais dû savoir que tu serais là, dit Neferet en sortant de l'ombre.

Heath sursauta. Je lui pressai la main en signe d'avertissement et me tournai vers elle. Je me focalisai sur la force des éléments qui gravitait autour de moi, et me vidai la tête.

— Oh, Neferet ! m'écriai-je en éclatant en sanglots. Je suis tellement contente de vous voir !

Une dernière fois, je serrai la main de Heath, puis j'allai me jeter dans les bras de la grande prêtresse. J'espérais qu'il avait compris le message : « Quoi qu'il arrive, entre dans mon jeu. »

— Comment m'avez-vous trouvée ? poursuivis-je. L'inspecteur Marx vous a appelée ?

Neferet se libéra de mon étreinte, et je perçus de l'indécision dans son regard.

— L'inspecteur Marx ?

— Oui, dis-je en reniflant et en m'essuyant le nez du revers de la manche, c'est lui qui arrive, vous entendez ?

Le hurlement des sirènes de plusieurs voitures se rapprochait.

— Merci d'être venue me chercher ! m'exclamai-je en feignant le soulagement. C'était horrible ! J'ai cru que ce SDF cinglé allait nous tuer !

Je retournai vers Heath et lui pris la main. Il dévisageait Neferet, hébété, sans doute assailli par des souvenirs confus de l'unique fois où il l'avait vue – la nuit où des fantômes de vampires avaient failli le dévorer. À mon avis, son esprit était trop embrouillé pour que Neferet puisse y lire quoi que ce soit, et c'était tant mieux.

Nous entendîmes des claquements de portières et des bruits de pas crissant dans la neige. Neferet fondit sur nous.

— Zoëy, Heath...

Ses mains levées projetaient une étrange lumière rouge qui me rappela soudain les yeux des morts vivants. Je n'eus pas le temps de m'enfuir, de crier, ni même de reprendre mon souffle. Elle nous saisit tous les deux par l'épaule ; je sentis Heath se raidir alors qu'une douleur fulgurante

traversait tout mon corps et explosait dans mon crâne. Mes genoux auraient cédé si la main de la grande prêtresse, serrée comme une vis, ne m'avait pas retenue.

— Vous ne vous souviendrez de rien !

Ces mots résonnèrent dans mon esprit torturé, puis je sombrai dans les ténèbres.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Je me trouvais dans une superbe prairie au milieu d'une forêt touffue. Une brise tiède m'apportait un parfum de lilas. Un ruisseau coulait là, son eau cristalline glougloutant sur les pierres lisses.

— Zoëy ? Tu m'entends, Zoëy ?

Une voix masculine, insistante, s'introduisit dans mon rêve. Je fronçai les sourcils et tentai de l'ignorer. Je ne voulais pas qu'on m'arrache de ce songe. Pourtant ma raison commençait à se manifester. Il fallait que je me réveille. Il fallait que je me souviene. Elle avait besoin que je me souviene.

Mais qui était « elle » ?

— Zoëy...

Cette fois, la voix venait de mon rêve, et je vis mon nom se peindre sur le ciel bleu printanier. C'était une voix de femme... familière... magique... merveilleuse.

— Zoëy...

Je regardai autour de moi. De l'autre côté du ruisseau, je vis la déesse. Elle était assise, gracieuse, sur un rocher en grès poli, les pieds dans l'eau.

— Nyx ! m'écriai-je. Je suis morte ?

Mes mots scintillaient autour de moi.

— Me poseras-tu cette question à chacune de nos rencontres, Zoëy, Petit Oiseau ? demanda-t-elle en souriant.

Non... Je suis désolée.

Mes mots se teintèrent de rose, sans doute pour s'accorder à la couleur de mes joues.

— Ne le sois pas, ma fille. Tu as très bien agi. Je suis contente de toi. Maintenant, il est temps que tu te réveilles. Et surtout, n'oublie pas que les éléments peuvent non seulement détruire, mais aussi reconstruire.

J'allais la remercier, même si je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle parlait, mais une secousse sur mon épaule et un courant d'air glacé m'en empêchèrent. J'ouvris les yeux.

La neige tourbillonnait au-dessus de mon visage. L'inspecteur Marx était penché sur moi. Un nom réussit à se former dans les brumes de mon

esprit.

— Heath ?

Marx regarda vers la droite. Je soulevai la tête. On chargeait le corps immobile de Heath dans une ambulance.

— Est-ce qu'il est... ?

J'étais incapable de terminer ma phrase.

— Non, il est simplement blessé. Il a perdu beaucoup de sang. On lui a déjà donné quelque chose contre la douleur.

— Blessé ? demandai-je, ahurie. Que lui est-il arrivé ?

— Lacérations multiples, comme les deux autres gamins. Heureusement que tu l'as trouvé et que tu m'as appelé ! Sans ça, il se serait vidé de son sang. Laissez, je vais m'occuper d'elle, dit-il à l'ambulancier qui voulait l'écarter de moi. Elle ira mieux dès qu'elle sera rentrée à la Maison de la Nuit.

Je surpris le regard dégoûté que me lança l'autre. « Monstre ! » semblait-il me crier.

— Tu peux marcher jusqu'à ma voiture ? demanda Marx en m'aidant à me relever.

Je hochai la tête. Physiquement, je me sentais mieux, mais mon esprit était toujours aussi embrouillé. L'inspecteur m'installa sur le siège avant d'un énorme 4 x 4, dont j'appréciai la tiédeur et le confort. Au moment où il allait fermer la portière, je me souvins soudain de ma jument, au prix d'un effort qui faillit me faire exploser le cerveau.

— Perséphone ! Où est-elle ?

L'espace d'un instant, Marx eut l'air perplexe, puis il me sourit.

— Ton cheval ?

J'acquiesçai.

— Elle va bien. Un agent la ramène en ce moment même, à pied, aux écuries de la police. On la reconduira en remorque à la Maison de la Nuit dès que les routes seront dégagées. Il faut croire que tu es plus courageuse que les forces de police de Tulsa, car personne ne s'est proposé de la monter !

Sur ce, Marx démarra, et je me laissai aller contre le dossier. Trois voitures de police, un camion de pompiers et deux ambulances étaient stationnés devant la gare, projetant leurs lueurs rouges et bleues sur le rideau blanc de la nuit.

— Que s'est-il passé ici ce soir, Zoëy ?

Je me creusai la cervelle. Une violente migraine me fit plisser les yeux.

— Je ne m'en souviens pas, parvins-je à articuler malgré la douleur qui battait à mes tempes.

Il me lança un regard perçant. Je repensai à ce qu'il m'avait confié sur sa sœur jumelle, le vampire qui l'aimait toujours. Il m'avait assurée que je pouvais lui faire confiance, et je le croyais.

— Quelque chose ne va pas, repris-je. Ma mémoire ne fonctionne plus.

— OK, dit-il lentement. Commence par la dernière chose dont tu te souviens sans peine.

— Je pensais Perséphone, et soudain j'ai su où était Heath. J'ai su qu'il allait mourir si je n'allais pas le chercher.

— Vous avez imprimé ?

Ma surprise dut se peindre sur mon visage, car il sourit.

Je discute souvent avec ma sœur, et je me suis toujours intéressé aux vampires, surtout après sa Trans-formation, expliqua-t-il en haussant les épaules, comme si c'était tout naturel. Nous sommes jumeaux, nous avons toujours tout partagé. Ce n'est pas un changement d'espèce qui allait y mettre fin. Alors, vous avez imprimé, oui ou non ?

— Oui. C'est comme ça que j'ai su où il était.

Je laissai volontairement de côté la contribution d'Aphrodite. Je ne me sentais pas capable de lui expliquer tout le bazar, « ses visions sont réelles, mais Neferet, bla, bla, bla »... Je tentai de me souvenir de ce qui était arrivé ensuite. Je ne pus retenir un cri de douleur.

— Calme-toi, respire profondément, me conseilla Marx.

Il me jetait des regards inquiets dès qu'il pouvait quitter des yeux la route traîtresse.

— Ne cherche qu'à te rappeler des choses faciles.

— Non, ça va. Je veux continuer.

— Bon, donc tu savais que Heath était en danger, et où il était. Alors, pourquoi ne m'as-tu pas appelé pour que j'aie le secourir ?

Une violente colère vint soudain se mêler à ma souffrance. Il était arrivé quelque chose à mon esprit. Quelqu'un l'avait saboté ! Et ça, je ne pouvais pas le tolérer. Je serrai les dents, les mains sur les tempes.

— Tu veux qu'on arrête ? proposa Marx.

— Non ! haletai-je. Laissez-moi réfléchir.

Je retrouvai mes souvenirs jusqu'au moment d'arriver à la gare avec Perséphone. Mais quand j'essayai de forcer les verrous de ma mémoire

pour me rappeler ce qui s'était passé ensuite, cela vira au supplice.

— Mes souvenirs ont été effacés, dis-je en essuyant des larmes que je n'avais même pas senties venir.

Il resta silencieux un moment. On aurait cru qu'il se concentrait uniquement sur la route déserte et couverte de neige, mais je savais qu'il n'en était rien. Quand il finit par parler, son ton était grave.

— Un jour, ma sœur – elle s'appelle Anne – m'a prévenu que je pourrais avoir de gros ennuis si j'avais le malheur de contrarier une grande prêtresse, parce qu'elles ont les moyens de supprimer des choses. Et par « choses », j'entends des gens ou des souvenirs. Alors, voilà ma question : qu'as-tu fait pour te mettre une grande prêtresse à dos ?

— Je ne sais pas. Je...

Cette fois, je n'essayai pas de forcer mon esprit. Je laissai mes souvenirs se dérouler paresseusement... d'Aphrodite, à qui Nyx accordait toujours des visions, malgré la rumeur lancée par Neferet... au malaise que m'avait inspiré Neferet, d'abord infime, presque imperceptible, qui avait ensuite grandi en moi comme un champignon... à dimanche soir, quand elle avait sapé mon rituel... à la scène immonde que j'avais surprise entre Neferet et... et...

Je luttai de toutes mes forces contre la chaleur cuisante qui palpitait dans mon crâne. Dans un éclair de douleur, je revis la créature Elliott en train de sucer le sang de la grande prêtresse.

— Arrêtez-vous ! hurlai-je.

— On est presque arrivés, Zoey.

— Tout de suite. Je vais être malade !

Il stoppa le véhicule. J'ouvris la portière et titubai dans la neige jusqu'au fossé, où je vomis violemment. L'inspecteur Marx me tint la tête et me réconforta comme un père. Lorsque ma nausée cessa enfin, il me donna un mouchoir en tissu soigneusement plié et repassé, à l'ancienne.

Je restai là sans bouger, reprenant mon souffle au fur et à mesure que la douleur diminuait. En face de moi, au-delà d'une étendue de neige immaculée, j'aperçus de grands chênes derrière un imposant mur de briques et de pierres. Non sans étonnement, je réalisai où nous nous trouvions.

— C'est le mur est de l'école.

— Oui, j'ai fait un petit détour pour te laisser le temps de te remettre. J'espérais que ta mémoire se reconstruirait un peu.

— Reconstruire...

Ce mot m'évoquait quelque chose. Je réfléchis, craignant une nouvelle vague de douleur, qui ne vint pas. Au contraire, une prairie magnifique me revint en mémoire, ainsi que les paroles pleines de sagesse de ma déesse... «Les éléments peuvent non seulement détruire, mais aussi reconstruire. »

Je savais ce qu'il me restait à faire.

— Inspecteur Marx, pourriez-vous m'accorder un peu de temps ?

— Tu souhaites rester seule ?

Je hochai la tête.

— Je serai dans la voiture. N'hésite pas à m'appeler en cas de besoin.

Je le remerciai d'un sourire et partis en direction des chênes. Lorsque je fus suffisamment près pour voir leurs branches qui s'enlaçaient comme de vieilles amies, je m'arrêtai et fermai les yeux.

— Vent, je t'appelle et te demande de balayer les taches noires qui occultent ma mémoire.

Une rafale se leva en moi, tel un ouragan intérieur. Je gardai les yeux bien clos et, les dents serrées, je résistai à la migraine qui revenait cogner à mes tempes.

— Feu, je t'appelle et te demande de brûler l'obscurité qui a enveloppé ma mémoire.

Une agréable chaleur envahit mon cerveau. Elle me fit l'effet d'une serviette chaude sur un muscle froissé.

— Eau, je t'appelle et te demande de laver ma mémoire des ténèbres qui pèsent sur elle.

Une onde fraîche et apaisante ruissela dans mon crâne.

— Terre, je t'appelle et demande à ta force nourricière de faire sauter les verrous qui entravent ma mémoire.

J'eus soudain l'impression qu'une vanne s'était ouverte sous la plante de mes pieds. J'imaginai un liquide putride s'en échapper pour être aspiré par le sol.

— Et, toi, esprit, je te demande de soigner ma mémoire endommagée et de la reconstruire !

Quelque chose se brisa en moi et une sensation familière, incandescente, foudroya mon dos. Je tombai à genoux.

— Zoey ! Zoey ! Est-ce que ça va ?

L'inspecteur Marx accourut vers moi. Il posa ses mains puissantes sur

mes épaules et m'aida à me relever. Mais, cette fois, je n'eus aucun mal à ouvrir les yeux. Je souris à son visage bienveillant.

— Ça va mieux que bien. Je me souviens de tout.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

— Tu es sûre que ça doit se passer de cette façon ? demanda l'inspecteur Marx pour la millième fois.

— Oui, répondis-je avec lassitude, je n'ai aucun doute là-dessus.

J'étais tellement épuisée que j'aurais pu m'endormir là, dans le 4 x 4. Mais c'était impossible. La nuit n'était pas encore finie. Mon boulot non plus.

Il soupira, et je lui souris.

— Vous pouvez me faire confiance, déclarai-je, reprenant ses propres paroles.

— Ça ne me plaît pas.

— Je sais, et j'en suis désolée.

— Tu prétends qu'un sans-abri cinglé a enlevé Heath et tué les deux autres garçons ? Ça ne colle pas, je le sens.

— Vous ne seriez pas un peu médium, vous ? fis-je avec un sourire fatigué.

Il secoua la tête.

— Si je l'étais, je saurais ce qui cloche. Explique-moi une chose : qu'est-il arrivé à ta mémoire ?

Je m'étais préparée à cette question.

— J'ai fait un blocage à cause du traumatisme. Grâce à mon affinité avec les cinq éléments, j'ai réussi à le surmonter.

— C'est pour ça que tu avais aussi mal ?

— Je suppose, répondis-je en haussant les épaules. Mais bon, maintenant c'est du passé.

— Ecoute, Zoëy, je suis convaincu que tu me caches une partie de la vérité. Je veux que tu saches que tu peux vraiment te fier à moi.

— Je le sais.

Il y avait pourtant certains secrets que je ne pouvais pas partager, ni avec ce gentil inspecteur, ni avec personne.

— Tu n'as pas à régler ça toute seule, insista-t-il, l'air exaspéré. Je peux t'aider. Tu n'es qu'une adolescente.

Je soutins son regard sans ciller.

— Non. Je suis une novice, dirigeante des Filles de la Nuit et apprentie grande prêtresse. Croyez-moi, je suis bien plus qu'une simple adolescente. Je vous ai fait un serment ; votre sœur a dû vous expliquer que ce serment me lie. Je vous assure que je vous ai confié tout ce qu'il m'était possible de vous confier, et vous promets que, si d'autres adolescents disparaissent à l'avenir, je les retrouverai pour vous.

J'ignorais comment je m'y prendrais, mais je gardai mes doutes pour moi. Cette promesse me semblait juste, je savais donc que Nyx m'aiderait à la tenir. Ce serait dur, oui, mais tant que Lucie resterait avec ces créatures, je ne pourrais pas révéler leur existence à qui que ce soit.

Contrarié, Marx descendit de voiture et vint ouvrir ma portière en grommelant. Néanmoins, juste avant de pousser la porte du bâtiment principal, il m'ébouriffa affectueusement les cheveux.

— D'accord, on fera les choses à ta manière. De toute façon, si j'ai bien compris, je n'ai pas le choix.

Il avait raison. Il n'avait pas le choix.

Je le précédai à l'intérieur. Les parfums familiers de l'encens et de l'huile, la lueur apaisante du gaz m'accueillirent comme de vieux amis.

— En parlant d'amis...

— Zoëy ! s'écrièrent les Jumelles en chœur.

Elles me sautèrent dessus et me serrèrent dans leurs bras en pleurant et en me reprochant de les avoir laissées dans l'inquiétude. Elles avaient senti quand j'avais appelé leur élément, et elles n'arrêtaient pas d'en parler. Damien les suivait de près. Puis je me retrouvai dans les bras d'Erik. Il me murmura à l'oreille qu'il s'était fait un sang d'encre et qu'il était heureux que j'aie bien. Je me blottis contre lui. Plus tard, je devrais choisir entre lui et Heath ; pour l'instant, j'étais trop fatiguée, sans compter qu'il fallait que je garde mes forces pour...

— Zoëy, tu nous as fait une belle frayeur.

— Je suis désolée, Neferet. Je ne voulais pas vous faire peur.

C'était la vérité, je n'avais voulu inquiéter personne.

— Ce n'est pas grave, chérie. Tout ce qui compte, c'est que tu nous sois revenue saine et sauve.

Elle m'adressa un sourire éblouissant qui semblait déborder d'amour maternel, de lumière et de bonté. Même si je savais ce qu'il dissimulait, j'eus un pincement au cœur. J'aurais tellement aimé me tromper sur son compte !

« L'obscurité n'est pas toujours synonyme de mal, tout comme la lumière n'apporte pas toujours le bien », me rappelai-je pour me ressaisir.

— Zoëy s'est comportée comme une véritable héroïne ! s'enthousiasma l'inspecteur Marx. Si elle n'avait pas eu ce lien télépathique avec ce garçon, nous ne serions jamais arrivés à temps pour le sauver.

— Certes. C'est un petit problème dont elle et moi discuterons plus tard, annonça Neferet en me lançant un regard sévère.

Son ton laissait cependant entendre aux autres que je ne risquais pas grand-chose.

Si seulement ils savaient...

— Avez-vous arrêté le coupable, inspecteur ? demanda-t-elle.

— Non, il a pris la fuite avant notre arrivée. Néanmoins, nous avons trouvé de nombreuses preuves que quelqu'un vivait dans la gare. Je pense que nous n'aurons aucun mal à prouver que les deux autres garçons ont été tués par un individu qui maquillait ses crimes en attaques de vampires. Par ailleurs, si Heath ne se rappelle pas grand-chose à cause du traumatisme, — Zoëy a, quant à elle, fourni une bonne description de ce personnage. Nous le retrouverons, ce n'est qu'une question de temps.

Je vis passer une lueur de surprise dans les yeux de Neferet.

— C'est fantastique ! s'exclama-t-elle.

— Oui, dis-je en la regardant dans les yeux, j'ai raconté beaucoup de choses à l'inspecteur Marx. Mes souvenirs sont très clairs.

— Je suis fière de toi, Petit Oiseau !

Elle s'approcha et me prit dans ses bras.

— Si tu dis quoi que ce soit, je ferai en sorte que personne ne te croie, humains, novices et vampires confondus, me souffla-t-elle à l'oreille.

Je ne me dégageai pas. Je ne réagis d'aucune manière. J'attendis seulement qu'elle me relâche pour abattre ma dernière carte — un coup que j'avais planifié dès le moment où j'avais senti la peau de mon dos me brûler, sous les chênes.

— Neferet, pourriez-vous jeter un coup d'œil sur mon omoplate, s'il vous plaît ?

Ma requête surprenante, que j'avais pris soin de formuler à haute et intelligible voix, fut suivie d'un long silence.

Tout le monde, y compris Marx, semblait se demander si je n'avais pas perdu la tête.

— C'est important, insistai-je en adressant un sourire radieux à mon mentor, comme si je cachais sous mon pull un présent destiné à elle seule.

— Zoëy, commença Neferet d'un ton mesuré, mi-inquiète, mi-gênée, je ne suis pas sûre que...

— Bon sang, mais regardez !

Sans laisser à quiconque le temps d'intervenir, je leur tournai le dos et soulevai mon pull.

Aussitôt, mes amis poussèrent des cris de joie et des exclamations admiratives. Je souris, rassurée.

— Zoëy ! Ta Marque s'est étendue ! souffla Erik en riant et en touchant timidement mon dos tatoué.

— Waouh ! lança Shaunee. C'est génial !

— Trop cool ! s'enthousiasma Erin.

— Spectaculaire ! enchérit Damien. C'est le même motif labyrinthique que tes autres Marques.

— Oui, avec les mêmes symboles runiques entre les spirales, compléta Erik.

Apparemment, je fus la seule à remarquer le silence de Neferet.

Je baissai mon pull. J'avais vraiment hâte de m'observer dans un miroir !

— Félicitations, Zoëy, dit l'inspecteur Marx. Il faut croire que tu continues d'être spéciale aux yeux de ta déesse.

— Merci, répondis-je en lui souriant. Merci pour tout.

Il me fit un clin d'œil, puis se tourna vers Neferet.

— Je ferais mieux d'y aller, madame. J'ai beaucoup à faire. Et puis, Zoëy doit être impatiente d'aller dormir. Bonne nuit à tous.

Il porta la main à sa casquette, me sourit une dernière fois et s'en alla.

— C'est vrai, dis-je à Neferet, je suis épuisée. Si vous le permettez, je voudrais aller me coucher.

— Bien sûr, ma chérie, acquiesça-t-elle d'une voix douce.

— Mais, avant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais m'arrêter un moment au temple de Nyx.

— Voilà une excellente idée. Étant donné tout ce que Nyx t'a accordé, il me paraît plus que judicieux de lui rendre grâce.

— On vient avec toi, déclara Shaunee.

— Oui, Nyx nous a tous soutenus, cette nuit, enchaîna Erin.

Damien et Erik se joignirent aux autres. Je les ignorai tous, gardant les yeux rivés sur Neferet.

— Je compte bien la remercier, mais je veux surtout allumer une bougie pour Lucie. Je lui ai promis que je ne l'oublierais pas.

Mes amis acquiescèrent, émus. Je ne les regardais toujours pas. Lentement, avec détermination, je m'approchai de la grande prêtresse.

— Bonne nuit, Neferet, dis-je en la serrant contre moi, avant de murmurer à son oreille : Je me moque que les humains, les vampires et les novices ne me croient pas. Nyx, elle, me croit. La partie n'est pas terminée.

Sur ce, je tournai les talons et sortis avec mes amis. La neige avait enfin cessé de tomber. La lune essayait de percer les nuages qui s'enroulaient autour d'elle en volutes, telles des écharpes de soie. Je m'arrêtai devant la superbe statue en marbre de la déesse, en face du temple.

— Ici.

— Quoi, ici ? demanda Erik, perplexe.

— C'est ici que je veux déposer la bougie de Lucie.

— Je vais aller t'en chercher une, dit-il en me pressant la main.

— C'est une bonne idée, commenta Shaunee.

— Oui, dit Erin, Lucie aurait aimé que sa bougie soit dehors.

— Comme ça, elle sera plus proche de la terre, murmura Damien.

Erik revint bientôt et me tendit un long briquet et une bougie verte de rituel. Je l'allumai et l'installai au pied de la déesse.

— Je me souviens de toi, Lucie, comme je te l'ai promis, déclarai-je solennellement.

— Nous aussi, dirent mes amis en chœur.

Soudain, le parfum d'une verte prairie nous enveloppa. Tous sourirent à travers leurs larmes. Je fermai les yeux et chuchotai : « Je reviendrai te chercher, Lucie. »

Remerciements

Nous tenons une fois encore à remercier Dick Cast/Grand-père, pour toutes ses connaissances biologiques et son aide constante.

Merci à notre formidable agent, Meredith Bernstein, qui a trouvé l'idée fabuleuse sur laquelle se fonde cette série.

Nous aimerions également remercier Jennifer Weis et Stefanie Lindskog, chez St. Martin, de nous avoir aidées à créer nos livres, avec une mention spéciale aux artistes talentueux qui ont conçu les couvertures.

Je tiens à remercier mes élèves de lycée, qui 1) ont insisté pour apparaître dans nos livres et se faire tuer, 2) me fournissent une inspiration comique constante, et 3) acceptent parfois de me laisser tranquille pour que je puisse écrire. MAINTENANT, FILEZ FAIRE VOS DEVOIRS.

Ah, et attendez-vous à un contrôle.

Miss Cast

Découvrez en avant-première la suite des aventures de Zoëy dans

LA MAISON DE LA NUIT
Choisie
LIVRE 3

(à paraître en novembre 2010)

CHAPITRE UN

— Oui, c'est un anniversaire vraiment pourri, dis-je à mon chat, Nala.

Bon, en réalité, elle n'est pas tant mon chat que moi sa personne. Vous savez comment sont les chats : ils n'ont pas vraiment de propriétaires, ils ont des employés. Un fait que j'essaie la plupart du temps d'ignorer.

Bref, j'ai continué de lui parler comme si elle était pendue à mes lèvres, ce qui était tout sauf la réalité.

Cela fait dix-sept ans que j'ai des anniversaires pourris le 24 décembre. Je suis habituée. Pas de quoi en faire un drame.

Je savais que je ne disais ça que pour me convaincre moi-même. Nala miaula comme une vieille dame grincheuse puis entreprit de faire sa toilette, sans doute sa façon de me montrer que je racontais n'importe quoi.

— Voilà comment ça va se passer, dis-je en finissant de m'appliquer du crayon sur les yeux (un tout petit peu : se barbouiller de noir jusqu'à ressembler à un raton laveur, ce n'est vraiment pas pour moi). Je vais avoir des tas de cadeaux de personnes bien intentionnées, qui ne seront pas vraiment des cadeaux d'anniversaire, mais des trucs de Noël. Les gens essaient toujours de mélanger les deux et, franchement, ça ne marche pas.

J'ai croisé les grands yeux verts de Nala dans le miroir.

— Mais nous allons sourire et faire comme si les cadeaux débiles nous plaisaient. De toute façon les gens ne comprennent pas qu'on ne peut pas confondre un anniversaire avec Noël. Du moins pas de façon réussie.

Nala éternua.

— Exactement. Nous serons gentilles car c'est encore pire quand je dis quelque chose. Dans ces cas-là, non seulement j'ai des cadeaux pourris, mais en plus tout le monde est triste et la situation dégénère.

Nala n'avait pas l'air convaincu, alors je me concentrai sur mon reflet. L'espace d'une seconde, je crus avoir eu la main lourde avec l'eye-liner, mais en y regardant de plus près je compris que ce qui rendait mes yeux si grands et si sombres n'était pas le maquillage. Même si j'étais marquée depuis deux mois maintenant, le tatouage saphir en forme de croissant de

lune entre mes yeux et ceux, élaborés comme de la dentelle, qui encadraient mon visage avaient encore le pouvoir de me surprendre. Je suivis la courbe d'une spirale du bout du doigt. Puis, sans y penser, j'ouvris en grand le col de mon pull pour exposer mon épaule gauche. Je rejetai en arrière mes cheveux longs et sombres pour révéler les tatouages inhabituels qui débutaient à la base de mon cou et descendaient le long de ma colonne jusqu'au creux de mes reins. Comme toujours, un frisson électrique me parcourut, causé tant par l'émerveillement que par la peur.

— Tu n'es comme personne d'autre, murmurai-je à mon reflet.

Puis je me raclai la gorge et continuai d'une voix exagérément joyeuse.

— Et c'est très bien de ne pas être comme tout le monde.

Je regardai au-dessus de ma tête, à moitié surprise qu'il ne soit pas visible. Après tout, je sentais l'énorme nuage noir qui me suivait partout depuis le mois précédent.

— Bon sang, je suis étonnée qu'il ne pleuve pas ici. Ce serait pourtant génial pour mes cheveux, pas vrai ? dis-je d'un ton sarcastique.

Puis je soupirai et pris l'enveloppe posée sur mon bureau. FAMILLE GENNISS était écrit en lettres dorées au-dessus de l'adresse de l'expéditeur.

— En parlant de déprime..., marmonnai-je.

Nala éternua de nouveau.

— Tu as raison, autant en finir avec ça, dis-je en ouvrant l'enveloppe à contrecœur. Bon sang. C'est encore pire que ce que je craignais.

Il y avait une énorme croix en bois sur le devant de la carte. Accroché au milieu de la croix (avec un clou ensanglanté), un vieux parchemin, écrit avec du sang, évidemment : IL EST la raison de la saison. À l'intérieur de la carte, sous le JOYEUX NOËL imprimé, je reconnus l'écriture de ma mère : *J'espère que tu penses à ta famille en cette période bénie de l'année. Bon anniversaire, avec amour, maman et papa.*

— C'est tellement typique, dis-je à Nala, le ventre noué. Et il n'est pas mon père.

J'ai déchiré la carte et l'ai jetée à la poubelle, puis je suis restée là à la regarder.

— Quand mes parents ne m'ignorent pas, ils m'insultent. Je préfère encore qu'on m'ignore.

Le coup à la porte me fit sursauter.

— Zoëy, tout le monde veut savoir où tu es, dit Damien.

— Attends, je suis presque prête, criai-je en me secouant mentalement.

Je me lançai un dernier regard et décidai de laisser mon épaule dénudée.

— Mes marques ne ressemblent à aucune autre, marmonnai-je. Autant donner aux masses un sujet de conversation.

Je soupirai. D'ordinaire, je n'étais pas si grincheuse. Mais mon anniversaire pourri, mes parents pourris...

Non. Je ne pouvais pas continuer à me mentir.

— J'aimerais que Lucie soit là, murmurai-je.

C'était ce qui m'avait poussée à m'éloigner de mes amis (y compris de mon petit ami, enfin, de mes deux petits amis) ces derniers temps, et c'était la cause du gros nuage gonflé et dégoûtant. Ma meilleure amie et ancienne camarade de chambre me manquait. Elle était morte devant tout le monde le mois précédent, mais j'étais la seule à savoir qu'elle s'était transformée en créature de la nuit, en une morte vivante. Aussi mélo- dramatique et série B que cela puisse paraître, alors qu'elle aurait dû être en bas à arranger les derniers détails de mon anniversaire minable, elle errait dans les vieux souterrains qui couraient sous Tulsa et conspirait avec d'autres morts vivants répugnants et maléfiques.

— Euh, Zoëy ? Tout va bien ? demanda Damien, interrompant mon bavardage intérieur.

J'ai pris Nala dans mes bras, j'ai tourné le dos à l'horrible carte d'anniversaire de mes parents et je suis sortie précipitamment, manquant au passage renverser Damien, qui paraissait inquiet.

— Désolée, marmonnai-je, désolée...

Il m'emboîta le pas en me jetant de petits regards en coin.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi peu excité par son anniversaire, me dit-il.

J'ai posé Nala, qui n'arrêtait pas de gigoter, et j'ai haussé les épaules en essayant de sourire avec nonchalance.

— C'est juste que je m'entraîne pour quand je serai vieille – quand j'aurai trente ans – et qu'il faudra que je mente sur mon âge.

Damien s'arrêta et se tourna vers moi.

— D'accord. Nous savons tous les deux que les vam-pires de trente ans en paraissent toujours vingt et qu'ils sont hyper canon, et même que les vampires de cent trente ans en paraissent vingt et sont hyper canon. Cette

histoire de mentir sur ton âge, c'est n'importe quoi. Que se passe-t-il vraiment ?

Tandis que j'hésitais, essayant de déterminer ce que je pouvais ou non lui confier, il a levé un sourcil bien épilé et a pris sa voix de professeur.

— Tu sais combien les gens comme moi sont sensibles aux émotions d'autrui, alors tu ferais mieux de laisser tomber et de me dire la vérité.

Je lui ai souri, mais je sais que cette expression n'a pas atteint mes yeux. Avec une intensité qui m'a surprise, j'ai soudain ressenti un besoin désespéré de lui avouer la vérité.

— Lucie me manque, lâchai-je.

— Je sais, dit-il sans hésitation, les yeux humides.

Et voilà. Comme si un barrage s'était brisé en moi, les mots s'échappaient.

— Elle devrait être là ! Elle devrait courir dans tous les sens comme une folle et mettre des décorations d'anniversaire. Elle aurait probablement préparé un gâteau toute seule.

— Un gâteau vraiment horrible, dit Damien en reniflant doucement.

— Oui, mais ce serait une des recettes préférées de sa maman, dis-je en imitant l'accent de la campagne de Lucie, ce qui me fit sourire à travers mes larmes.

— Et les Jumelles et moi aurions été de mauvaise humeur parce qu'elle nous aurait obligés à porter des chapeaux pointus avec l'élastique qui se coince sous le menton, dit-il avec un frisson non feint. C'est tellement laid !

J'ai ri et j'ai senti que ma poitrine commençait à se desserrer.

— Il y a quelque chose chez Lucie qui me fait me sentir bien, dis-je, ne réalisant qu'en voyant sombrer le sourire de Damien que j'avais utilisé le présent.

— Oui, elle *était* géniale, dit-il en me regardant comme s'il s'inquiétait pour ma santé mentale.

Si seulement il connaissait la vérité. Si seulement je pouvais la lui dire.

Mais c'était impossible. Si je lui en parlais, Lucie ou moi, ou même nous deux, risquerions de mourir. Pour de bon, cette fois.

Alors, j'ai attrapé le bras de mon ami et je l'ai entraîné vers l'escalier qui descendait dans la salle commune du dortoir des filles, là où m'attendaient mes amis (et leurs cadeaux si nuls).

— Allons-y. Je sens le besoin d'ouvrir des cadeaux, mentis-je avec

enthousiasme.

— Oh ! J'ai hâte que tu ouvres le mien ! s'exclama-t-il. Je l'ai cherché pendant des heures !

J'ai souri et hoché la tête alors que Damien déblatérât sur sa Quête du Cadeau Idéal. D'ordinaire, il n'est pas si ouvertement gay. Damien Maslin est mignon ; grand, il a les cheveux châtons et les yeux immenses. Il pourrait passer pour le petit copain idéal, mais seulement si vous êtes un garçon. Il n'est pas efféminé, mais si on le lance sur le shopping, il a vraiment des réactions féminines. Cela ne me dérange pas. Et, à ce moment précis, ses bavardages étaient apaisants. Cela m'aidait à me préparer à affronter l'horreur des cadeaux qui m'attendaient.

Domage que cela ne puisse pas m'aider à affronter aussi ce qui me tracassait vraiment.

En arrivant dans la salle commune, j'ai salué d'un geste de la main les groupes de filles installées autour des écrans plats, alors que nous nous dirigions vers la petite pièce qui servait de bibliothèque et de salle informatique. Damien a ouvert la porte et mes amis se sont lancés dans un « Joyeux anniversaire » complètement faux. Nala a craché et est partie en courant. « Poule mouillée », ai-je pensé, même si j'aurais bien aimé la suivre.

La chanson (heureusement) terminée, mon groupe m'a entourée.

— Joyeux anniv' ! ont dit les Jumelles en chœur.

Bon, elles ne sont pas jumelles, génétiquement parlant. Erin Bâtes est une blonde aux yeux bleus originaire de Tulsa alors que Shaunee Cole est une superbe métisse couleur caramel, d'origine jamaïcaine, qui a grandi dans le Connecticut. Mais elles se ressemblent tellement que la couleur de la peau et la région d'origine n'y changent rien. Elles ont des âmes jumelles, ce qui est bien plus fort que la simple biologie.

— Bon anniversaire, Zoey, dit une voix basse et sexy que je connaissais très, très bien.

Je sortis du sandwich des Jumelles et me blottis dans les bras de mon petit ami, Erik Night. Enfin, à proprement parler, Erik était l'un de mes deux petits amis. Il y avait aussi Heath, un adolescent humain avec qui je sortais avant d'être marquée et que je n'étais plus censée voir désormais. Mais j'avais accidentellement sucé son sang, nous avions imprimé et il était donc mon petit ami par défaut. Oui, c'était assez compliqué, cela rendait Erik dingue, et je m'attendais à ce qu'il me largue d'un jour à

l'autre à cause de ça.

— Merci, ai-je murmuré en le regardant et en me faisant piéger une fois de plus par ses yeux incroyables.

Erik était grand et beau, avec des cheveux bruns à la Superman et des yeux d'un bleu ahurissant. Je me détendis dans ses bras, un plaisir que je m'étais peu autorisé ces derniers temps. Je savourai son odeur délicieuse et la sensation de sécurité que sa proximité m'apportait. Il a croisé mon regard et, comme dans les films, pendant un instant tout a disparu et il n'est resté que nous. Il a eu un sourire lent, un peu surpris, ce qui m'a fait mal au cœur. Je lui en avais fait voir ces derniers temps – et il ne comprenait pas vraiment pourquoi. Sur un coup de tête, je me suis mise sur la pointe des pieds et je l'ai embrassé, à la grande joie de mes amis.

— Hé, Erik, pourquoi tu ne partages pas les sucreries avec tout le monde ? demanda Shaunee en remuant les sourcils.

— Oui, beau gosse, renchérit Erin en remuant les sourcils à l'identique. Que dirais-tu d'un petit baiser d'anniversaire ?

Je leur ai fait les gros yeux.

— Euh, ce n'est pas *son* anniversaire. Vous ne pouvez embrasser que celui ou celle qui le fête.

— Zut, dit Shaunee. Je t'aime, Zoey, mais je n'ai pas envie de t'embrasser.

— Oui, les baisers entre personnes du même sexe, je laisse ça à Damien, dit Erin en lui faisant un grand sourire.

Erik éclata de rire et me serra dans ses bras.

Alors que j'envisageais sérieusement de lui voler un autre baiser, un mini-tourbillon pénétra dans la pièce, en la personne de Jack Twist, le petit ami de Damien.

— Youpi ! Elle n'a pas encore ouvert ses cadeaux. Joyeux anniversaire, Zoey !

Jack me prit dans ses bras.

— Je t'avais dit de te dépêcher, dit Damien.

— Je sais, mais je voulais m'assurer qu'il soit emballé comme il faut, répondit Jack.

Il a fouillé dans le sac qu'il avait au bras et en a sorti une boîte enveloppée de papier rouge et couronnée d'un nœud vert tellement gros qu'il dissimulait presque le paquet.

— J'ai fait le nœud moi-même.

— Jack est très doué en travaux manuels, dit Erik. Un peu moins quand il s'agit de ranger.

— Désolé, dit Jack gentiment. Je promets que je remettrai tout en ordre juste après la fête.

Erik et Jack étaient camarades de chambre, preuve qu'Erik était vraiment cool. Il était en troisième année et sans conteste le garçon le plus populaire de l'école. Jack était nouveau, mignon mais un peu ringard, et complètement gay. Erik aurait pu le faire changer de chambre et transformer en enfer sa vie à la Maison de la Nuit. Au lieu de cela, il l'avait pris sous son aile et le traitait comme son petit frère.

— Hé ho ! En parlant de fête ! dit Shaunee.

— Oui, va mettre la boîte avec le nœud trop gros sur la table des cadeaux, que Zoëy puisse commencer à les ouvrir, ajouta Erin.

J'entendis Jack murmurer à Damien : « Trop gros ? » et j'aperçus le regard suppliant de Damien alors qu'il répondait : « Non, il est parfait ! »

— Je vais l'ouvrir en premier, dis-je en prenant le paquet des mains de Jack.

Je l'ai posé sur la table et j'ai enlevé le nœud vert avec précaution.

— Je crois que je vais garder ce nœud, dis-je, il est trop cool.

Damien m'a remerciée d'un clin d'œil. J'ai entendu ricaner Erin et Shaunee et j'ai réussi à leur donner un coup de pied, ce qui les a fait taire. J'ai déballé le paquet, j'ai ouvert la petite boîte et...

— Oh mon Dieu...

— Une boule à neige, dis-je en essayant de prendre un air ravi. Avec un bonhomme de neige à l'intérieur.

— Une boule à neige n'est pas un cadeau d'anniversaire. C'est une décoration de Noël. Une décoration de Noël ringarde, qui plus est.

— Oui ! Oui ! Et écoute la musique ! dit Jack en sautillant sur place, tout excité, et en tournant un bou- ton à la base de la boule.

Une version complètement fausse de « Petit papa Noël » se fit entendre.

— Merci, Jack. C'est vraiment joli, mentis-je.

— Content que tu aimes, dit-il. C'est un peu le thème de ton anniversaire.

Il regarda alors Erik et Damien. Tous les trois se sourirent comme de vilains petits garçons.

J'ai planté un sourire sur mon visage.

— Oh, très bien. Dans ce cas, je ferais mieux d'ouvrir le cadeau suivant.

— Le mien ! dit Damien en me tendant une longue boîte toute douce.

Mon sourire toujours en place, j'ai commencé à ouvrir la boîte, même si j'aurais voulu me transformer en chat et partir en crachant.

[1] *Luck* signifie « chance » en anglais. (N.d.T.)

[2] Traduction de François-Victor Hugo. (N.d.T.)

[3]

Traduction de François-Victor Hugo. (N.d.T.) dans les yeux et termina son monologue à mon intention, comme si j'étais sa Desdémone.